This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

CM

ANNEX

v. 3-4

NKW
Recu

RECUEIL

DE

PIÈCES RARES ET FACÉTIEUSES

ANCIENNES ET MODERNES

Tiré à 300 exemplaires sur ce papier.

N°

Paris. — Imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

RECUEIL
DE
PIÈCES RARES
ET FACÉTIEUSES
ANCIENNES ET MODERNES

EN VERS ET EN PROSE

REMISES EN LUMIÈRE

pour l'esbattement des Pantagruelistes

AVEC LE CONCOURS D'UN BIBLIOPHILE

TOME TROISIÈME

Se vend à Paris

CHEZ A. BARRAUD, LIBRAIRE

RUE DE SEINE, N° 23

A l'enseigne de la *Jarretière*

M.D.CCC.LXXIII

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
812078B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1945 L

LA TASSE

COMEDIE

Recherches - 12 March, 1945 - 2nd

ENTRE-PARLEURS.

IEROSME, Medecin Picard.

IAQVELINE, sa femme, Provensale.

BERTRAND, Varlet François.

GEORGETTE, Chambriere Provensale.

RIPAILLE, Soldat François.

BRAVACHE, Soldat Provensal.

LAURE, Amoureux Italien.

ADRIAN, Tesmoin François.

MATELIN, Orfevre Provensal.

LA TASSE

COMEDIE

Propre pour estre exhibée au temps
de Caresme-prenant

Extraite du CABINET DE LA MUSE DU CONTE
D'AULBE, *Gevrien*

PLUS

UNE SALADE D'ESPIS DE GRAME

Le tout auec tant de facetieuseté et plaisanterie que l'Autheur et l'Imprimeur se condamnent de payer le vin à qui pourra lire sans rire, moyennant que ce ne soit quelque ladre d'esprit, ou quelque chassieux Heraclite, ou pour le moins quelque cerveau anomalement songe-creux, ou rechineusement Heteroclite.

Imprimé sous le quadre, à la presse,
sur le marbre.

PRÉFACE

La comédie de la *Tasse* est à peu près inconnue; il n'en existe qu'un seul exemplaire, qui se trouvait dans la bibliothèque de Lang, en Angleterre, et qui fut vendu en 1828 à la vente de cette curieuse bibliothèque. M. de Soleinne l'acheta, sur la foi du titre singulier de cette comédie que les historiens du Théâtre n'avaient pas encore citée, et il ne la paya que 32 francs (1 liv. 6 schell.); elle entra dans sa magnifique bibliothèque dramatique et ne reparut qu'en 1844, à la vente aux enchères de cette regrettable collection. Le Catalogue l'avait décrite avec soin, sous le n° 3897, en la signalant, par une longue note critique, aux amateurs, qui pourtant la laissèrent adjuger au prix ridicule de 80 francs.

Ce précieux volume alla s'enfouir dans le

cabinet d'un amateur éclairé de Lyon, et depuis cette époque il n'en fut plus question que dans l'intéressante et curieuse préface que M. J. T. Bory a mise en tête de l'édition, qu'il publia en 1872, de la *Perlo des muses et comédies provençales de Gaspard Zerbin* : « Certes, dit M. J. T. Bory, après avoir reproduit en partie le titre bizarre de la *Tasse*, il serait difficile d'inventer un titre qui cachât mieux la date et le lieu de l'impression, le nom du typographe et celui de l'auteur. Cela est tellement vrai que ce titre, après bientôt trois siècles, est aujourd'hui encore une énigme sans mot pour les bibliographes et les bibliophiles, bien que le livre de *la Tasse* ait acquis parmi eux une sorte de célébrité, depuis une trentaine d'années surtout. »

M. J. T. Bory, qui pourrait bien n'avoir pas eu sous les yeux l'ouvrage qu'il signale en ces termes vagues, ajoute seulement cette note explicative du titre, que le *Manuel du Libraire* aurait pu lui fournir plus complet, d'après le Catalogue Soleinne : « Nous croyons avoir trouvé la clef de ce rébus onomatologique, et nous nous empressons de la donner ici. Les mots *Conte d'Aulbe* nous paraissent être l'anagramme incontestable de *Claude Bonet*, qui déjà en 1595 avait fait imprimer à Aix, chez Jean Courraud, sa tragi-comédie du *Désespéré*, sous le nom de *Benoet du*

Lac, autre anagramme du même *Claude Bonet*. La farce de la *Tasse* a dû être imprimée à Aix, peu de temps après le *Désespéré*, et par Jean Tholosan, dont elle reproduit deux vignettes bien connues. »

Nous regrettons de n'avoir pu découvrir cette tragi-comédie du *Désespéré*, de Claude Bonet, pour la comparer avec la comédie de la *Tasse* et pour apprécier si elles sont toutes deux du même auteur. Le *Manuel du Libraire* ne mentionne pas le *Désespéré*, imprimé à Aix en 1595; les historiens du Théâtre n'en parlent pas davantage, et nous avons cherché inutilement la *note sur Benoet du Lac*, que nous indiquait la préface de M. J. T. Bory, sans nommer l'auteur de cette note. Au reste, malgré l'anagramme qui permet de retrouver le nom de Claude Bonet dans celui du *Conte d'Aulbe*, nous ne pensons pas que ce dernier nom soit imaginaire.

La note du Catalogue Soleinne sur la comédie du *Conte d'Aulbe* est encore bonne à reproduire aujourd'hui, presque textuellement, puisqu'elle présente une analyse sommaire assez exacte de la pièce : « Comédie très-gaie, beaucoup trop gaie; une de ces compositions, où l'auteur, imbu des doctrines de l'école tabarinique, ne se propose d'autre but que de faire rire son public, depuis le talon gauche jusqu'à l'oreille droite.

Il s'agit ici d'un vieux médecin, maistre Jérosme, possesseur d'une tasse d'argent et d'une femme jeune et vive. Deux vagabonds, réduits à vivre de ce qu'ils se procurent *de chic ou de chac*, se saisissent de la tasse, en faisant croire à la femme du docteur, Jacqueline, qu'ils viennent chercher cette tasse de la part du mari. Jérosme s'aperçoit trop tard de l'escroquerie; il s'en venge en battant sa femme; celle-ci l'en punit en écoutant les conseils de sa chambrière Georgette :

Laisas mi faire lou tricot,
Lou farai navigar au trot
A Cornouaille senso barquo.

« Jérosme, instruit que l'on a surpris Jaqueline en tête-à-tête avec un gentilhomme italien, veut la tuer; mais, grâce à un stratagème auquel se prête un autre amant de Jaqueline, on fait croire à l'époux que *Capricornus n'est pas son signe,* et c'est sur lui que sa femme et sa chambrière tombent à grands coups de bâton.

« Tout se termine à la satisfaction générale : le médecin retrouve sa tasse et, par-dessus le marché, dans la personne de l'un des voleurs, un frère qu'il croyait mort. Il donne à Georgette la récompense de ses bons services, en la mariant à son *varlet* Bertrand; la noce aura lieu *d'eissi à tres iourts.*

« Le style de cette pièce est d'une vivacité, d'un entrain remarquable ; le dialogue étincelle de verve et d'expressions rabelaisiennes ; on y remarque des jurons qui ont échappé à M. de l'Aulnaye dans son curieux inventaire des richesses que possède en ce genre la langue française. »

Voilà tout ce qu'on savait de la comédie du comte d'Aulbe, lorsque, par bonheur, une copie, peut-être imparfaite, a été communiquée au nouvel éditeur du recueil de Caron, qui s'est empressé d'ajouter à ce recueil cette excellente comédie, que le pauvre Caron n'eût pas négligé de recueillir, s'il avait eu la chance de la rencontrer dans les bibliothèques publiques de Paris, où il s'était mis en quête des facéties du bon vieux temps.

Cette comédie est un petit chef-d'œuvre, digne de figurer à côté de la *Farce de Pathelin*, quoiqu'elle lui soit postérieure d'un siècle ou d'un siècle et demi. Dans le nombre des farces qui nous restent du XVIe siècle, il n'en est pas une qui vaille la *Tasse* du comte d'Aulbe. C'est plus qu'une farce, c'est une véritable comédie, qui serait encore très-amusante à la représentation, si elle était arrangée pour le théâtre et traduite en langage usuel. Il n'y aurait presque rien à changer dans la marche des scènes, dans l'intrigue générale et dans le dialogue.

Ce dialogue est animé du *vis comica* de l'ancien théâtre populaire; il renferme les boutades les plus divertissantes, les mots les plus heureux, les idées les plus ingénieuses, non-seulement dans la partie française, mais encore dans le texte provençal, italien et piémontais qui viennent s'entremêler avec le texte franco-picard. La versification de ces différents textes est toujours élégante et facile. On voit que l'auteur est un poëte, qui n'en était pas à son coup d'essai.

Quel est ce poëte? A quelle époque sa comédie a-t-elle été composée? Où fut-elle d'abord représentée? Dans quelle ville a-t-on imprimé la seule édition qui en ait été faite et dont un seul exemplaire est venu jusqu'à nous? Ce sont là les questions qui nous ont préoccupé et que nous n'avons pas la prétention d'avoir résolues d'une manière définitive.

Le comte d'Aulbe n'est pas un pseudonyme, comme l'a cru M. J. T. Bory. Il y avait, au XVIe siècle, des seigneurs d'Aulbe ou d'Aube, en Provence et en Dauphiné. Il serait possible de rétablir leur généalogie à l'aide des nobiliaires. Toujours est-il que leur nom et leurs armes ont été enregistrés officiellement dans l'Armorial général dressé par d'Hozier, en vertu de l'édit de 1696. La comédie de la *Tasse* ne nous donnant pas le prénom de son auteur,

nous n'essayerons pas de rechercher dans les recueils généalogiques quel était ce comte d'Aulbe. Nous pensons qu'il vivait à la fin du XVIe siècle et que sa pièce date de cette époque.

On n'a pas remarqué que, sur le titre de la *Tasse,* il se qualifie lui-même de *Gevrien* (c'est par erreur que Brunet a écrit *Geurin* dans les quatrième et cinquième éditions du *Manuel*). *Gevrien* veut dire certainement que le comte d'Aulbe était originaire de la contrée de Gevrey, ou du canton de Gevry, en Franche-Comté. Nous penchons pour l'ancien bourg de Gevrey et le pays qui en dépendait, car c'est de là qu'on tire le vin de Chambertin et d'autres bons vins bourguignons, qui étaient bien faits pour la tasse du docteur Jérosme, quoique le poëte ne les ait pas désignés par leurs noms de cru.

Cependant l'auteur de la *Tasse*, bien qu'il prenne le titre de *comte*, ne devait pas être un des riches vignerons de son pays natal, car, dans une épigramme qui fait partie de la *Salade d'espis de grame pour exciter l'appétit de rire, extraicte du jardin de sa Muse*, il ne rougit pas d'avouer son *infortune :*

Aubert s'alloit de moy mocquant,
Lorsque mes tristes destinées
Je plaignois, et me dit que quant
Nos âmes sont au monde nées,

Que nos fortunes sont données.
« Pour certain, dis-je, je le croy,
Si ne dis des bien fortunées,
Veu qu'il n'en reste point pour moy. »

Nous verrons tout à l'heure quel était cet Aubert, qui ne devait pas être plus riche que son ami. Mais, si le comte d'Aulbe n'était pas riche, il s'en consolait en noyant ses chagrins dans le vin de son pays. Il se vante, dans une épigramme, d'être *bon liffrelofre*, c'est-à-dire buveur comme un Suisse. Dans une autre épigramme latine, il avoue qu'il se plaît au cabaret, parmi les buveurs, pour entendre et colliger des bons mots et des mots salés (*sales*). Le comte d'Aulbe était lettré, comme le prouvent ses épigrammes fort lestement tournées en latin et l'intitulé grec d'une de ces épigrammes.

Son ami Aubert (c'est le seul nom qui ait dans ses épigrammes un caractère historique) nous paraît être Guillaume Aubert de Poitiers, avocat au Parlement de Paris, historien, traducteur et poëte à ses heures, qui, étant devenu procureur général à la cour des Aides en 1591, se vit forcé de retourner à son métier d'avocat pour ne pas mourir de faim. Il vivait encore en 1595, mais il était mort en 1602. Ces dates nous aident à fixer la date de la comédie du comte d'Aulbe.

En effet, le comte d'Aulbe, dans sa *Salade d'es-*

pis de grame, se réjouit de voir la guerre *finie* et la paix revenue : on peut donc supposer qu'il écrivait, après la paix de Vervins en 1598. Voici en quels termes il semble annoncer la *poule au pot* que le roi Henri promettait aux paysans :

Nobles nouveaux depuis dix ans,
Qui piquoriez les paysans
Et de leur bien faisiez goguaille,
Ce temps de paix, la tourde et caille,
La perdris, chapon et canard,
Sont transformez en pois au lard.

Un passage de la *Tasse* nous donne très-précisément le taux de la monnaie, à l'époque où cette comédie fut composée. Jérosme estime la valeur de la tasse à un écu dix et huit sols, ou *huitante sols;* ce qui fixe à 42 le taux de l'écu dans la monnaie de compte. Les deux pauvres diables, *Ripaille* et *Bravache,* qui figurent dans la *Tasse*, et qui en sont réduits à voler pour trouver leur subsistance, n'étaient autres que ces soldats congédiés, que la paix laissait sans emploi et qui promenaient dans toutes les provinces de France leur misère et leur paresse. Ripaille, un Picard que les hasards de la guerre avaient conduit en Bourgogne ou en Franche-Comté, expose ainsi sa triste situation :

Ha ! que maugrebieu soit la guerre !

J'ay ja couru toute la terre :
Je n'apporte rien que de poux,
De galle, de verolle, la toux.
J'ay tout debifé mon bagage.

Le comte d'Aulbe avait vu sans doute bien du pays, comme ces deux soudards. Dans sa comédie, il fait de *Bravache* un Piémontais et lui donne le langage du Piémont; du beau fils Laure, il fait un Italien, qui parle aussi la langue de son pays. Dans ses épigrammes, il en compose une en pur savoisien, qu'il traduit ensuite en bon français picard. Dans une autre épigramme, il compare les mœurs d'Aix à celles de Paris, en homme qui est allé dans ces deux villes. Enfin, dans une épigramme intitulée *Témérité*, il met en scène un Gascon et le fait gasconner sur l'échafaud.

Il était poëte de profession, puisqu'il se plaint amèrement de ses zoïles et de ses envieux; puisqu'il extrait du *jardin de sa Muse* une *salade* exquise *d'espis de grame*. Il avait lu Rabelais et Béroalde de Verville, car il emploie sans cesse des expressions rabelaisiennes, et dans sa *Salade d'espis de grame* il donne à ces petites pièces, toujours plaisantes et spirituelles, des titres facétieux et excentriques, qui rappellent beaucoup ceux du *Moyen de parvenir*.

Enfin, nous ne sommes pas éloignés de croire

que notre comte d'Aulbe se retrouve dans cet article que nous empruntons à la *Bibliothèque françoise* de La Croix du Maine :

« Jean Aube du Thouret et de Roquemartine, gentilhomme provençal. Il a écrit en vers françois une *Lamentation de la France sur le décès de Mme Magdeleine de Thurenne, comtesse de Tande; Déploration sur la mort de sa mère, dame Laudune du Thouret et de Roquemartine, ensemble le décès de son frère François de Roquemartine*, etc. Le tout imprimé à Paris, chez Jean Gourmont, l'an 1581, auquel temps l'auteur vivoit ».

La *Bibliothèque francoise* de Du Verdier offre un article à peu près semblable, mais moins étendu. Les deux *Bibliothèques* font de *Jean Aube* ou plutôt d'*Aube*, un *gentilhomme provençal*. La seigneurie de Roquemartine, appartenant à sa mère et dont son frère François portait le nom, était située réellement en Provence, dans le département des Bouches-du-Rhône; mais celle du Thouret, qui paraît avoir donné son nom plus particulièrement au comte d'Aube avant la mort de son frère, se trouvait en Bourgogne ; d'ailleurs, le comte d'Aube, étant *Gevrien*

d'origine, ne pouvait être que Bourguignon ou Franc-Comtois.

En somme, le comte d'Aube, par sa comédie de la *Tasse*, doit avoir un rang très-honorable parmi les poëtes dramatiques français, et sa *Salade d'espis de grame* le place au premier rang des épigrammatistes, entre Clément Marot et Étienne Tabourot, dans l'anthologie française du XVIe siècle.

P. L. JACOB, *bibliophile*.

LA TASSE

PROLOGUE

POur vn petit vous recreer,
Messieurs, ie vous viens supplier
Que nous prestiez vn peu l'oreille
Nous vous ferons ouyr merueille.
Non pas des Indes du Chapon
(Ie voulois dire du Iapon),
Non pas de sainct ny de miracle,
Mais d'vn ioyeux et beau spectacle
Qui fera (comme ie pretends)
A plusieurs nous monstrer les dents,

Encore que (ie vous affie)
Ne sçachions rien en Chirurgie :
Car nous pourrions plustost la chair
De dedans le pot arracher,
Qu'vne dent de vostre machoire.
Mais ie me perds en ma memoire.
Il est question d'autre nouueau,
Mais quel ? quel ! frais gentil et beau
Aduenu dedans ce royaume.
Mais quel ? quel ! c'est Monsieur Ierosme,
Maistre Medecin refrongné
Qui, pour n'auoir pas bien soigné
Aux affaires de sa maison,
Affiné d'vn Traine-baston,
Perdit vne coupe n'a guères,
Dont pour recours en tels affaires
D'ire vint battre en sa maison
Sa femme à double carillon.
Dont elle en courroux sans mesure,
Pour se venger de telle iniure,
Luy met les cornes finement.
Vous aurez du contentement,
S'il vous plait de faire silence,
Et d'escouter en patience :

Car vous verrez presentement
Deux gueux qui viennent fraischement
L'vn de Piemont, et l'autre ensemble
De Picardie, ce me semble.
Tous deux habiles à tromper
Ceux qui se laissent d'eux happer.
  Qui aura peur de leur finesse
Ne s'endorme parmy la presse.
Qui ne veut sa bourse hazarder,
Qu'il me la baille à la garder :
Croyez qu'il la pourra bien prendre
Quand ie seray prest à la rendre.
  Qui me l'apporte, Messieurs, holà,
Viste, despechez vous, là, là.
  Personne ne s'y appareille,
Chacun me faict la sourde oreille,
Dont par despit quittant ce lieu,
Ie m'en vay vous disant Adieu.

ACTE I.

RIPAILLE, BRAVACHE.

RIPAILLE.

HA! que maugre-bieu soit la guerre
I'ay ja couru toute la terre,
Ie n'apporte rien que de poux,
De galle, de verolle, la toux.
I'ai tout debifé mon bagage.
Hé! que ie ne fus guiere sage
Quand ie quittay nostre maison.

Bien, bien, Dieu le veut, c'est raison,
Maintenant faut que ie patisse.
  Que pleust à Dieu qu'onc ie ne visse
N'espieu, ne pique, ne Picard,
Ie ne serois ore en hazard
De mourir de male famine.
Que feray-ie! las! quelle mine?
Puisque ie n'ay pas vn patac.
  Il me faut de chic ou de chac
Tascher d'attraper quelques lippes,
Iouant des ruses de mes grippes :
I'ai ia fait le mestier long temps,
Puis Dieu sçait comme ie l'entens,
Et si i'y suis couard, ny lasche.
Mais courage, voici Brauache,
Que long temps a ie n'auois veu.
S'il a de l'argent tant soit peu,
Il me prestera quelque maille.

BRAVACHE, RIPAILLE.

BRAVACHE.

Hau, Dieu te gard, drole Ripaille.

D'où viens-tu, dy, hau, que dis-tu?
Embrasse moy, drole. Vertu
D'un pichon peisson de Marseillo!
Veissi vno grosso maraueillo,
Ma camarado, mon Arquin.
Que vou dire, mon Ripaillin,
Que sieges en aques terraire?
Embrass' un pau ton paure fraire.

RIPAILLE.

He, Dieu te gard, dy, par ta foy,
Ou as-tu esté loing de moy
Si longtemps?

BRAVACHE.

Crezi qu'ou diable
Tant siou revengut miserable,
Estrassat, descaus et fachat.
Paure you! m'ery desbauchat
Embe lei troupos Piemonteses;
Mai la plus part son estats preses,
Et you pauret ben dangerous
Dont you m'en siou tornat couchoux
Sense iamai virar la caro,

Tant you cregniou talo fanfaro.
Aqui perderi mous pendens.
Li avié vn paure passatens
D'ausi caridar aquello rasso :
Tutti, su, presto amasso, amasso,
Volavy roquos et pendens.
Non pas de pou dau mau dei dens,
Mai per fugir aqueou tempery,
Dins vn moulin you my gittery,
De nostre gens abandonnat :
Se m'aguesson aqui cercat,
M'aurian de tout leua lou rire.
En veritat, ti pouody dire
Que de mau grand segrein qu'auiou,
Tenir l'ourino non poudiou,
Et de mau grand effrai qu'aguery,
Mei caussos bluros embrenery,
Et de la fino, entendes ben.

RIPAILLE.

Par la chairbieu, ie le croy bien :
Car ie sens quelque diablerie.
Mais dy, Bravache, ie te prie,
As-tu point de reste d'argent ?

BRAVACHE.

Ti iury lou cors d'un sergent,
Non ai bousso, denier ne maillo :
Mai ti preguy, amic Ripaillo,
De mi prestar quauque flourin.

RIPAILLE.

En foy de pauure Alapantin,
Maintenant n'ay piece plus ronde
Que ceste icy *, ou l'on me tonde, Il monstre le cul.
Dont i'en ay plus besoin que toy.
Si faut il pourtant, sur ma foy,
En recouurer ribon ribaine,
La fievre quarte ou la quartaine
A bien nos bourses attrapé.
Il nous faut iouer du Rapé
A riffle, raffle en cest affaire :
As tu courage de le faire?

BRAVACHE.

Qu'appelles? courage! cor destiou.
Non sabes inçaro qu'you siou.

RIPAILLE.

Bien, bien, tu es bon couillaud.

BRAVACHE.

Basto

Sabi graufignar à ma tasto :
You robariou ou Capelan
Davan que de mourir de fan.

RIPAILLE.

Laisse moi la barque conduire,
Et sur tout garde toy de rire.

IEROSME, BERTRAND.

IEROSME.

Ma tasse aller querre me faut.
Bertrand, coquin, viença, maraut.

BERTRAND.

Plaît-il, maistre?

IEROSME.

Viença, vien viste.

BERTRAND.

I'y cours.

IEROSME.

Marche, gros lichefrite.

BERTRAND.

Attendez, maistre, vn petit donc.

IEROSME.

Vien vistement, que tu es long!
Viendras tu, dy, de par le diable?

BERTRAND.

Ne suis-ie pas bien miserable?
Ce chagrineux homme iamais
Ne me laisse un quart d'heure en paix.
Voy! attendez, de part le diantre!
Si me faut-il vuider le ventre.

IEROSME.

Porc, au diable! il ne peut servir
Qu'à se vuider et se remplir.
Viens-tu?

BERTRAND.

Ouy, i'y vay.

IEROSME.

Voy qu'il tarde!
Le feu de sainct Anthoine t'arde,
Ou face chier le boyau!
Auance tost, suy.moy, gros veau.

BERTRAND.

Il est yvre.

IEROSME.

Que dis tu? yvre!

BERTRAND.

Ie dy que Dieu vous face viure.

MATELIN, IEROSME, BERTRAND.

MATELIN.

Veissi venir mon Medecin.

IEROSME.

Dites moy, maistre Matelin,
Avez vous achevé ma coupe,
Car il faut qu'avant que ie soupe
Que ie l'emporte à la maison.

MATELIN.

Oc et mai de belle façon :
Regardas coumen es oubrado
Deforo, dedins ben daurado,
Mai de fin or senso carat.
Regachas qu'es de tout coustat
Pintado tout en personagi.
Non veguerias iamai obragi
Si beou ne de si bon argent.
Et sabes se siou diligent :
Tant leou que my ven la ramado,
Fau de tres iours uno iournado.
Per m'aquitar de mon prefach :
Eitant leou dich, eitant leou fach.
Vouoli tout (per vous faire creire
De bon de Diou) vous faire veire.
* *Vesen premier d'aques coustat,* Il monstre les peintures de la tasse.
Et vous y troubares pintat

Lansepessado la Bourrido
Que commandaue vne sourtido
Ou non dei meistres Casaillets.
Veissi son soudar Brifaillets,
Que s'endormet fasen sa gardo
Embe sa merdouzo halebardo;
Mai l'attrapant lou Coporau,
Lou cabusset d'ou barry avau.
Eissi nia vno que si bouto
Gentioument detras uno bouto
Per iogar embe lou varlet.
Aquesto per far lou filet
S'esconde ou cuou de la cousino.
Aquesto que fai tant la mino
Lou tastonneage embe lou gan,
Qu'a pou de si brutir la man.
Eissi a vno pastorello
Que fai ou pastre courcoucello
Per tastar dedintre lou niou
Se l'ousseau a getta lou peou.
Aquesto qu'a paly la gauto,
Et que semble d'estre malauto
Vou que n'a gaire lou couor gai,
Sus vno saumo ou sus vn ai

S'en va tout drech à la bastido
Embe vn chambriero poulido,
Per faire aqui à l'escondon
La pichouno, vou lou pichon
Que dessous l'Ausseplec s'esconde
Dins son ventre, de pou dou monde.
Aquesto que ven d'un tau fach
Per so que ves que la ia fach,
Venen alegro d'un tau viagy,
Repren la coulour ou visagy :
Car si songe que si creiran
Ques piousello coume devan ;
Ansi lou monde tant n'en iaze :
Aquo son banes à quauqu'aze:
Vezes eissi un fach qu'es beou :
Es un bouticari nouveou
Qu'en antiphonant vn cristery
A la moulier de mestre Anglery,
S'esglarié et mai non pas pau
Quand li descuebre mai d'vn trau,
Et plus pensatiou qu'uno monge
Qu'intre ou couvent, eou pense et songe
Vonte deou braquar lou canon.
Aquesto drolo d'Auignon

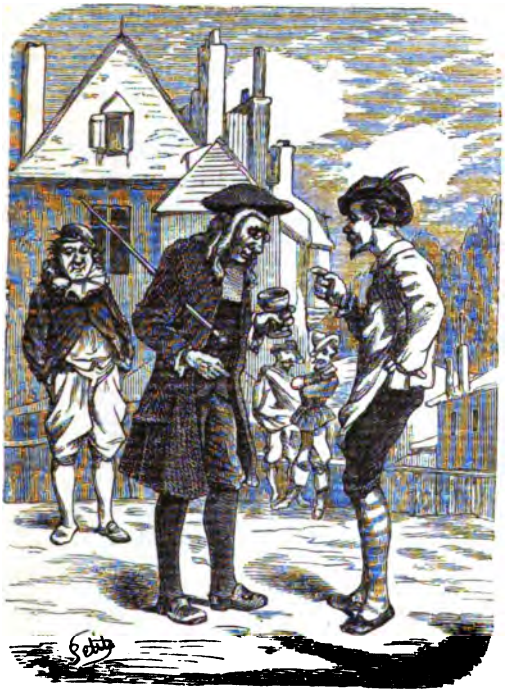
D'un pichon nanet s'accompagne;
Mai si fache que pau li gagne,
Per ce qu'aqueou pichon lanet,
Quand li monte su lou galet,
Et quand de faire l'obro eou tache,
Dis qu'en tau fach lou ventre empache.

IEROSME.

Maistre Matelin mon amy,
Vous n'auez pas touiours dormy
D'avoir fait un si bel ouurage.
Vous monstrez que vous estes sage
Et qu'entendez bien le mestier,
Dont je vous veux très bien payer :
Toustesfois, quand je la contemple,
Ie n'y trouve pas, ce me semble,
Grand façon.

MATELIN.

Mousur, que dizés?
Bessay vous trufas, non vezes
Qu'obro miou faire non si pouode.



IEROSME.

Bien, elle m'est assez commode.
Que vous faut-il sans different?

MATELIN.

A fè, per my faire content
Et per faire que ma iournado
En van non si siege passado,
Qu'ay trabaillat touto la nuech,
My fau ben siés florins et miech.

IEROSME.

C'est trop, ou si vous voulez rire?

MATELIN.

Comment rire! vous saby dire
Qu'encar, vous iury cor destiou,
Vous y gagnares mai que you :
Crezes que tant l'ai ben obrado,
N'ai la man touto delugado.

IEROSME.

Mais, mon amy, que dites vous?
Vn escu et dix et huict sous,

Ou huictante sols, ce me semble,
C'est un pris qui est assez ample,
A mon aduis que c'est assez.

MATELIN.

Non vouoly pas tant long procès
Vous sabes ben qu'you siou tout vostre :
Non es pas d'aro que si mostre.
Ben dona mi, entendes vous,
Quatre florins manque dous sous :
You li perdray, siege que siege ;
Aquo plus non si marcandege,
Nen rebatriou pas un denier.

IEROSME.

Vous estes sot comme un panier,
Car si vous faites vostre conte,
Ie vous donne plus qu'il ne monte.

MATELIN.

Et ben, et ben, agen argent.

IEROSME.

En voila, estes vous content?
Ie vous paye à vostre deuise
Plus que ne vaut la marchandise.

MATELIN.

Oc Monsur, per mon sacrament,
Tout à vostre commandament,
A tenir à crompar, à vendre,
A donar, à prestar et prendre,
Reseruà que sie la mouiller.

IEROSME.

Comment? vous voulez gazouiller:
I'ai trop auec la mienne affaire.

MATELIN.

Grammercy.

IEROSME.

Adieu, mon compere.
Tien, pren ceste tasse, garçon,
Et me la porte à la maison,
Puis viens moy trouuer chès Peilloufe.

BERTRAND.

La caquesangue vous estoufe,
Tant me faut sans boire courir.
De male mort puissiez mourir.

RIPAILLE, BRAVACHE.

RIPAILLE.

Icy faut iouer à la pille.
Ceste tasse faut que ie pille
Pour un petit nous resiouir,
Compagnon.

BRAVACHE.

Où.

RIPAILLE.

Veux tu ouïr?
Il nous faut avoir ceste coupe.

BRAVACHE.

Si poudian.

RIPAILLE.

Avant que je soupe
Ie te jure que nous l'aurons
Et que tous deux dedans boirons.

BRAVACHE.

Per donc glaufir aquello tasso
Nous fau iogar à passo, passo.

RIPAILLE.

Ie feray tout le patricot,
Suy moy de près sans dire mot.

ACTE II.

BERTRAND, IAQUELINE, GEORGETTE.

BERTRAND.

ORes i'auray quelque caresse
Dans la maison de ma maistresse.

IAQUELINE.

Que ti manque, gros Matapan?
Qu'es aquo, dis, que vas cercan?

Venes tu deia à la soupo?
Onte as troubat aquello coupo?

BERTRAND.

Mon maistre vous l'enuoye, mais
Vous ne l'aurez pourtant jamais
Que ie n'y boiue le premier.

GEORGETTE.

Done me la gros breolier.

BERTRAND.

Plustot mourir que la recoives
Que premier dedans ie ne boives.

GEORGETTE.

Baillo la li.

BERTRAND.

Ie n'en fay rien.

IAQUELINE.

Leuo lali.

BERTRAND.

Garde s'en bien

S'elle ne veut que ie la baise,
Moyennant qu'il ne vous deplaise.

IAQUELINE.

Encores ne la tiens tu pas.

GEORGETTE.

Mestresso, aiudo, se vous plas.

BERTRAND.

Donnez moy donc un peu à boire,
Maistresse, si me voulez croire.

GEORGETTE.

Ten donc, beou que males tranchas.

BERTRAND.

Ho, tout beau plein.

GEORGETTE.

Beou leou Matras.

BERTRAND.

Ie boy à vous d'un cœur alegre.

GEORGETTE.

Que puesques tu beoure la febre.

BERTRAND.

Fy! le meschant vin que voicy.
Quel diable de goust a cecy?
Fy! ventre, cors mort, il est aigre,
Plus aspre et piquant que vinaigre,
Il me fera tomber les dents.
Tu as, ie croy, pissé dedans.

GEORGETTE.

You ai la febre que t'estende,
Mai lou grand diablo que ti pende.

BERTRAND.

Il y a donques de poison.

IAQUELINE.

Georgetto, dona li dou bon,
Puis pren la tasso et que s'en vague.

BERTRAND.

Maugrebieu la chetive bague.
Vous me trompez ainsi? tenez,
Vous en aurez donc par le nez.

GEORGETTE.

Estranglat siès-tu d'un Demoni.
Espero qu'à beoure ti doni :
Auras ben desperar l'égout
Per troubar lou vin à ton gout.

BERTRAND, IAQUELINE, GEORGETTE, RIPAILLE, BRAVACHE.

BERTRAND.

Puis qu'ell' me fait telle grimace,
Ie m'en vois emporter la tasse,
Et la changer en un logis
A bon vin, pastez et perdris.

IAQUELINE.

Espero, Bertran et fai chero,
Serai per aro ta chambriero.

BRAVACHE.

De grace, donnez moy du bon,
Je suis bon drole et bon garçon*.
Or ie suis en sa bonne grace,

Elle va querir le vin.

Pourtant luy veux rendre la tasse
Si elle me fait seulement
Boire du bon, non autrement.

IAQUELINE.

Elle remplit le verre qu'il tient.

Ten, *beou.*

BERTRAND.

Voicy mon allegresse.
A vos bonnes graces, maistresse.

IAQUELINE.

Despacho leou, Bertran, beou ben :
Qu'autant te face ti de ben
Qu'a Georgetto ta favorido.

GEORGETTE.

Que lou dernié siege à sa vido.

BERTRAND.

Tenez la coupe maintenant,
Ie suis gaillard presentement,
Prest à danser dessus la paille.
Or faut que trouver ie m'en aille

Mon maistre au lieu où il m'a dit:
Ie suis homme de grand crédit,
Quand ie peux boire a pleine teste.
Si ie pouvois baiser Georgette,
I'aurois bien tous mes appetits :
Car pour iouer au cliquetis
Elle a, me semble, bonne grace.
Mais par où faut-il que ie passe
Pour aller mon maistre treuuer?
Le mal de mort puisse creuer
Le maistre, le maistre et le maistre,
I'ay oublié où il peut estre,
Dedans la tasse je l'ay beu.
Il m'en souuient, me semble, un peu :
A mon advis, c'est chez Matoufle,
Ou Baloufle; il y a bien Oufle.
Qu'à tous les diables soit le nom!
Ie l'ay mangé à la maison.
Cognoissez vous maistre Petoufle?

BRAVACHE.

Non, ne Pitoufle, ne Mitoufle.
Et mestre Maroufle matau
Nostre vezin, qu'iste au portau?

RIPAILLE.

Non, non, c'est maistre Patintoufle,
Ce maistre fourbisseur de moufle
Qui d'icy demeure peu loin,
Au coing du coing de l'autre coin,
Auprès du puis de Malvoisie,
Où c'est que Dame Ialousie
Faict fondre de pierres de bois,
Et pescher au son du haubois
A l'autre portail de la ville.
Or sus, compagnon sus habile,
Il nous faut la tasse attraper ;
Mais il nous faut premier gripper,
Vois tu bien, ces deux perdris rouges.

BRAVACHE.

Ben, laisso mi faire, non bouges,
Non dises ren, ista ti plan,
Tant leou boutaray sus la man,
Et tant leou las veiras gripados,
Fuguesson ellos ia lardados *.

Ils desrobent les perdris.

RIPAILLE.

Les vela prinses sans danger.

A la tasse les faut changer :
Par quelque finesse subtile
J'ay ia pensé un tour habile.
Laisse donc faire à moy tout seul,
Et tu verras qu'il n'y a nul
Meilleur que moy en cest affaire.
Attens moy et me laisse faire.

.....

RIPAILLE, IAQUELINE.

RIPAILLE.

Dieu vous doint, Dame, paradis.
Monsieur vous mande ces perdris,
Et par moy vous mande ceste heure
Que vous le[illegible]ns demeure,
[illegible]ement :
[illegible]enant
[illegible]nie
[illegible]rgie.

[illegible]se,

A fin d'y faire sa deuise
Auec ses armes engrauer.
Ie le veux aller retreuuer
Là ou il est, dont je vous prie,
Despechez moy qu'il ne s'ennuye,
Ie crain que je ne sois trop long.

IAQUELINE.

You vous la baillaray ben donc,
Mai que seas vous, se non vous graue,
Que mon mari pues non mi braue?
Donte seas vous, de que mestier?

RIPAILLE.

Ie demeure chez Couquetier,
Où je repetasse des peignes.
Ce n'est pas à fausses enseignes
Que je viens la coupe querir.

IAQUELINE.

Mon marit mi farié mourir,
Vou mi darié malo iournado,
S'you ery tant desuergognado
De vous la baillar autrament.

RIPAILLE.

Baillez, baillez moy seulement.

IAQUELINE, GEORGETTE.

IAQUELINE.

Georgeto.

GEORGETTE.

Couspla.

IAQUELINE.

Ven eissite,
Despache leou despache vite,
Sus, ten, pelo aquestos perdris,
Ca adu leou l'oulo dou ris,
Scoubo l'oustao et bouto touaillo,
Garo mi touto aquesto paillo,
Adu de bouosc, abro lou fuoc,
Approcho vn pau aqueou carfuoc
Per y boutar l'hasty dessus

Despacho leou, camino sus.
Auriès las cambos enuiscados?

GEORGETTE.

Non seas vautres endemoniados,
De tant vouler faire couchous,
Dirai qu'ou vengas faire vous;
S'anfin coum' à uno manobro
Mi pensas tant coumandar d'obro
Sen mi donar gis de lezir.
Crezi que vous prenès plezir,
De mi faire mourir de peno.

IAQUELINE.

Vai, tu sies une lacho gueno.

GEORGETTE.

You vau, you courrou iour et nuech
Senso restar vno houro ou liech.

IAQUELINE.

Non valès qu'à manjar et beoure.

GEORGETTE.

Grand cas que vous non poudès vioure,

Non poudès beoure ne manjar
Senso touiour vous tourmentar,
D'estrancinament et d'enraby.

IAQUELINE.

Fai leou, ti darai sus la laby :
Fau que sierue que seruir deou
Sen ten menar lou cascaueou.

RIPAILLE, BRAVACHE.

RIPAILLE.

Ça, compagnon, voici la tasse :
N'ay ie fait une bonne chasse?

BRAVACHE.

Oc, à la fe siès bon leiron.
Sandioumo siès bon compagnon.
Or vai t'en ou logis tout aro,
T'esperarai eissi incaro,
Per espiar d'eissi vn pau
Se poudriou ausir lou perpau
Et veire un pau d'eissi la mino
D'ou medecin et medecino.

Bessai dauant que m'en anar
Quauque ren pourriou graufignar.

RIPAILLE.

Gardez bien qu'on ne nous decouure
Et que la tasse on ne recouure,
Faites l'affaire accortement.

BRAVACHE.

Laissas my faire solament.

IEROSME, IAQUELINE, BERTRAND.

IEROSME.

Qu'est cecy, hola, ma mignonne?
Que veut dire ceste besongne?
Il semble, à voir ce grand apprest,
Que vous voulez faire un banquet,
Ou quelque grand feste s'approche.
Qui vous a fait mettre la broche?
Quelqu'un vient-il disner ceans?
Ou si par vostre passetemps

Vous me voulez mettre en ruine?
Que veut dire ceste cuisine?

IAQUELINE.

Preguy ben à Diou que iamai
Non fes que cridar comm' un ai
Et cercar ramponi et cridesto.
You non fau ren aquesto festo
Que per vostre commandament,
Coume sabes.

IEROSME.

Et comment?
Corbieu vous me la baillez belle,
Vous estes donc hors de ceruelle?
Quel commandement dites vous?

IAQUELINE.

Aro m'avès mandat couchous
D'aprestar aquo que s'apreste.

IEROSME.

Moy, mandé! J'ai la malepeste,

Qui vous estrangle. A quelle fin
Voudrais-ie faire ce festin ?

IAQUELINE.

Lasso ! pauretto ! qu'you endury !
Vous maves mandat, you vous iury
D'apprestar lou soupar couchous
Per cinq ou siès, qu'are embe vous
Venian soupar.

IEROSME.

O plaisant conte !
De mentir n'avez-vous point honte,
Dites.

IAQUELINE.

Mentir ! non menti ren,
You vous iuri per aquèst ben
You siege cuecho d'un demony,
Georgetto me n'es testimony
Mai pues qu'en fes tant l'ignorent,
Fau qu'you vous declari coument.
Eissi es vengut non fat gaire
Vn gros estrassat gaillofaire

Dire qu'aquo mi mandavias :
Non sabi pas se songiavias.

IEROSME.

Ie ne sçay pas que je doy dire,
Il me prend envie de rire.
Ha! i'entens ia tout le tricot,
Quelque varlet lourdaut et sot,
A qui de vin la teste tinte
Pour auoir trop haussé la pinte,
S'estant mesconté de logis,
Aura apporté les perdris
Ici dedans pour estre nostres,
Au lieu de les porter à d'autres.

BERTRAND.

Bien, c'est tout vn, si ie l'entens,
Nous souperons à leurs despens.
Soit par varlet, soit par chambriere,
Nous en ferons meilleure chere.
Puisque le tout vient par hazard,
Il faut que i'en mange ma part,
Puis qu'il ne couste que le prendre.

IAQUELINE.

Vous vous pourrias ben mal entendre :
Car aqueou que las aduguet
Vostro coupo m'en emportet
Per y far gravar vostro zarmes.

IEROSME.

Quoy sommes nous ceans gendarmes?
On a donc emporté ma coupe?
Ie iure qu'avant que je soupe
Ie te rompray iambes et bras.
Vielle masque, tu n'a donc pas
Aucun respect, ny peur, ny honte,
D'ainsi donner à si bon conte
Tout ce que i'ay ceans de bon
Et me destruire ma maison?
Ie te iure, tu le payras.

IAQUELINE.

Mai vous en que vous songiauias?
Aues agut quauque tintory,
Vou quauque esclussi de memory,
De mi mandar aqueou varlet?

Aurias aussat lou goubelet,
Que vous age mongut la testo,
Per accampar tant de cridesto?
Vou si cercas occasion
Per mi batre senso reson,
Coumo souuent you siou batudo,
Couro vestido, couro nudo?

IEROSME.

Ie te le feray mieux sentir.

BERTRAND.

Ce serait facheux à patir,
Que ceste coupe fut perdue.

IEROSME.

Par la chair vous serez batue,
Sotte putain, fausse guenon.
Donne moy, Bertrand, un baston,
Que ie luy rompe la cervelle,
Fausse masque, vielle escarcelle.

GEORGETTE, BERTRAND,
IEROSME, IAQUELINE.

GEORGETTE.

Laisso aqueou baston, ibrougnas,
Senon ti gararai lo nas.

BERTRAND.

Laisse faire, laisse, friande,
Puis que le maistre le commande :
Celuy doit obeir qui sert.

GEORGETTE.

Faras lou grand diable d'infert.

BERTRAND.

Ie te donrray dessus le mourre,
Va, va d'icy*.

Il la pousse et elle tombe.

GEORGETTE.

M'as gitat pourre,
Hai! siou mouorto, bregan, leiron.

BERTRAND.

Ça, tenez, maistre, le baston.

IEROSME.

Donne donc tost, donne, lache homme :
Corbieu, il faut que ie l'assomme.

IAQUELINE.

My donarès per ren, dias,
Lou diable vous rompe lou bras.
Hai! Diou! que farai paurero!
Siou mouorto. Georgeto, Georgeto,
Defendès my d'aques bregan.
Siou mouorto, hai, Bertran, Bertran!

IEROSME.

Vienne varlet, vienne chambriere,
Vous en aurez patenostriere,
Tant qu'il y en aura assés.

GEORGETTE.

Perdona, my mestre, que fès?
La voulès donque veire mouorto?

Iamai autr'home de la sorto
Sa fremo non at tant battu.

IEROSME.

Cor, sang, chair, mort, ventre, vertu,
Retirez vous teste de diable*.

Il pousse la chambrière.

IAQUELINE.

Tua m', tua m', ah miserable!

IEROSME.

Non, ie ne te tueray point,
Mais ie te mettray en tel point
Que tu maugreeras ta vie.

BERTRAND.

Maistre, laissez la, ie vous prie,
Elle est ia trop battue ainsi.

IEROSME.

S'elle ne me crie mercy,
Il faut que sans misericorde
Ie l'estrangle. Apporte une corde
Pour la pendre.

GEORGETTE.

Per aquo don,
Mestresso, demandas pardon,
De gracy, se mi voulès creire.

IAQUELINE.

Lou frech loubet, que lou tourtoire.

GEORGETTE.

Demandas perdon se vous plas.

IEROSME.

Vous ne le demanderez pas!

IAQUELINE.

La caque-sangue que t'afferre.

IEROSME.

L'advoue le ciel et la terre
Si presentement ne mourrez,
Ou pardon vous demanderez.

IAQUELINE.

Non songes, gros bregan, golifre,
Qu'à mi tourmentar quand siès ybre,

IEROSME.

Ca, masque, demandez pardon.

IAQUELINE.

Non farai.

IEROSME.

Tost.

IAQUELINE.

Tant Iste.

IEROSME.

Non!
Vous estes ainsi obstinée?
Vous serez donc tant thinée
Que ie vous rompray le cerveau.

IAQUELINE.

Siou mouorto, leiron, bourreau [1].

Elle se laisse tomber et contrefait la morte.

GEORGETTE.

Hai! traitre, l'aves acabado.
Què maudicho sie la iournado,
Fes l'aro pourtar ou mazeou.
Se ne vous en fugisses leou
En quauque luoc que non si sache,
Sias dangeirous. Ha! que mi fache.
Sares pendut, meissent bregan.

IEROSME.

Fuyon nous en d'icy, Bertran,
De peur des mains de la Iustice;
De grand peur ie tremble, ie pisse.

BERTRAND.

Veuillez vous vn peu arrester,
Ie la feray ressusciter :
Car i'y sçay quelque enchanterie.

IEROSME.

Fay donc vistement, ie te prie ;

Si tu sçais quelque enchantement,
Mets l'en besongne vistement
Avant que le faict se publie.

BERTRAND.

Laissez moy faire, ie vous prie,
Et vous verrez en peu de temps
Comme c'est que je m'y entends *.

Après avoir fait quelques ceremonies, il prend un tison de feu qu'il luy met au cul, adonc elle se leve soudain et se met à genoux et jointes mains, et dit ce qui s'ensuit.

IAQUELINE, BERTRAND, IEROSME, BRAVACHE.

IAQUELINE.

Marit, perdonas mi de gracy,
Et si troubas iamai qu'you facy
Dont aguès mau ne desplazer,
Autre iour non puesqu'you vezer.

BERTRAND.

Appaisez vostre grand furie,
Pardonnez luy, ie vous supplie,

Maistre ; c'est plustot le devoir
De se peiner, et de pourvoir
Si nous pourrions en quelque place
Avoir nouvelle de la tasse,
Si nous la pourrions recouvrer,
Que de vous opiniastrer
En besongne tant inutile...

IEROSME.

Allon donc chercher par la ville.
Viença, dy moy, bon compagnon,
As tu point veu de ma maison
Sortir un gueux par ceste place,
Qui m'a desrobé une tasse ?

BRAVACHE.

Non ha gaire qu'you n'ai vist dous
Que s'en anavon ben couchous
Defouoro villo, et non son aro
Luench vn quart de logno incaro.

BERTRAND.

Louons, maistre, un cheual expres

Pour leur courir en poste apres,
Et nous les suivrons à la trace.

IEROSME.

Sorton nous en donc à la place,
Pour sentir d'en avoir (avant
Que de revenir) quelque vent.

ACTE III.

BRAVACHE, IAQUELINE, GEORGETTE.

BRAVACHE.

ARo mi fau iougar de rapy
De' grup et grap tant qu'you attrapy
Las perdris que coyon alins.
Fau arriscar, entren dedins.

IAQUELINE.

Touiour vivrai en malheuroso.

GEORGETTE.

Fau, mestresso, aver patienso.

IAQUELINE.

Patienso! non puodi pas.

BRAVACHE.

Hola! qu'es aco que plouras?
Plouras per la coupo perdudo.
Non plorès, Mousur l'a agudo.

IAQUELINE.

L'a agudo?

BRAVACHE.

Oc dize you.
Non plorès, Monsur l'a agudo

IAQUELINE.

L'a agudo!

BRAVACHE.

Oc dizes you.
Non plourès plus, n'aies pas pou,
Sus reprenès vostro alegresso
Aquo non ès qu'uno finesso
Que lou Sire Counilleri,
At iogat à vostre mari
Qu'aro embe grando assemblado,
Si ris de la coupo troubado,
Et vous mande que li mandes
Per à tous creice lous plazes,
Senso plus faire eissi cousino,
Picher de vin dintre vno eisino
Et las perdris, cuechos ou non.

IAQUELINE.

Tenes, que la malo poijon,
Lau mau passagi et malo pesto
Per li levar lou mau de testo,
Li puisquon estre las perdris.

BRAVACHE.

Non sabes vous que lei maris

Fan quauque viagy tristo chero,
Per aquo non fau en colero
Si transinar de plours et bran.

LAQUELINE.

Il prend les perdris et s'en va trouver son compagnon.

Anas, que l'aie lou malan.

BRAVACHE, RIPAILLE.

BRAVACHE.

Ripaille mon amic, couragy,
You ai ben fach lou tripotagy
You ai gripat.

RIPAILLE.

Quoy? qu'as-tu pris?

BRAVACHE.

You vous ai rafla las perdris,
Tant siou bon leiron de carnagy.
Non siou you pas lest personagy?

Dirias que non i toqui pas
Tant ben fau soutioument lou cas.

RIPAILLE.

Bon, tu es homme de courage,
Par bieu, compagnon, tu fais rage,
C'est un bon coup de tes essais.
Pour ne leur faire long proces,
Sçais tu, Bravache, qu'il faut faire ?
Sans rechercher trop long mystère,
Mangeons les icy : i'ay du pain
Vn gros quignon dedans mon sein,
Vois-u ?

BRAVACHE.

Bon, bon.

RIPAILLE.

Ie l'ay naguere
Robé chez une boulangiere.

BRAVACHE.

Ben, ben, tant leou mangeat que près ;
Mais regachas se vendrié rès.

RIPAILLE.

Il se faut donc donner de garde.
Ou voulez vous que je regarde?

BRAVACHE.

D'aqueou coustat, et you veirai
Se d'aques you descubriray
Se rès voudrié que n'attrapesso
Ou mitan de nostro alegresso.*
Hola, bessai fazês lou cat,
Vou si songeas qu'you siege vn fat,
Qu'you pantagy vou qu'you si ibre?
Non seas vous fiou de quauque lifre
De mi gasconnar las perdris?

On leur derobe les perdris: cependant qu'ils regardent l'un d'un costé et l'autre de l'autre, Bravache se tourne et dit:

RIPAILLE.

Qui! moy! ie ne les ay pas pris.

BRAVACHE.

Non boustiquen la carabasso
Aurias ben bessai trop d'audasso,
De volèr las perdris briffar
Senso you. Non si fau trufar

A iogar tant ben à la pillho,
Non ioguen ren à trufadillho.

RIPAILLE.

Ie veux mourir si ie les ay,
Par mon serment, ny si ie sçay
Qui les a : mais c'est vous peut estre,
Ie voy bien vous estes le maistre
Pour tromper vostre compagnon.

BRAVACHE.

Rias vous, vou lou dias de bon?

RIPAILLE.

Quoy? si ie le dy de bon! voire
Par la chair : car ie ne peux croire
Qu'autre les aye pris que vous.

BRAVACHE.

Mi farès montar en courrous
Bessai lou voulês faire à vicy.
Mi farès venir la caprissy,
Se voulês dire qu'you las ai.
M'estimarias vous si grand ai

IEROSME, GEORGETTE, IAQUELINE.

IEROSME.

Puis qu'ainsi i'ay perdu ma coupe,
Il faut que des perdris ie soupe;
Du larronneau qui me l'a pris
Ie m'en vay manger les perdris.
C'est tout le recours de la perte
Que par ma femme i'ay soufferte.
Pleust à Dieu que tel larronneau.
Fust entre les mains du Bourreau,
Qu'au Diable puissent-ils tous estre.
Hola, Georgette?

GEORGETTE.

Cousplas, mestre.

IEROSME.

Passe icy, vien.

GEORGETTE.

Que voules vous?

IEROSME.

Viste.

GEORGETTE.

Que voules tant couchous?

IEROSME.

Dy, les perdris sont elles cuites?

IAQUELINE.

Que cuechos!

IEROSME.

Qu'est-ce que vous dites?

IAQUELINE.

Seas vous fouoro de vostre sen,
Donque non vous enembras ren,
Que las avês mandados querre.

IEROSME.

Querre! comment? ceste masque erre
Et perd le sens à tous les coups.

IAQUELINE.

Non vous enembre, dizes vous,
Vostre esperit es donc à Berre.
Aqueou que las zet vengut querre
M'a dich : A fè vostre mari
Soupo aquo de Counilleri
Embe sous amis qu'eou visite,
Et m'at dich que li mandes vite
Las douas perdris cuechos, ou non.

IEROSME.

Maugré soit la vieille guenon,
Elle me fera mourir d'ire.
Viença, folle, que veux tu dire?
Quelle sotte temerité!
Comment as-tu si folle esté
De les donner sans autre enseigne?
Chair bieu, il faut que ie te peigne,
Il la bat. Et drone tant iambes et bras
Qu'à iamais tu t'en souviendras.

IAQUELINE.

Hei! poureto! you siou perdudo.
Hai Georgetto, Georgetto aiudo.

GEORGETTE.

Mon Diou! qu'es tout eisso? Hola
Hai! mon bon mestre, laissas la,
Mon bon mestre, laissas la pauro.
Faudrat ben enfin qu'ello mauro.

IEROSME.

Non, non, cor. Ie la veux crever,
Ie la veux du tout achever.

IAQUELINE.

Hai! Iesus! Que farai, pauretto?
Hai! mon Diou, siou mouorto, Georgetto,
Non pouody vlus, ès fach de you.

GEORGETTE.

Hé! mon bon mestre, ou nom de Diou.

IEROSME.

Retire toy, va, faulse garce,
Si ne veux estre de la Farce.

GEORGETTE.

Hé! aies pietat se vous plas,
Es plus transido qu'un pedas.

IEROSME.

Il faut que morte ie l'estende,
Retire toy.

GEORGETTE.

Plus leou mi pende
La man de quauque viei demoni,
Que iamai d'vn pas l'abandony.

IEROSME.

Retire toy si tu ne veux
Que ie t'arrache les cheveux.

GEORGETTE.

Pauro! laissariou ma mestresso
Detengudo en talo destresso!
Plus leou vous mi tuarias enan.

IEROSME.

Vous sentirez donc en mal an
Mon grand courroux et l'une et l'autre*. Il les bat toutes deux

GEORGETTE.

Hai! bon Diou! que v'aven fach n'autre?

IAQUELINE.

Hai! malheiroux imbriagas,
Nous vos accabar toutos douas.

GEORGETTE.

Hai! de mei rens! hai! de ma testo,
Qu'a iamai vis talo tempesto
Ha! mal escando! que farès?
Diable, crezi qu'enrabiarès.

IAQUELINE.

Acabo, mi pendut ibrougno.

GEORGETTE.

Hai de ma testo, hai! de ma rougno.

BERTRAND, IEROSME, GEORGETTE.

BERTRAND.

Hola, tout beau, qu'est tout cecy?
Quel fracas oy-ie pres d'icy?
Qu'enten ie? voy! quelle finfarre!
Que veut dire ce tintamarre?
Qu'est il advenu ceste nuict
Qu'on face tant ouyr de bruit
Dedans la maison de mon maistre?
Ores il n'y fait pas bon estre.
Le grand diable y est deschainé,
O * libera nos domine!
Si veux ie entendre cest esclandre,
Quand tout le diable y devroit fendre.
* Maistre, voulez vous tout tuer,
De tant d'estramassons ruer?
Vous tuez et vous, et les vostres,
Ayez au moins pitié des vostres
Si vous n'en avez point de vous,

Il fait le signe de la croix.

Il entre.

Sinon nous nous banderons tous
Contre vostre grande furie.

IEROSME.

Laisse moy faire, ie te prie,
Laisse moy souler mon courroux.

BERTRAND.

Non. C'est assez, reposez vous.

GEORGETTE.

D'aquestos pauros persounetos,
Ha! que deven faire pauretos.

BERTRAND.

C'est trop continuer ce ieu,
Allon nous promener un peu ;
Ainsi faut que vostre collere
Petit à petit se modere,
Et non pas ainsi forcener.

IEROSME.

Allon nous en donc promener ;
Ainsi faut que mon feu se passe,
Desia de battre ie me lasse.

IAQUELINE, GEORGETTE.

IAQUELINE.

Fau ben dire qu'you siege ben
Malhierouo quand tout mi ven
Per mi far mourir de tristesso.

GEORGETTE.

Que vous sert, digas mi mestresso,
De tant vous ostinar en plours?
Cinquanto mille ans de doulours
Non pagon pas un liard de deoutes.

IAQUELINE.

Ti faches, pauro, quand m'escoutes,
Quand mi vezès estrancinar.
Hai, bon Diou! qui s'en pourrié gardar?
Non siou you pas ben miserable
D'aver a faire embe vn tau diable
Qu'a tant mon paure cors battu,
Aquo m'es plus defèr qu'à tu,
De patir sa façon bourrello.

GEORGETTE.

Digas, volês que la fen bello.

IAQUELINE.

M'amour, iamai non mi veirai
Senso tourment. Perquè? non sçai
Que faire en aquesto miseri.

GEORGETTE.

Per vous levar d'aquès temperi
Et vous venjar d'aqueou fachous,
Fau que vous fes vn amourous.
Aurès vn pichon d'alegresso
Mesclado embe tant de tristesso
Vons iardinarès, bragarès,
Mai quand diantre donc lou fares,
Quand devendres viello et arnado?

IAQUELINE.

You n'en siou ben occasionado
Si pouode faire. Diga mi
Qu'you pouodi troubar vn ami.

GEORGETTE.

Si farat pron, laissas mi faire,
Laissas mi pur aquest affaire,
Vous en troubarai vn, crezes,
Que vous farat mille plazês,
Sabi coumo aquo si manege.

IAQUELINE.

Mon Diou! n'auriou ben grand envege,
Per mi levar tant de doulours,
Que mi fan touto fondre en pl ours,
Per ben pagar mestre Iirome,
Qu'es vn diable, non pas vn home.

GEORGETTE.

Laissas pur faire aquo à you.

IAQUELINE.

Se si sabié hai! que fariou?
Mon marit mi tuarié, pauretto.

GEORGETTE.

Non vous tourmentas, bono armetto,

Laissas mi faire lou tricot,
Lou farai navegar ou trot
A cournouaillo senso barquo.

IAQUELINE.

Fai donc que sie home de marquo.

GEORGETTE.

Crezês qu'entendrat ben lou iuoc
De gniffe, gnaffe, chique, choc.

IAQUELINE.

Que non siege pas quauque paure.

GEORGETTE.

Voli que siege Monsur Laure :
Lou couneissês non fasés vous.

IAQUELINE.

Oc. Iesus! es tant gracioux,
Aqueou m'agrado ben Georgetto ;
Pertant ti pregui, ma Doucetto,
Fai lou venir eissi leou, leou,

Per mi levar aques marteou.
Me semble qu'es (s'you ne m'engano)
De nation Italiano,
Mi serat segret et fideou.
De gráci, vai li parlar leou,
Fai lou venir que non si veze,
Ton retardar ia trop mi peze.

GEORGETTE.

Ben, esperas mi donc vn pau,
Mestresso, tout aro you li vau.

GEORGETTE, LAURE.

GEORGETTE.

Bonno fortuno Diou vous mande,
Ma maistresso si recommande,
Mousur, à vostro bouno gracy.

LAURE.

E vero, dimmi, et come sta si?

GEORGETTE.

Si pouorte fort ben, per ma fes,
Et si desplas quand non vous ves.

LAURE.

O piacesse al Domenedio,
Ch'ella fosse come son io
Presa d'amore!

GEORGETTE.

Mai escoutas,
Vous ame mai que non pensas,
Vou siege rege d'aquesto houro.

LAURE.

In fede, Georgete, io ti giuro
Che se poi tanto prouedere
Che la mi faci hoggi vedere,
Io ty darò vn scudo d'oro.
Fa gia molto tempo ch'i moro
Ch'io non posso basciar sue mani

GEORGETTE.

Mai sabes vous de que mi plagny.

LAURE.

Piangi da me? che t'ho fatto io?
Sai che non ho altro desio
Che di contentar ambe doui.
In fatto se veder lo voui,
Lo vederai adesso, adesso.

GEORGETTE.

Mai auzes que dis ma mestresso,
Que vautres homes non seas pas
Ren segrès eis amourous cas.

LAURE.

Secretto me! tu m'hai fracido.
Ne piu segretto, ne piu fido,
Ne meno goffo o vagabondo
Non si ritrova altro nel mondo;
Piu tosto vn porco scoprirebbe
L'amore che mai non farebbe
La mia bocca segretta in tutto,

Et per d'amor goder del frutto
Vorrebbo mi rompar il naso
Non che tener segretto il caso.
Perche ti prego ben hor hora
Fai mi basciar la tua Signora,
E io saro tanto segretto
Ch'inanzi mi taglierò netto
La lingua de la bocca mia
Che d'usar mai de perfidia.

GEORGETTE.

Digas mi donc, voles aver
Embe ma maistreaso plazer.

LAURE.

S'io lo voglio! Si, mia speranza
Se si puo f r per tua possanza.

GEORGETTE.

Baillas mi donc aquel escut
Per vostro promesso degut,
Et n'autre y anaren tout aro,
Senon, non vous couchas incaro.

LAURE.

Georgetto, ben ti giuro il cielo
Et tutto ciò che di suo velo
Copre di quì fin al Cataio,
Ch'i non ho borsa ne denaio.

GEORGETTE.

Per aco tourcas vous lou nas,
Qu'you non vous y menarai pas.

LAURE.

Di gratia si, Georgetta, ascotta,
Ti pagarò vn altra volta.

GEORGETTE.

Et ben, anen my pagares
Vn autre viagy quand n'aures.

LAURE, IAQUELINE.

LAURE.

Ecco la à l'uscio, mipar, ora,
O buona sera, mia Signora,
I vi dico d'un cor intero.

IAQUELINE.

Et à vous, Monsur, mai què chero.

LAURE.

Servitore, Signora mia,
Sempre della vostra Signoria.

IAQUELINE.

De servicy non parlen pas,
Mai intren, Monsur, se vous plas,
Veires quauque ren que s'appresto
Et parlaren d'un autre festo.

ACTE IV.

BERTRAND, GEORGETTE, IEROSME, ADRIAN, LAURE.

BERTRAND.

I'Ay tant couru ceste iournée
Que i'ay une soif enragée,
Le Soleil au ventre me luit.

Ie m'en vay voir si rien de cuit
Ie trouveray dedans l'armoire,
Sans manger ie ne pourrois boire.
De male mort puisse mourir
Qui ce iour m'a tant fait courir.
I'ay pour recouvrer ceste tasse
Perdu mon maistre par la place :
Bien c'est tout un, en l'attendant
Ie m'en iray boire d'autant *.

Il entre en la maison. Elle sort et dit ce qui s'ensuit :

GEORGETTE.

Cependant qu'aro ma mestresso,
Pleno de gau et d'alegresso,
Refregarat caloribus
Per non destourbar casibus,
M'en vau crompar de Donno Berto
De froumagy per la desserto.

IEROSME, BERTRAND.

IEROSME.

Ie ne fay que me tourmenter,
Il faut en tout patienter,
Iesus Christ vueille par sa grace
Me garder de plus grand disgrace.
Si i'ay perdu ma tasse ainsi,
I'ay encor de quoy, Dieu mercy,
Pour en avoir vne autre telle.

BERTRAND.

Si mon maistre ne l'escervelle*
S'il entend son deportement,
Il est bien digne entierement
D'estre cornu comme vne vache.
Il faut que de coups il l'escache.

Il parle loing de Ierosme, en sortant de la maison, luy tournant le dos.

IEROSME.

N'entens ie pas icy Bertrand?
Que Diable est ce qu'il va grondant?
Y a il quelque autre nouvelle?

BERTRAND.

Que maudit soit la haridelle,
D'ainsi se laisser chevaucher.

IEROSME.

Que grommelle ce gros vacher?
Il y a quelque diablerie.

BERTRAND.

I sera de la confrairie
De S. Ian des bons Ians, mon maistre.

IEROSME.

Que diable peut tout cecy estre?
Il semble qu'il parle de moy.

BERTRAND.

Ie les ay tous deux, par ma foy,
Trouvé couchez l'un dessus l'autre.
Il ne se trouva iamais autre
Qui fust mieux sur le faict surpris.

IEROSME.

Plus patienter ie ne puis
D'ouir jargonner ceste beste.

BERTRAND.

Pas ne leur ay troublé la feste.
Avant le clystere donné
La siringue ilz n'ont desgainé.

IEROSME.

Quelque malade y pourroit estre.
Hau, Bertrand.

BERTRAND.

Oh! voyla mon maistre.

IEROSME.

Hola, Bertrand, n'entends tu point?

BERTRAND.

Oh, mon maistre, que Dieu vous doint
Supporter vostre malencontre.

IEROSME.

Voy! quel triste visage il monstre.
Dy moy que c'est que maintenant
Tu allois tout seul barbotant?

BERTRAND.

He, pauvre maistre!

IEROSME.

Quoy? dy, qu'est ce?

BERTRAND.

Tout va mal.

IEROSME.

Comment?

BERTRAND.

Ma maistresse...

IEROSME.

Ta maistresse! Quoy? Qu'y a il?

BERTRAND.

Ma maistresse preste l'outil.

IEROSME.

Quel outil? dy, parle sans rire.

BERTRAND.

Ie ne le vous ose pas dire.

IEROSME.

Hé! parle tost, tu me fais mourir.

BERTRAND.

Ie ne l'ose pas descouvrir.

IEROSME.

He! parle tost, que ie n'enrage,
Sans me chercher si longue ambage.

BERTRAND.

C'est ma maistresse (puis qu'il faut
Que ie le vous conte tout haut,
Ainsy que i'ay veu à ceste heure

Par le pertuis de la serrure)
Qui decrote son Pelisson
Avec vn ieune compagnon,
Si qu'au mouvoir de la couchette
Le chaslit en bruit et craquette.

IEROSME.

Va, s'il n'est vray, ie te tu'ray.

BERTRAND.

Sauf vostre grace qu'il est vray,
Capricornus est vostre signe.

IEROSME.

C'est un forfaict par trop indigne,
S'il est vray.

BERTRAND.

Ouy, en bonne foy.
Si ne voulez croire à moy,
Allez vous en donc sans demeure,
Vous la trouverez à ceste heure
Encores dessous son paillard.

IEROSME.

Le diable doncques y ait part,
Qu'au grand diable soit la bagasse
Ie la vay tuer sur la place.

BERTRAND.

Il verra doncques le coucu
Lequel luy plante par le cu
De belles cornes sur la teste.
Il y aura quelque tempeste.

GEORGETTE.

Hai! paurèts, què faron? mon Diou!
Lous trobarat d'intre lou niou.
Hai! mal escando qualo fugado,
Vesi a ma mestresso pastado?
Eissi ès lou diable d'infert,
Tout lou pastis es descubert,
A fè faron prês à la lequo.
Fau que d'eissi escouty un pau

Davan que d'intrar à l'oustau,
Que mon mestre embe sa cridesto
Non m'estrampolisse la testo *.

Elle se retire en un coin, et toute tremblante, regarde Ierosme qui sort en courroux, avec l'espée nue à la main.

IEROSME.

Ie iure la terre et les cieux
Que ie les eusse peu tous deux
(Les ayant trouvé bouche à bouche
Ordement couchez sur ma couche)
Ensemble d'un coup transpercer;
Mais ie me suis pris à penser *
Que si pour chastier leur vice
Sans autre forme de Iustice
L'un sur l'autre ie massacrois,
Possible m'en repentirois.
Trop tard apres telle œuvre faite :
Car combien que la loy permette
De tuer l'adultere infait,
Qui est surpris en son forfait,
Toutesfois ie crains la malice
Du chicagnois de la Iustice,

Il se garde à la porte avec l'espée desgainée.

Qui peut estre encor trouveroit
Que ie n'aurois raison ny droit.
Pourtant bien à point ie m'advise,
Pour asseurer mon entreprise,
De faire en ce fait pour le moins
Appeller deux ou trois tesmoins,
Qui porteront leur tesmoignage
De ceste diablerie, et rage
Qui me rend tout desesperé.
Bertrand, le fait est asseuré,
Ie ne sentis onc douleur telle.
Pourtant, vaten viste et m'appelle
Ian Adrian nostre voisin,
Et me le fais venir à fin
Qu'il tesmoigne ce cas infame :
Car pour me venger du diffame
Que lon fait contre mon honneur,
Ie leur veux transpercer le cœur
Et les mander en l'autre monde,
Où Dieu les abisme et confonde.
Va vistement, n'arreste pas *.

Il se garde à la porte avec l'espée desgainée.

GEORGETTE, BERTRAND.

Elle parle loin de Ierosme toute seule.

GEORGETTE.

Eissi aurat du tarrabas,
S'you non coniury aquest affaire.
Hola, Bertrand, vonte vas faire?
Diguo.

BERTRAND.

Où ie vay? non pas fort loin.

GEORGETTE.

Mai vonte?

BERTRAND.

Apeller un tesmoin
Ou deux de nostre voisinage,
Afin de porter tesmoignage
Du meurtre qu'en courroux ardent
Encontre un paillard impudent
Et contre sa femme, mon maistre
A deliberé de commettre.

GEORGETTE.

Sa fremo?

BERTRAND.

Ouy, ma maistresse.

GEORGETTE.

Hai,
Lasso pauro! qu'at fach? iamai
Non aurat que mau.

BERTRAND.

Il l'a trouvée
Avecque son paillard couchée.

GEORGETTE.

Li faut aiudar ou beson,
Bertrand, you non trobi pas bon
Que testimonys vages querre.

BERTRAND.

Le maistre la dit, mal de terre.

GEORGETTE.

Sias un durbec, un cogolin,
Diguo, saries tu tant topin,
Si fat, si fou et si mau sagy
De voler faire vn tau messagy?
Vai t'en, vai, torno t'en, matras.

BERTRAND.

Par le corbieu, non feray pas.

GEORGETTE.

Bertran, mon amic, sies vn aze.
Ti crezes tu qu'as homes plaze
De veire massacrar lei gens?
Non lou faras (tu perdes temps)
Ren venir par vn tal obragy.
Fen miou, per faire aqueou messagy
Fau que sauven eissi l'hounour,
Per non far creisse la doulour,
Fauque mi laisses, mon fradachy,
Menar tout aquèst trachimachy.

Elle luy donne des soufflets en le flattant et caressant.

BERTRAND.

Pour iouer doncques au plus seur,
Que faut-il faire en ce malheur?

GEORGETTE.

Per ben condurre aquest affaire
Fau que mi segues vn pau faire,

BERTRAND.

Bien, ie te suyvray moyennant
Que nous alions tout maintenant
Chercher quelqu'un en tesmognage,
Ia possible le maistre enrage
De tant attendre mon retour.

GEORGETTE.

Anen zi donque sen seiour,
Mai ti pregui que de tei labys
(Mentre qu'you foigaray lous blabys
Non si desbregue pas un mout,
Vou de segur gastaras tout.

BERTRAND.

Ie te promets de ne rien dire.

GEORGETTE.

Tam ben si fau gardar de rire.

312078B

BERTRAND.

De rire, de peter.

GEORGETTE.

Tou beou.

BERTRAND.

Mi garderay.

GEORGETTE.

Anen don leou.

GEORGETTE, ADRIAN.

GEORGETTE.

Eissite es l'home qu'you demande.
Elle fait la reverence. *Sire*, nostre Seigne vous mande*
Tout aquo que vous desiras;
Bon liech, bon fuoc et bon repas,
Bono nuech et buono vesprado.
Lasso! you siou ben desconsolado,
Mi voudrias consolar un pau

ADRIAN.

Quel mal y a-il de nouveau?

GEORGETTE.

Hai! ma mestresso s'en va mouorto
Se niat remedy en quauque sorto.

ADRIAN.

Comment! ne vous moquez vous point,
Veu qu'elle etait en si bon point
A ce matin, c'est une baye.

GEORGETTE.

Non es, à fè.

ADRIAN.

Ie m'en esmaye.
Quel mal?

GEORGETTE.

Non l'oẓi descubrit.
Tout aquo ven per son marit.

ADRIAN.

Dites, Georgette, ie vous prie,
Qu'elle est cestê grand maladie?
Et si i'y puis remedier,
Ie ne me feray pas prier.
Sçavez vous qu'elle dispose
De tout mon bien en toute chose?

GEORGETTE.

Ben, se voulias, li pourrias ben
Faire en aquo ben prou de ben.

ADRIAN.

Dy moy donc qu'elle veut de moy,
Et ie t'asseure sur ma foy,
Que ie n'ay rien en ma boutique
Qu'à son vouloir ie ne l'applique.
Si elle a besoin de soulas,
Qu'elle ne me respargne pas :
Car ie suis maistre en ce remede,
Qu'elle n'espargne donc mon aide,
Or dy moy si elle veut rien.

GEORGETTE.

Mai subre tout vous pregui ben
Que per ren aquo non si sache.

ADRIAN.

Ie suis plus secret qu'une vache.
Dy moy donc seulement que c'est.

GEORGETTE.

Es estat preso ou guincheped.

ADRIAN.

Comment?

GEORGETTE.

Son marit la troubado
Aro dintre son liech coucado
Embe un frescaire ioine et gai
Que li fouiè son garragai :
Lou mestre at dich, iurant de rabby
Ventre, cor, sang, faut qu'you l'acaby
Qu'ou Diable siege l'amouretto!
Vai sonar de tesmoins, Georgetto,

Que lous vezon eissi tois dous.
Aro, Sire, ben podes vous
Se volès, li sauvar la vido :
Vn plazer iamai non s'oblido.

ADRIAN.

Bien, bien, n'ayes point de soucy,
Dy moy qu'il faut faire en cecy.
Ma vie mettray de bon cœur
Pour la tirer de ce malheur,
S'après avoir sauvé sa vie
Elle m'use de courtoisie.

GEORGETTE.

Vous prestarat lou Quoniam
Tant que vous voudrès, Sire Adrian,
Se pur à la pauro perdudo
Volês un pau faire d'aiudo.

ADRIAN.

Sus, dites moy donc seulement
Qu'il faut faire en cest accident.
Faut-il, dites, que ie me rue
Sur son mary et ie le tue?

GEORGETTE.

Aquo sariê malo bugado,
Non fau cercar talo embastado.
Basta qu'you agy solamen
La raubo embe l'acoutramen
De vostre varlet de boutique
Per menar aquesto pratiquo.

ADRIAN.

I'en suis content. Peiron, vien ça,
Vien vistement, passe deça,
(Ventre vieux, Georgette m'amie,
Vous serez en tout obeye)
Apporte moi ta robe icy
Et tes vielles chausses aussi,
Ensemble ta vielle Iaquette
Et les m'apporte pour Georgette.

ADRIAN, GEORGETTE.

ADRIAN.

Dites quel homme est cestuy là
Qu'en tel malheur surpris il a.

GEORGETTE.

Es un Italien bon couillary
Qu'es ia miech mouort de mal eiglary.

ADRIAN.

Pas ne faut qu'il ait point de peur,
Nous l'osterons de ce malheur
Ou ie mourray à la poursuite *.

Peiron apporte les acoustrements

GEORGETTE.

Eisso vat ben.

ADRIAN.

Or là donc viste
Prenez or cest accoustrement
Et vous habillez vistement.

Tenez prenez ceste iaquette
Et les chausses à la braguette,
Avec la robe que voilà.

GEORGETTE.

Fazes vous donc vn pauc en là
Que non mi veses ma naturo *
A quest viel bas se descourduro,
Las caussos non han gis d'endrech,
Aquest gippon es trop estrech,
Non ai iamai pourtat brayeto
Bessai mi farat delegueto
De l'arlery de mons' Andriou
Inca pequis me senteriou,
D'anar iougar à la courbeto
Eissite nia gis d'acoulleto
Es eissi tout anarat ben
*Si fau vestir couchousamen**
Que mon mestre non si languisse
Et ma mestresso n'en patisse.

Adrian s'eslogne delle puis elle parle seule.

Elle s'habille des habits du varlet.

ADRIAN, GEORGETTE.

ADRIAN.

Ho, Georgetto, n'avez-vous pas
Encore affeublé vostre cas.

GEORGETTE.

Sire, Adrian, you siou vestido,
Fen quant voudres la despartido.

ADRIAN.

Ha, maistre Iorget Dieu vous gard
La morbieu vous estes gaillard,
Il semble à voir vostre grimace,
Et la trogne de vostre face,
Qu'avez travaillé tout c'est an.

GEORGETTE.

Isty pron ben Sire Adrian.

ADRIAN.

Corbieu, Madame la valesse,

A voir vostre mine et addresse,
Vous ressemblez Iean Nicolin.

GEORGETTE.

Anen qu'es pron fach l'Arlequin
Tout aques plezent badinagy
Non fert de ren à nostro obragy
Mon mestre languisse à badar,
Ia trop, anen lou leou troubar.

ADRIAN.

Or allon donc, page de Romme,
Et contrefaites bien vostre homme.

IEROSME, BERTRAND, ADRIAN.

IEROSME.

Ha! vray Dieu que i'ay de douleur
De ce que mon lourd serviteur,
Sans retour si long temps demeure.

Ha! que ne le tien ie à ceste heure,
Ie luy dorrais cent coups de poings;
Ho, le voicy, et les tesmoings
Ou sont-ils dy, prince des bestes?

BERTRAND.

Monsieur voicy, ces deux honnestes
Et sages hommes le seront.

IEROSME.

Fort grand plaisir ils me feront.
Or, venez voir un cas infâme,
D'un gros paillard et de ma femme,
Entrez là dedans hardiment
Et les regardez vistement :
Ie veux monstrer que i'ay le garbe
De leur faire à tous deux la barbe,
Ie les veux sans plus retarder
Tous deux en paradis mander.

ADRIAN.

Vous commettez par asseurance
Contre Dieu une grande offence.

IEROSME.

Marchez, entrez, sans plus prescher,
Nul ne m'en sçaurait empescher.*

Adrian entre avec Georgette, laquelle estant entree change d'accoustremens avec l'amoureux. Ierosme entre un pas et sort incontinent que Bertrand a parlé.

BERTRAND.

Ho! quel grand esbayssement
Leur adviendra presentement,
Comme quand cornes on voit naistre
Comme elles font, mais a mon maistre
Auquel plantees elles sont
En son absence sur son front
Ha! bon maistre! quelle vergogne?
On esbauche bien ta besongne
Mais, quoy? que m'en doit-il chaloir?
Pour plus ne voir ceste algarie,
Ie m'en vay à l'hostelerie,
Boire comme un bon triacleur,
Trois ou quatre pots du meilleur.

IEROSME.

Il parle tout seul à la porte en attendant les tesmoins, et tenant tousiours l'espée en la main.

L'homme est malheureux en ce monde,
Qui en mariage se fonde,
Folie est de se marier
Pour à la femme se fier.
Pour la nourrir ie cours, ie raude,
Ce pendant la fausse ribaude
Me ioue un tour tant impudent
Par lequel il est evident
Qu'elle a coniuré ma ruine,
Maudit soit la vielle Bouquine,
Ie veux changer en capussin
Ce vil estat de medecin.
Après que ie l'auray occise :
Car, puisque ie l'ay surprise,
Ie ne pourrais jamais avoir
Plus d'espérance de pouvoir
En recouvrer une fidelle.
Ie veux aussi sa maquerelle
De mesme monnoye payer,
Ie pensois de la marier,

A quelque bon gars de village,
Mais i'ay bien changé de courage,
Puis qu'elle est cause de ce ieu;
Car autre qu'elle n'aurait peu
Pratiquer ceste diablerie,
Or, faut il que ie la marie
Avec le paillard infaict,
Qui a perpetré le forfait,
Qui mon honneur trop souille et tache,
Mais toutesfois à telle pache
Qu'elle ira coucher ce iourd'huy
En l'autre monde avecque luy,
De tout faut que ie me despeche,
Et si en ce faisant ie peche
Ie m'en iray dans quelque bois,
Faire penitence neuf mois
Faisant promesse sur mon ame,
Que plus ie ne cognoistray femme.

Adrian sort avec l'amoureux habillé en varlet des accoustremens de Georgette.

IEROSME, ADRIAN.

IEROSME.

Mes deux tesmoins seront bien seurs
Mais les voicy. Or ça, Messieurs,
Vous avez veu leur puterie.

ADRIAN.

Cecy n'est qu'une tricherie,
Dont ie m'esmerveille de vous
De vous moquer ainsi de nous.
Tel faict à honneur ne redonde,
C'est mal fait de tromper le monde,
Ainsi trompé ie ne fus onc.

IEROSME.

Mais comment! n'avez vous pas donc
Trouvé un adultere infame,
Dedans mon lict avec ma femme?

ADRIAN.

Monsieur vous vous moquez de nous

Ou saisi de trop de courroux
Vostre passion s'est decüe,
Representant à vostre veue
L'idée d'un lascif forfait
Qui ne fut onc pensé, ny fait.

IEROSME.

Vous n'avez pas donc, par vostre ame,
Trouvé le paillard de ma femme
Avec elle dedans mon lict.

ADRIAN.

Il n'y a point vous ay ie dit,
Et par l'ame qu'au cœur me touche,
Ie vous iure qu'en vostre couche,
Que deux femmes nous n'avons veu,
Dont ie croy que faictes un ieu,
Et de nous et de vostre femme
En luy donnant faussement blasme
Et vous mouquant ainsi de nous.

IEROSME.

Il n'est pas vray! ce dites-vous,
Ie l'ay veu de ma propre veue.

ADRIAN.

Vostre veue s'est donc deceue,
Dont pour plus ne vous decevoir,
Vous faut vous mesmes l'aller voir.

IEROSME.

Voicy bien une estrange histoire,
Sans le voir ie ne le puis croire.

ADRIAN.

Allez doncques voir a plaisir,
Sans plus nous faire icy languir.

LAURE, ADRIAN.

LAURE.

Huomo dabene, Iddio vi dia
Quello che vostro cuor desia,
Guardate or ora o signor mio.
Riguardate in nome di Dio,

S'alcun servicio far vi posso,
Lo vi faro perche da dosso,
M'avete levata la sorte,
Che mi conducea alla morte.

ADRIAN.

Rien ne veux pour vostre regard,
Fors qu'un charitable regard,
De vostre gentille maistresse.

LAURE.

Le gratié ch'avete concesse,
A me a alla mia signora,
Meritan molto piu ancora,
Tutto vi concedo Messere,
Fatte ne pure vostro piacere,
Et della donna et di me anco,
Io ve lo dico d'un cuor franco.

ADRIAN.

Pour conserver nostre amitié,
Baste que l'ayons à moitié,
Vne femme suffit à douze,
Puis s'il faut fournir quelque chouse.

Vous avez ie pense dequoy
Vous luy fournirez mieux que moy.

LAURE.

Ell' è ricca, pero non chiede
Ne danari n'altra mercede.

ADRIAN.

Tant mieux va l'affaire pour nous :
Mais cependant souvenez-vous,
De voir de recouvrer la tasse,
Pour vous maintenir en sa grace,
Puis qu'à vous sur tout point elle a
Tant recommandé ce fait là.

LAURE.

Questo farollo senza fallo
Mene vo montar a cavallo
Per ritrovar quello malvaggio
Il qual a fatto tal oltraggio
A Iaquelina mia Signora
Ch'il mio cuor serve, ama, e adora.
Credete che se le man posso
Vna volta metter li a dosso

Non se ne fara più parola,
Taglierolli netto la gola.

ADRIAN.

Si le voulez donc attraper,
Il ne vous faut plus occuper
A deviser en ceste place,
Il vous le faut suivre à la trace.

LAURE

Me ne vo dunque prestamente.
State, Signor, allegramente.

ACTE V.

IAQUELINE, GEORGETTE, IEROSME.

Elles sortent ensemble en criant et batant Ierosme.

IAQUELINE.

LOURDAUT, *ubriagas, sac de vin,*
Qu'ou diable sié lou farlanguin.
Piquo fort dou baston, Georgetto,

Là, là, piquo sus sa gibetto.
Mestre gibous, vous en aurès,
Vou marci vous nous cridarès.

GEORGETTE.

Vous en aurès, gros Carlamuire.
A qui pensas aver à faire?
Hauto, boutas vous à ginous,
Se non, crezès qu'es fach de vous.
Enca que non siou que chambriero,
You vous apprendrai la maniero
De plus non far en grand doulour
A vostro mouiller des-hounour.

IAQUELINE.

Lou pagarès, grosso ganipo,
Subre lous bras, subre la tripo.

IEROSME.

Pourquoy me traitez vous ainsi
Sans aucun respect ne mercy?

IAQUELINE.

Touiour mi cercarès piquiero
Coumo s'you ery uno chambriero.

IEROSME.

Ma femme, ayez pitié de moy,
Ie vous pardonne sur ma foy.

IAQUELINE.

Cresi qu'ou couor as quauque diable.
Non siès tu pas ben miserable?
Es tu pendut, Bregan leiron,
Que devès demandar perdon.

IEROSME.

Pardonnez moy donc, ie vous prie,
Et ie vous iure sur ma vie
Que ie ne vous tanceray onc.

GEORGETTE.

Ben, mestresso, leissen lou donc.

IAQUELINE.

Vai ten passegear ta malicy
Ou diable, per garir ton vicy.* S'en va.

GEORGETTE.

Las fremos qu'an meissent marit

Lou poudrian leou avèr garit,
S'ancin emb'un baston de roure
Li sabian ben macar lou mourre.

IAQUELINE.

S'en vaguo ou diable lou mesquin,
Li aven segnat son bulletin.

BERTRAND, GEORGETTE, IAQUELINE.

BERTRAND.

Quelquefois il faut qu'on s'esbate.
I'ay humé de bonne opiate,
I'ai beu et mangé tout mon sou;
Que pendu soy ie par le cou
Si ie n'en ay la teste lourde.
Il me faut songer quelque bourde,
Si mon maistre me veut tancer,
Pour ainsi luy faire passer
Son courroux. Or ie me vay rendre

A la maison pour là l'attendre,
Contrefaisant le bon varlet.

GEORGETTE.

Hola, veissi lou mariolet.
Ho, couragi, veissi nostr' hôme,
Mestresso, qu'à mestre Iirome
At tant fach troublar l'esperit,
Que lamais non fouguet marit
Qu'age tant menat de brudesto :
Volès que li rompen la testo ?

IAQUELINE.

Oc per ma fè, qu'es un leiron.
Georgetto, esconde lou baston,
Ten bouno mino senso rire.
Dontes venes, dias, mestre sire?
Non fes ren aurre que parlar,
Seas tout anat debagolar.

BERTRAND.

Quoy! maistresse, voulez vous rire?

IAQUELINE.

Mestre gafet, seas anat dire

A vostre mestre qu'iou aviou
Un amouroux ouprès de you.

BERTRAND.

Si ie l'ay dit, qu'en peut il estre?
I'aime et honore tant mon maistre
Que ie procure en tout son bien.

IAQUELINE.

Siès un fourfan que non vau ren.

GEORGETTE.

Volès que per sa recompenso
Nautre li toquen uno danso?

BERTRAND.

Quoy, danse? ie ne vous crain pas.

IAQUELINE.

Non cregnes pas? *ten donc, matras,*
Auras troubat la malo pasquo.

Elles le battent.

GEORGETTE.

Ti daren tant dessus la rasquo.

IAQUELINE.

Ti macaren tant, tant et tant.

BERTRAND.

Maistresse, hola, en riotant
Vous me rompez et bras et teste.
Cor de diable, quelle tempeste!

GEORGETTE.

Piquas, mestresso, comme you.
Recasso aquest.

IAQUELINE.

Recasso aqueou.

BERTRAND.

Que feray ie, las! miserable,
Ie suis mort, de par le grand Diable.

IAQUELINE.

Encaro non escapes pas.
Georgetto, ten li ben lou bras,

BERTRAND.

Las! ô bon Dieu, las! quels miracles!

Ces femmes sont demoniacles.
Las! quelle malediction!

IAQUELINE.

T'espoussaren tant lou gipon
Que n'en faren levar la raby
Subre lou nas, subre la laby.
Fen tant affanar lou baston
Que li fen demandar perdon.

BERTRAND.

Comment, pardon? gloire à saint George!
Ie le demande à pleine gorge,
A iointes mains, à deux genoux,
Plustost que tant souffrir de coups.

IAQUELINE.

Digas don sus, mestre coulhandy,
Apres you, perdon vous demandy,
Mestresso, la! perdonas mi.

BERTRAND.

Mestre salat pur dounas mi.

IAQUELINE.

N'aves ren ou cor que malicy.
Digas donc sus leou, De mon vicy

BERTRAND.

Demon vixi.

IAQUELINE.

Hai! que ne siou
Commen dou.

BERTRAND.

Atque nec scio
Quomodo.

IAQUELINE.

Chut, laisso mi dire,
Que ton gran naz you non ti tire.
Commen dou à mourir vite.

BERTRAND.

Quomodo amori vitæ.

IAQUELINE.

Iamai non dirai ren de vous.

BERTRAND.

Iamais ne diray bien de vous,
Si puis* eschapper ce deluge.

Il s'eschappe et s'en fuit.

GEORGETTE.

Vezes, mestresso, que s'en fuge.
Es escapat lou cagatros,
Lou diantre li crebe lou cos.

IAQUELINE.

Laisso l'anar, lou cou si rompe,
Ou diable que plus non mi trompe.
N'autre l'aven tant bastonnat
Qu'aven ben lou beoure affanat.

GEORGETTE.

Per confort donc, se voules creire
Aven nous consolur ou veire.

BRAVACHE, RIPAILLE,
LAURE.

BRAVACHE.

Hola, compaire Ripaillet,
Faut que fen leou monsen Rasclet.

RIPAILLE.

Pourquoy?

BRAVACHE.

Nous cercon par tout, fraire,
Faut s'amagar en cauque caire.

RIPAILLE.

Gaignon donc au pied, si me crois,
Sauvon nous dedans quelque bois,
Doublon le pas, marchons en haste,
On nous suit.

LAURE.

Fermate, fermate,

Fermate qui tristi ladroni,
Se non vi do duoi stramazzoni
Per tagliar vi et braccia e teste.

RIPAILLE.

Et quoy, monsieur, qui vous moleste?
Qu'est ce que nous vous avons fait,
Vous avons nous en rien meffait?

LAURE.

Rendite su, cattiva razza,
Rendite presto quella tazza
Che voi avete rubata hor hora
In casa della mia Signora.

BRAVACHE.

Que dias, monsur, que tarrabaston
Vostra Signora, ou que la baton?

LAURE.

Vai che tu sei tristo Vilano,
Non intendes l'Italiano?
Su rende quì quel che pigliasti.

BRAVACHE.

Que dizês qu'you rendi aquel hasti?
Non ai pres n'hasty, ne carfuoc,
Non ai vis d'huei ne fun, ne fuoc.

LAURE.

Non intende questo furfante.
Dammi la tazza ch'al sembiante
Par à me che tu l'hai pigliata
Ti darò, ladro una grommata
I t'ammasso, morto tu sei.

RIPAILLE.

Ie veux mourir si ie la sçay.

LAURE.

Tu sei un tristo zuffaliero,
I le voglio saper da vero.
Mostraci ch'i voglio cercarte
Di su, di giù, per ogni parte.

RIPAILLE.

Cherchez mes chausses, mon pourpoint,
Vous verrez que ie ne l'ay point.

LAURE.

Tu non l'hai tu, ciò è manifesto.
Bisogna anco cercar cotesto.

BRAVACHE.

Il recule quatre ou cinq pas.

Que dis que mi vou far à you?
Plus leou lou li rascle dou cuou
Lou mau fin fuoc de sant Antony.

Il se torne devers la compagnie.

Vous m'en seas testo de demony.

LAURE.

Il le prend par le colet. Il baille secretement par derriere la tasse à son compagnon.

Ladro, vien quì, voglio cercarte
Ancora.

BRAVACHE.

De cartes cercas?
You nou agueri iamai das
Ne cartos ne taros d'Espagno.

LAURE.

Che cosa dai al tuo compagno?
Ciò è la tazza, monstra la mi.

BRAVACHE.

Que? la tassa! perdonas mi.

Nai gis de tasso : de tassetto,
Eissi' m'at touto uno ranguetto,

Il redonne la tasse à Ripaille.

LAURE.

Tu l'hai tu la tazza, cagnazzo.
Damme la su, senon t'ammasso.
O corpo, quale dispiacenza!
Più non posso aver patienza.
T'uccido d'un colpo nefando
Se non mi dai quel ch'i domando,
O corpo, sangue, ventre, morte!

RIPAILLE.

Monsieur, n'entrez de telle sorte
En ire et furieux courroux.
Helas! monsieur, pardonnez nous.
Voicy la tasse, ie vous prie
Ayez mercy de nostre vie.

LAURE.

L'havete trovata al fin vuoi.
Vi farò impicar ambe duoi.
Or venite al signor Ieronimo

Su caminate ch'i son d'animo,
Che vi facia andar alle forche,
Per vostre ribalderie sporche.

LAURE, IEROSME, IAQUELINE, BRAVACHE, RIPAILLE, GEORGETTE.

LAURE.

Eccolo quì, fermate signore,
Eccovi il tristo rubbatore
Di vostra tassa. Non è questa?

IEROSME.

Ouy, monsieur.

LAURE.

E ben cotesta?

IEROSME.

C'est ceste icy, monsieur, sans autre.

Ie vous iure que c'est la nostre,
Monsieur. Qui nous l'avoit ravi ?

LAURE.

Vn tristo ladro. Eccolo vi

IEROSME.

Ha, larron, ié te feray pendre.
As-tu osé tant entreprendre
Que de me faire un tel affront ?
Ha, pendard, tu baisses le front.

RIPAILLE.

Helas ! monsieur, misericorde.

IEROSME.

Mais ce sera avec la corde
Qui t'estranglera par le cou.

GEORGETTE.

Monsur, vezès tamben aqueou
Qu'eitant ben trompét ma mestresso
Couro embe sa tristo finesso
Nous derobet las douas perdris.

IEROSME.

C'est donc vous qui les avez pris?

GEORGETTE.

Non pody plus tenir de raby
Que lous hueilles non ti deraby.

BRAVACHE.

You non vous aviou iamai vis.

IAQUELINE.

You vous coneissi eis habits.
Seas de mon mau touto la causo :
Mai you non aurai iamai pauso
Que non sieges toi dous pendus.

RIPAILLE.

Las! bon Dieu! nous sommes perdus.
Pour Dieu, monsieur, las! ie vous prie
Au nom de la Vierge Marie,
Vueillez avoir pitié de nous.

IEROSME.

Moy que i'aye pitié de vous!

IAQUELINE.

Que pietat! d'un tau bregandagy?
Haurat pietat lou mau passagy.

LAURE.

Fatte li in tutta crudeltà
Impicar senza pietà.

IEROSME.

Il faut soigner en cest affaire.
Or sus i'enten ce qu'il faut faire.
Bertrand, pour les bien chastier,
Va t'en appeller le Viguier,
Qu'en la prison il les enferre,
Et avant qu'il les en desserre
Que leur proces soit mis à fin.
Va vistement, marche, coquin.

LAURE.

Voi pigliate il vero camino.

IAQUELINE.

Camino leou, Bertran, camino.

IEROSME, RIPAILLE, LAURE.

IEROSME.

Ie veux, attendant le Viguier,
Leur demander de leur quartier,
De leur estat et de leur vie.
D'où es-tu? dy.

RIPAILLE.

De Picardie.

IEROSME.

De quelle ville?

RIPAILLE.

D'Amiens.

IEROSME.

D'Amiens! voy! de quelles gens?

RIPAILLE.

De la famille de Coucage.

IEROSME.

Est il vray?

RIPAILLE.

Certain.

IEROSME.

Voicy rage,
Le cœur me tressaute d'esmoy,
Ie suis desia presque hors de moy.
Ton nom?

RIPAILLE.

On m'appelle Ripaille
Par un faux nom que l'on me baille.

IEROSME.

Or me dy donc quel est ton nom.

RIPAILLE.

Ian de Coucage, me dit on,

IEROSME.

Et quel est le nom de ton pere?

RIPAILLE.

Paul de Coucage.

IEROSME.

Et de ta mère?

RIPAILLE.

Elle avait nom Iane Connis.
Ie croy qu'encor tous deux sont vifs,
En pauvreté et en misere.

IEROSME.

N'as tu point de sœur ny de frere?

RIPAILLE.

Ie n'en ay qu'un qui est medecin.

IEROSME.

Ne me ments point.

RIPAILLE.

Il est ainsin.
I'ay sceu par une pelerine
Qu'il exerce la medecine

En ce pays, l'ayant ouy.
M'en suis venu tout resiouy
Icy, pour voir si par fortune
I'en trouverois nouvelle aucune.

IEROSME.

A ce rencontre merveilleux,
Plus de grand ioye dans mes yeux
Ie ne puis les larmes restreindre,
Et tant ne me puis plus contraindre
Qu'en ce ioyeux evenement,
Ie ne confesse librement
(Pour mettre fin à tes recherches),
. . . . . .
. . . . . [1].
Encor que tu sois mal en point.

RIPAILLE.

O Dieu! mon Dieu! quelle adventure
Me fut-il peu venir meilleure?

1. Dans l'édition originale, une erreur typographique a fait disparaître les deux vers remplacés ici par des points, et dont l'absence laisse la pensée inachevée et les rimes *recherches* et *point* sans correspondantes.

Quand ie pensois estre perdu,
Le ciel bien-heureux m'a rendu,
Loüé soit Dieu de ce mystere.

IEROSME.

Entron dedans, entron, mon frere,
Là où, vous ayant embrassé,
Bien accolé et caressé,
Faut que d'habits ie vous restaure.
Entrez aussi vous, monsieur Laure,
Ie vous prie : car i'ay desir
Que vous ayez part au plaisir.

LAURE.

Tutto si compi in buono fine.

IEROSME.

Sus, faites aussi, Iaqueline,
Entrer ceans son compagnon.

IAQUELINE.

You n'en siou ben d'opinion.

GEORGETTE, IAQUELINE, BRAVACHE.

GEORGETTE.

Pardix, l'amic, davant qu'intresses,
You voudriou ben que mi diguesses
Dont siès.

IAQUELINE.

Donte siès, compagnon?

BRAVACHE.

You siou d'aopres de Tarascon.

IAQUELINE.

De qualo part donc?

BRAVACHE.

De Beoucaire.

IAQUELINE.

De Beoucaire! bouno maire!

GEORGETTE.

Bessai sarès inca parens.

IAQUELINE.

Mai lou dizes vous de bon sens?

BRAVACHE.

Vou dizi que siou de Beoucaire.

IAQUELINE.

Et you tamben. Mai dias, compaire,
De qual houstau?

BRAVACHE.

De Turluron.

IAQUELINE.

Et you tamben. Coume avês non?

BRAVACHE.

Ian Turluron.

IAQUELINE.

Et vostre paire?

BRAVACHE.

Ansin coum' you.

IAQUELINE.

Et vostro maire?

BRAVACHE.

Ianiquetto Coucarevês.

IAQUELINE.

Et de fraires, quantos n'avês?
Parlas hardit, vous fés la mino.

BRAVACHE.

N'ai que ma sorre Iaquelino.

IAQUELINE.

Quant at de tens (dizes un pau)
Que non l'aves vist à l'houstau?
Dizy à l'houstau de vostre paire.

BRAVACHE.

A fé non sçay, m'ès aveiaire
Qu'a dês ans.

IAQUELINE.

La coneisserias
Se per fortuno la vezias?

BRAVACHE.

Non sçai, bessai que non pas aro.

IAQUELINE.

Regachas mi un pau la caro.

BRAVACHE.

Vous vezi pron.

IAQUELINE.

Regachas ben,
Que dias?

BRAVACHE.

Non vous coneissy ren.

IAQUELINE.

Non m'aves iamai vist?

BRAVACHE.

N'en douty
Vn pau pau.pau quant vous escouty.

IAQUELINE.

Regachas ben.

BRAVACHE.

Vous vesi pron.
Non vous conneissy ren.

IAQUELINE.

Non!

BRAVACHE.

Non.

IAQUELINE.

Non pouody plus tenir ma mino :
Siou vostro sorre Iaquelino.

BRAVACHE.

Bon dioume! vous trufas vous?
S'aquo ès vrai, you siou herous.

IAQUELINE.

Aquo ès vrai, you v'asseguri.

BRAVACHE.

Es ti poussible?

IAQUELINE.

Oc you vous iury
Per aques ben.

BRAVACHE.

Diou siè lauzat.
Non aguessi iamai pensat
D'aver troubat talo allegresso.

IAQUELINE.

Mai siou ben pleno de tristesso
Vezent coume seas habillat.

BRAVACHE.

A la guerro m'han despueillat,
M'han coum' à timbos et timbalos
Fach tin tou tou sus las espalos,
Et m'han levat tout quant qu'aviou.
Siou escapat.

IAQUELINE.

Lauzat siè Diou.

BRAVACHE.

Mai veissi ma plus grand degracy.

Quant suc agut davant la facy
De mon paire, embe un baston
M'at, descassat cridan : Leiron,
Coquinas, bregan de passagi,
Pouodes aver tant de couragi
Que de ti troubar devant you?
Reneguy ben non pas de Diou,
Que ti mandarai ou grand Diable.
Siès anat courre, miserable,
Coquin, en despiech de mei dens,
Per arrouinar las paures gens,
Et mon ben et mon sang despendre.
Cor, non di Diou, ti farai pendre.
Que dis, bougre, leiron, daunat,
Retournes donc tout espeillat,
Faire ta mau un autre viagy.
Per tournar faire un second viagy?
Lou mau zen couos ti tue enan.
Vai t'en ou bouosc mourir de fan
Et plus non mi tournes eissite.
Adonc couchous ai rasclat vite,
Davant aqueou crudel baston,
Per esquivar tau bruch et tron.
Aro despuès talo escaudado,

Non ai plus gis de retirado,
Se non avês pietat de you.

IAQUELINE.

Non vous tristès, ou nom de Diou.
Ajês solamen boun couragy,
Vous remettren en equipagy,
Vous pausarès eissi un pau
Davant que tournes à l'houstau,
Et l'appointamen faren faire,
Se Diou plas, embe vostre paire,
Embe l'aiudo dei vezins.

BRAVACHE.

Aquo vat ben.

IAQUELINE.

Entren dedins.

BERTRAND, GEORGETTE, IAQUELINE.

BERTRAND.

Toute ma peine est inutile.
En tournoyant toute la ville,
N'ay laissé rue ne quartier
Pour pouvoir trouver ce Viguier;
Mais, ou le diantre m'escervelle,
Ie n'en ay peu avoir nouvelle.
Il n'est pas en ville ie tien.

GEORGETTE.

Chut, chut, oçi Bertran que ven,
Vai tout soulet menant lei bouquos:
Aurat tastat dou fruch dei souquos.
Que liat, Bertran?

BERTRAND.

Cor ie ne sçay.

GEORGETTE.

Qu'as troubat? Siès ibre bessai.

BERTRAND.

Ie suis un rat.

GEORGETTE.

Qu'as, miserable?
Siès vengut fouol?

BERTRAND.

Ie suis le diable.
Ie me fache de ce Viguier,
Quand ie ne fay que tournoyer
Sans le trouver.

GEORGETTE.

Siès un triaclaire,
Vn topinas. Dis, qu'as affaire
Dou Viguier?

BERTRAND.

Quoy? vertu de non,
C'est pour faire mettre en prison
Ceux qui d'une subtile chasse
A mon maistre ont robé la tasse.

GEORGETTE.

Tu ti trompes de la mitat,
Lou robatori ès appointat.

BERTRAND.

Comment?

GEORGETTE.

Aquelous charlataires
Aro si son troubas tous fraires.

BERTRAND.

Comment freres? que dites vous?

GEORGETTE.

Si son troubas fraires toi dous
Embe mon mestre et ma mestresso,
Dont mi requinqui d'alegresso.
Pereou mon mestre embeguinat
De grand gauch, arot at iurat
De nous maridar (ce me semble
D'essi à tres iourts) toi dous ensemble.

BERTRAND.

O que ne voy-ie ia ce temps!

En toute ioye et passetemps
Nous ferions iouer à la lutte
Maistre Tribard de Culebute.
Nous aurions du contentement.

GEORGETTE.

Mi cresi pron facilament
Que fariès ben conquomalhetto
Sabes.

IAQUELINE.

Georgetto, Georgetto.

GEORGETTE.

Cousplas, mestresso, que voules?

IAQUELINE.

Ven leou.

GEORGETTE.

Li vau.

BERTRAND.

Or les varlets
Chez mon maistre feront gogaille

C'est donc bien raison que i'y aille,
Car il ne faut pas, vertugoy,
Que l'on m'y marie sans moy.
Qu'aucun n'attende, ie vous prie,
Qu'à mes nopces ie le convie
De ce soir : car, en bonne foy,
Ie n'y veux que Georgette et moy.
Chacun voise or' chercher à l'aise
Quelque fortune qui luy plaise.
Pour moy, i'ay ma felicité,
Adieu vous dis, et *plaudite*.

SALADE

DESPIS DE GRAME

POVR EXITER

L'APPETIT DE RIRE.

Extraicte du Iardin de la Muse du Comte d'Aulbe.

SOVHAIT.

ZOILE, avant que cest ouvrage
Me fust osé sortir des doigts,
Me semble que ja tu criois :
Ce n'est que salade et potage.

Pour donques ne te faire outrage,
Faisant mensongere ta voix,
Ie l'ay nommé, comme tu vois,
Selon ton envieux courage.
Pour purger ton cœur maladif,
Il sort en vertu laxatif
Des mains d'un maistre fripelipes:
Que pleust à Dieu qu'en le goustant,
Il te purgeast si bien et tant,
Qu'il te fist rendre bren et tripes.

CAUTELLE.

Celuy qui dit que sottement
Mon ignorance ie publie,
Quand ie fay voir ma poesie,
Cache la sienne finement.

IMPRECATION.

Vienne au sot qu'impudent,
Me plantera la dent,
La fievre et caqu'esangue,
Ou, me mordre cuidant,
Qu'il se rompe vne dent
Ou se morde la langue.

RECIPE.

Pinot despendit tout pour estre tousiours yvre.
Pourtant, n'ayant dequoy nourrir son petit train,
S'en courut au marché et acheta soudain
Vn fifre et un tambour pour s'en ayder à vivre.

Ses trois petits enfans commencent à le suivre
(Le voyants de retour), en demandant du pain :
Adonc, pour appaiser la rage de la faim,
Il leur sonne soudain du tambour et du fifre.

Ce son harmonieux faict esteindre subit
Quelque espace de temps l'ardeur de l'appetit,
Tandis que des enfans la ieune oreille escoute.
Monsieur, essayez voir si le son que divers
Pour vous donner plaisir i'entremesle en mes vers,
Pourroit point mitiguer la douleur de la goutte.

OFFRANDE.

Vn monsieur des-iunoit en lisant tout debout,
Et maschant à part soy d'une épigramme l'ame.
Il dit enfin : Voicy une bonne épigramme
Qui est fort savoreux en substance et en gout.
Chez soy courut Galois (qui est un petit glout).
Apprestez moy, hola, (dist-il viste à sa femme),
Vne bonne épigramme. Adonc la bonne Dame,
Ne sçachant que c'estoit, s'esmerveilla du tout.
Alors le cuisinier, plus subtil que la Dame,
Appreste vne salade au lieu d'un épigramme,
Qui à sa bouche fut savoureuse du tout.
D'épigrammes i'entens, comme bon lifrelofre,
L'usage saladier. Icy ie vous en offre
Vne où, ie croy, Monsieur, ne défaut que le gout.

NOMEN.

Quem genus, in triplex Vomy, secuisse Poëtas
Scis, summum infimum tum mediocre facit.
Is generis primi æternos, at secta secundi

Solum idem quædam vivere posse putat.
Vivere et infimi nomen, vivente Poëta,
Ille refert, et in hoc me putat esse grege :
Sum, fateor : vivet sed non illius in ævum,
Vivum qui nullo tempore nomen habebit
Non habuit nec habet vivum nec nomen habebit
Vatum ergo generis dic mihi cuius erit?

EXECRATIO.

Invidia et semper qui multo inflatur Iacco,
Invidia tandem vel crepet ille mero
Illius infandum nomen non Musa recenset
Quæ putat hic versus tot cecinisse nefas.

TEMERITÉ.

Il fut par la Cour arresté
Qu'un Gascon rempli de tout vice
N'auroit, pour punir sa malice,
Que seulement le chef osté.
Son proces fut ainsi traité
Avecque grace de Iustice,
Veu qu'il avoit fait maint service
Autresfois à sa Majesté.
L'executeur se trouva prest,
Et en leut devant luy l'arrest.
Adonc dit (oyant telle phrase
Le triste et coleré Gascon :

Cap de iou ven bous dony don,
La resto per un vel biedaze.

INFORTUNE.

Aubert s'alloit de moy moquant,
Lors que mes tristes destinées
Ie plaignois, et me dit que quand
Nos ames sont au monde nées,
Que nous fortunes sont données.
Pour certain, dis ie, ie le croy,
Si tu dis des bien fortunées,
Veu qu'il n'en reste point pour moy.

DEFIANCE.

Perrot dit à Martin, voulant Ianon louer
(Damoiselle qui est ieune, blondette et blanche) :
Qui pourroit en amour avec elle iouer,
O qu'elle iouerait bravement de la hanche !
Adonc, luy dit Martin (le tirant par la manche)
A l'oreille tout bas : Ie ne sçay, mais ie sçay
Que croire il le me faut d'vne volonté franche,
Veu que ie n'en pourrai iamais faire l'essay.

IRONY.

You anarai en Paradis,
Diguet Stevenon plein de glory.

Nou farès pas, à mon advis,
Faguet Iuan, mai en precatory.
Non vous peines, diguet Denis,
De precatori ou paradis.
Vous bescontas ben, coum' you vezе.
Vostre perpau ren ne vous sert :
Aurès ben trop d'hounour, mi crezе,
Se troubas plasso dins infert.

ΑΝΤΙΜΩΚΙΑ.

Divaricatis hinc, et illinc cruribus
Vt insidentem equo vidit Bertham Philo,
Partiris, heus, amica mundum, sic, ait,
Equo insidens. Procul dubio verissimum
Hoc esset, inquit illa, linguam si tuam
In medio, amice, figeres pro termino.

LE MESME.

Philon, voyant Berthe la blonde,
Iambe deça, jambe dela,
Chevauchante, luy dit : Hola,
M'amour, vous partissez le monde.
Elle, qui n'est sotte ni morne,
Respond : L'amy, sans iurer Dieu,
Ce serait vrai si au milieu
Vostre langue servoit de borne.

CONTRE-PIQUE.

Genin Parisien n'aguieres par derriere
Apperceut un lundi la chambriere Catin
Qui, troussée et courbée au bord de la riviere,
Seule en chantant lavoit ses drapeaux ou matin.
Le bon homme luy dit, voulant d'elle iaser :
Que veut dire, Catin, ta chemise est breneure?
C'est, lui dit elle alors, que mon cul à cest heure
S'est la bouche tourché, Genin, pour vous baiser.

DISSENTION.

Vn advocat Parisien
A son valet Savoysien,
Vn iour, plein de courroux et d'ire,
Dit : Hola, vienças, maistre sire,
Couplé, monsiou, que voli vous?
Respondit-il. Dy, maistre fou,
Beste chaussée, parle sans rire.
Dy moy, par ta foy, que veut dire,
Quand ie parle tu n'entens rien,
Quand tu parle ie t'entens bien.
Lors, crachant et baissant la teste,
Luy respondit la bonne beste :
O n'et pas merceilly, monsiou,
Qu'ei vin per mon arma ʒe gaʒo,
Per ceu que ʒ'é pri biau lengaʒo.
Que parle miou on l'entend miou.

C'est à dire :

Monsieur, ce n'est fait merveilleux,
Qui vient par mon ame ie gage,
Pour ce que i'ay plus beau langage.
Qui parle mieux on l'entend mieux.

ESCLAIR.

Vn iour Iaquinot vit Marion se lavant
Les pieds dans vn ruisseau, dont il luy dit à l'heure :
Ie te donne vn teston, Marion, ie t'asseure,
Si tu me veux monstrer la pièce de devant.
Elle prend le teston et tout soudain levant,
Chemise et cotillon, luy montre sa nature.
A merveille ioyeux d'une telle adventure,
Iaquinot se rioit toussissant et bavant.
Adonc elle luy dict d'une ioyeuse chere :
Es un pau trop pagat pèr veire lou devant.
Regachas lou detras, luy dit-elle en levant
Sa robbe et sa chemise et monstrant son derrière,
Veas incaro aqui non pagarès plus ren,
Mi gravarié trop fouort se non erias conten.

MARQUE.

Colin dit, en plaignant, à sa femme Brancasse :
D'ou vient que mon fils a un signe sur la face,
Qui le fait au regard difforme et mal plaisant?
C'est, dit-elle, qu'encor dedans mon ventre estant,

Il me print appetit de manger de becasse,
Dont n'en pouvant avoir, de despit en la face
Ie me frottay si fort que, despuis, mon enfant
En a porté la marque. O i'en suis desplaisant,
Luy respondit Colin, pourtant, m'amie chere,
Vne autre fois plustot frottez vous le derrière.

MEINAGY.

Andriouno vat vezer son houort
Tous lei matins, et tant leou qu'entre :
A fé mon marit at grand tort
(Dis si piquant lou bout dou ventre),
Lou mau menagy que veissy,
Non mi fouai pas un cop eissy.

SALUTATION.

Ou pour le manche, ou pour la manche,
Iane ainsi salua Dimanche
Vn frater qui avoit presché :
Adieu, monsieur bien emmanché.

MEDICINA.

Languidus in lecto Medicum dum consulit æger
Quis sævus morbus me male torquet? ait.
Morbus hic est, ait ille; siatica dictus.

Heus Medice, inquit, tum morbidus, ergo vale :
Nam levis est morbus nobis sitiatica, multo
Cui vino est, Medica non opus arte tua est.

ESPAUMY.

Vn sartre niat gaire iogave
Embe Margoton, que contave
Lei zouros subre lou fen frès
En disent uno, douas, très,
Et quant fouguet ou boun dou k
Faguet qua, qua, qua, qua, qua, qua,
Mai tau fouguet lou iouoc dou satre,
Que non poudet accabar quatre.

REMUNERATIO.

Qui pro carminibus componit crimina nobis
Crimine pro tali pendeat illa suo.

CORRECTIO.

Zoilus emendat versus, quos? omnium et omnes
Nil sibi corrigitur : nam facit ipse nihil.

LE MESME.

Zoile veut tous vers corriger à chacun.
Nul les corrige à luy, car il n'en fait aucun.

SEMONCE.

A Paris on semond quand on est à la porte,
Et si vous refusez on vous presse deslors
De plus beau : mais à Aix on fait d'une autre sorte,
On ne semond que peu, ny dedans, ny dehors.

MASSACRE.

Quelque soldat dernièrement
Se plaignoit de ce que la guerre
Ne regnoit plus en ceste terre
A son grand mecontentement.
Un paysant luy dit doucement :
Vous avez tort, Monsieur, ou i'erre.
La fievre quarte qui t'atterre,
Respondit l'autre promptement.
Quand en temps de guerre nous sommes,
On voit florir les braves hommes.
Monsieur, dit le paysant apres*,
Ie sçay qu'en guerre tant ils ruent
Que l'ennemy de loin ils tuent,
En paix ils le tuent de pres*. »

A cous de langue seulement, car ils se tiennent de loin.

A cous d'ongle, car ils tuent des poux qui les attaquent de pres.

ANTISTROPHE.

Ianin voyant à frere Anthoine
Coudre son habit, il luy dit :

Ce n'est l'habit qui fait le moyne,
Mais le moyne qui fait l'habit.

MIRACLE.

Il estoit iour, Iaquet encor avoit
La teste au lict. Sa femme Catin vesse,
La teste il leve et le iour apperçoit,
Dont tout despit il s'habille et se dresse,
S'en va trouver ses voisins endormis,
Il les reveille, et, iurant par son âme :
I'ay veu, dit-il, miracle, mes amis.
I'ay veu le iour par le cul de ma femme.

REQUESTE.

Mon proces sera long, monsieur, car à present
En ce monde on ne fait plus rien que par present,
Par cousin, par argent, par amy, par compere.
Ie n'ay maille n'argent, ne present, ne demy.
Ie vous supplie donc de vouloir estre amy,
Ou compere ou cousin au droit de mon affaire.

IAMBIQUES.

Ie dis dernierement à quelque Ian greffier :
Que veut dire cecy, maistre Ian mon bon amy?
De faire tant de coppies vous vous tuez,
Car pour le moins vous coppiez iournellement

De contrats un grand nombre dont ie mesbais.
Non mirum (*me dit à l'oreille soudain lors le clerc,*
Lequel sçavoit aucunement parler latin),
Nam copiosam adauget illam copiam,
Vxor, sui facit quæ multam copiam.

FAYTARDISE.

Iaquet et Guillot font tout tard.
Ils disnent tard, ils soupent tard,
Ils mangent tard, ils boivent tard,
Ils vendent tard, achetent tard,
Ils prestent tard, empruntent tard,
Ils donnent tard, ils prennent tard,
Ils parlent tard, ils oyent tard,
Ils chantent tard, ils dansent tard,
Se couchent tard, se levent tard,
S'abillent tard, se chaufent tard,
Au pain vont tard, à la chair tard,
Au poisson tard, au sermon tard,
Aux messes tard, aux vespres tard,
Et croy, tant ils ayment le tard,
Qu'en paradis ils iront tard,
Si tard, possible, qu'estonnez
Ils y auront la porte au nez.

METAMORPHOSE.

Tandis que la guerre duroit

Le soldat piquoreur faisoit
Bonne chere gaye et allegre :
Mais or' que la fin on peut voir,
Le soldat plus ne peut avoir
Que lard au poids et soupe maigre

ITEM.

Les soldats beuvoyent à plein verre
Et brifailloyent durant la guerre
La poule et l'œuf *cum commento.*
Mais or' que la guerre est finée,
On voit ia leur chance tournée
En pauvreté *tenus mento.*

D'AVANTAGE.

Nobles nouveaux despuis dix ans
Qui piquoriez les paysans
Et de leur bien faisiez gogaille,
Ce tems de paix la tourde et caille,
La perdris, chapon et canard,
Sont transformez en pois au lard.

GOUFFRE.

Vn Picard en Provence ayant sa femme pris,

Contrefait le chastré, de trois nuicts ne la touche.
Elle un soir en pleurant, depiteuse et farouche,
Luy dit : *Non sabes ren eis obros dei marits?*
Ma mignonne, nenny, luy dit-il, par mon Dieu.
Ma mere m'oublia un iour emmy la rue
Dans le bers, vn pourceau d'une gorge golue
Devorant mon engin, ne m'en laissa que peu.
Assagen aquo pau, dit-elle promptement,
Se n'autre farian ren. Adonc il luy en plante
Presque un pan dans le ventre. Ainsi demy contente,
Elle luy dit alors en pleurant tendrement :
Aro you coneisse pron ben manifestament
Que n'ès pas ren, marit, senso rezon qu'you ploury
Que mau zen couos ou pouore que senso eou cor destioury;
Serias inca fourni ben pron polidament.

SALES.

In vini quid agam quæris, Guirande, taberna
Cum turpis Musam non decet ille locus
Condimenta, quibus vates epigrammata condit
Inter nugantum pocula quæro sales.

VENTOSUS.

Sæpe dedi quondam multis, sum plura daturus,
Sed modo præsenti tempore Dono caret.

LE MESME.

I'ay donné, ie dorray beaucoup et bien souvent :
Mais le verbe DONNER n'a plus de tems present.

IL MEDESIMO.

I ho donato e darò molto e sovente,
Ma il verbo DARE *hoggi non ha presente.*

R

Verba tonas mihi sesquipedalia prorsus, amice,
Attamen es factis alter Aristogiton.

TAILLADE.

Ie vis une rare adventure
Lors que ie vis faire gageure,
A maistre Ianequin Crepet,
De donner la moitié d'un pet
A Martinet, qui au contraire
Gagea qu'il ne se pouvoit faire.
Le gaige mis Crepet soudain
Prend un petit cousteau en main,
Se desbraye et d'une secousse
Du fondement un pet il pousse,
Et (comme qui coupe de l'eau),

Fassant au milieu le cousteau,

Dit : L'amy, i'ay gaigné le gage
Puis que te voila mon ouvrage
En deux moitiez : or prendre peux
La part que tu aymeras mieux.

DON.

I'entens ja quelqu'un qui ne faict
Que mesdire, crier et braire,
Disant qu'il vaut mieux ne rien faire
Que de faire un œuvre mal faict.
  Voulez vous sçavoir en effect
Pourquoi le sot ne se peut taire :
Pource que faire œuvre ou affaire
Ne bon ne loüable il ne sçait.

Si fait, ie me trompe, il sçait lire,
Ronger, corriger et mesdire
D'autruy les faits et les propos.
Ie luy donne icy de quoy lire,
Ronger, corriger et mesdire
Pour ne le laisser en repos.

FIN.

LES

DROIS NOUVEAULX

ÉTABLIS

SUR LES FEMMES

IMPRIMÉ A ROUEN

POUR JEHAN BURGES LE JEUNE

LES

DROIS NOUVEAULX

ÉTABLIS

SUR LES FEMMES[1]

Esveillez-vous, esperlucatz,
Portans brodequins et pentouffles;

1. In 8 de 8 ff. gothiques de 26 lignes à la page. C'est l'édition qui a été réimprimée dans les Joyeusetez. M. Cigongne en possède une édition gothique de 4 ff in-8, qui offre cette bizarrerie d'être imprimée à deux colonnes

Procureurs, jeunes advocatz,
Esveillez ainsi comme escouffles[1];
Venez ceans, trestous par couples,
Et escoutez les nouveaulx droictz,
Car, ains que d'icy me descouples,
Vous diray les nouvelles loix.

Tout premierement nous fault commenter
A ung droict qui est tout par luy,
Qui fait les femmes caqueter;
C'est *de jure naturaly*.
Or n'est homme, tant soit hardy,
Qui n'en soit enfin confondu;
Or ça doncques, parlons de luy,
Et si venons au residu.

Une femme, venant de ville,
Qui a demouré longue espace,

de 33 lignes. On lit à la fin : « Imprimé à Rouen pour Jehan Burges le jeune. » C'est évidemment un poëme parisien, puisqu'il y est question des églises des Billettes et de Sainte-Croix et du Champ-Gaillart. — Quant à la donnée, au titre surtout, il est emprunté à la pièce des *Droits nouveaux* de Coquillart.

1. Sorte d'épervier.

Si trouvera bien le stille;
Si d'aventure on la menasse,
Et que son mary la grimasse
Luy fasse de cueur courroucé,
Vous la verrés, comme une agace[1],
Braire et crier : C'est bien tencé.

Nonobstant que vienne de veoir
Les Mendiens et faire aumosnes
Aux Billettes[2] et Saincte-Croix[3],
Et à maintes bonnes personnes,
Le bon homme en toutes sommes
Sera par elle rué jus.
Helas! qu'elle en a fait de bonnes!
Je m'en tais, et n'en parle plus.

Mais, par le droict dessus escript
Que femmes a telle franchise
Que, soit bien faict ou soit mal dit,
De riens ne fera qu'à sa guise;
Il n'y a texte ne glose mise,

1. Pie. Encore très-usité dans les campagnes.
2. Le couvent des Carmes dans la rue des Billettes.
3. Sainte-Croix de la Bretonnerie ou Sainte Croix de la Cité.

Ne Digeste ne Clementines,
Vent de gallerne ne de bise,
Qui les gard d'aller à matines.

Voire mais vont aux Jacobins[1],
Qui sont très devotes personnes;
Ils y menguent des bons lopins,
Et pensez qu'ilz en font de bonnes.
Ha dea! je ne parle pas des bonnes,
Ne le vouldroye, par sainct Eloy!
Mais, maulgré leurs marys et hommes,
Sçavent ilz toutes ceste loy.

Elles en ont la possession
Et ont jouy par longue espace,
Tousjours prestes à question.
Le pauvre homme, bon prou luy face,
S'il advient qu'il dit ou qu'il face
Chose qui leur soit au contraire,
Le dyable sault tantost en place,
Que bien tost vous le fera taire.

1. Rue Saint-Jacques.

Le pauvre homme, sans dire mot,
S'enfuyra en ung autre lé[1],
A l'aventure, ung grant coup
D'un baston sur son dos chargé;
Sa femme l'aura estrangé,
Et si demourra la maistresse.
Je dis, pour ce plus abreger,
Que c'est une droicte dyablesse.

C'est une chose qui est terrible
Aux povres hommes mariez;
Elle n'est pas trouvée en Bible,
Es decretz ne ès droictz cotez;
Sont loix que femmes ont boutez
Sur leurs barons et leurs marys;
Regardez se les trouverez
En Institute ou *Digestis*.

Ceste loy vient de nature,
Voire par force, soit mal ou bien,
Pour leur courage, qui procure
Tenir les hommes en leur lyen,

1. Coté, de *latus*.

En disant que trestout le bien
Qu'ilz possèdent en leur maison
Leur vient de bon droict ancien
A cause de leur grant tayon[1].

Les povres qui sont en ce point
Ont bon mestier de patience;
Ilz ont ung ayguillon qui point
Pire que n'est ung coup de lance;
Une femme qui tousjours tence
En paradis sera saulvée,
Aussi vray que l'on fait l'alliance
De fèves et porée broyée.

Ceste loy est toute à par elle
En femme qui est rioteuse,
Despite, felonne et rebelle,
Tousjours courroussée, et non joyeuse,
Femme haultaine, orgueilleuse,
Qui tout veult faire à son plaisir.
Le povre homme a tel creuse,
Car il n'a garde de mourir.

1. Grand-oncle.

Il s'en va et n'ose mot dire,
Et vuide la place et le lieu;
Il a peur de descouvrir son ire
Et prie de cueur et si fait veu
A Nostre-Dame et à sainct Mathieu
Que plus n'yra en celle part.
Sa femme dit: Loué soit Dieu!
Je suis delivré du vieillart.

Or est maintenant à son aise
La vieille, qui est tout par elle,
Qui art et brusle comme brèse,
Tant est mauvaise et rebesle.
Il n'est engin, art ne cautelle,
Qui en femme ne soit trouvée,
Et n'y a fille ne pucelle
Qui à ce ne soit destinée.

Changeons propos, il en est temps,
Et si parlons d'autre matière:
Tant en parler ennuye aux gens,
Et d'escouter les fait retraire;
Mais à tous je vous fais prières
Que le cas d'un povre gallant

Vous retenez en vos memoires,
Ainsi qu'orrez cy en suyvant.

Ce gallois, qui fut esveillé,
A quoy tardoit qu'il n'eust molier[1],
S'en alla tost prendre au fillé,
Comme les autres à brouiller;
On luy fit une fille espouser,
Qui estoit faicte au mestier,
Et, quant vint à despuceller,
Ha! fist-elle, vous m'affoller!

Nostre appliquant se sentit pris
Comme les oyseaux à l'englus.
Et où me suis-je, dist-il, mis?
Par la char bieu! je n'en vueil plus.
Et dist en luy et fut conclus
Que d'autres y avoient fait trace,
Et descendit et se mist jus,
Et luy dist: Dame, prou vous face!

Le matin vient, Jenin s'en va;

1. Femme, de *mulier*.

Dès que l'aube vient veult lever.
  Luy dist la fille : Et, venez çà ;
Il n'est pas temps de vous lever ;
Mon amy, venez m'accoler.
Vous me semblez tout courroucé.
— Laissez-moy, de par Dieu ! lever,
D'autres que moy y ont foncé.

  — Et qu'esse-cy ? dist la fumelle
Qui se gisoit dedans son lict ;
Vous estes estrange et rebelle,
Sire, pour la première nuyt ;
Vous a-l'on meffait ne mesdit ?
Je n'entens point tous vos propos.
— Ha, dist le gueux, il me souffit,
« Nous sommes deux chiens à ung os. »

  — Dea, mon mary, je n'entens pas,
A brief dire, vostre propos :
Vous me parlez de plusieurs cas,
De chiens, et d'os, et de taster ;
Je n'y congnois, à brief parler,
Texte ne glose nullement ;
En vostre dit, pour abreger,

Il n'y a poinct de fondement.

— Vous l'avez bien fait asseurer
Et visiter soir et matin,
Et monter sur le murier,
Pour veoir plus loing le droit chemin
S'il venoit prestre ou jacobin
Pour la façon entretenir;
Mais, je vous jure sainct Martin,
Bien m'en voulsisse repentir.

— Est-ce de nostre mariage
Que vous parlez, mon amy doulx?
Declairez-moy vostre courage;
Estes-vous jà de moy jaloux?
— Nenny, dist-il, mais j'en suis coux,
Qui vault pis, que bon gré en ait Dieu.
Couchez-vous et prenez repos,
Je vous laisse en ce lieu.

Queritur, de droit ou de loy,
Se le gallant la doit laisser
Et en prendre ung autre à l'aissay,
Pour melancolie passer.

Je dis qu'il se doit apaiser,
Et avaller ce morcelet;
Le mal s'est voulu pourchasser;
Boire le fault, doulx comme laict.

Mais si d'avanture à l'escart
Trouvoit dame ou damoiselle,
Il la peut bien tirer à part,
Et parler ung peu près à elle;
C'est doulce chose que fumelle,
Quant on la sçait tirer à luy;
Vela que nous dit sans cautelle
Le droit *jure naturaly*.

Les femmes ont bien d'autres drois
Que je vous diray plus à plain;
Ce sont toutes nouvelles loix,
Qu'on fait du soir au lendemain;
Femmes n'ont jamais le cueur vain
De caqueter et flajoller.
On les a quant on dit : Tien,
Alio modo reculer.

Si une femme n'a bon bec,

Son fait ne vault pas ung festu ;
El' fait tant, par *hic* et par *hec*,
Braire et crier comme un testu :
D'ont viens-tu, meschant ? d'ont viens-tu ?
Doit-elle dire à son mary.
Par Dieu, tu en seras batu
Avant que tu partes d'icy.

Ceste loy-cy est ordonnée
De nouveau sur povres coquz,
Et aux femmes abandonnée
Qui font souvent fourbir leurs culz ;
Ilz sont de povres trepeluz
Qui souvent sont mis en ce point ;
Tout cela vient *ab omnibus*,
Qui l'estat des femmes soustient.

Une question je vous vueil faire
D'ung gallant qui se maria,
Et, pour à son privé se traire,
A une femme se lya,
Qui bien et beau se gouverna
Jusques à ung année et demye,
Que le mary aux champs alla

Pour gaigner à sa marchandise.

Ces deux jeunes gens mariez
Si n'estoient pas des plus fourniz
De mesnage, pour abreger,
Comme de coffres et de litz;
La femme, pour avoir ses delitz,
Après le gallant departy,
Joua tant du *de profundis*
Qu'elle fist coqu son mary.

Or venons à nostre propos
De ce gallant, qui s'en alla,
Qui en toute façon et manière;
A sa femme sy commanda
Et expressément dit luy a
Qu'elle se garde du jeu d'amour;
Il a pris congé, il s'en va;
Mais elle a fait tout le rebours.

Se voyant la femme seullette,
Et pensant du cueur et du courage,
Disant en soy: J'ay grant souffrette
De vaisselle et d'autre mesnage;

Mais je jouray mon personnage,
Si je puis, tant, que j'en auray,
Et, maulgré les dens et le visage
De mon mary, le presteray.

C'est bien ronflé et entendu
Que j'en jeuné si longuement;
J'aymeroys mieulx qu'il fust pendu
Que j'endurasse le tourment
Que n'eusse quelque esbatement
D'un gallant qui est fort habille,
Lequel j'ayme parfaictement
Plus que homme qui soit en ville.

Le lendemain, vecy madame
Qui s'en va tout droit au monstier;
Helas! quelle vaillant preude femme
Pour fournir ung couvent entier!
Oncques vous ne veistes courcier
Aller de travers par la rue
Qu'elle faisoit pour soy monstrer
Et que de son amy feust veue.

Vecy le gallant qui la suyt,

Qui art en amours comme flamme;
Estant d'elle très fort en ruyt,
Luy va dire : Dieu gard, madame;
Vous soyez bien venue, par m'ame,
Car je vous vueil ne sçay quoy dire.
— En vous motz me ferez infame;
En ma maison venez le dire.

La dame, estant à l'ostel,
Si vit venir de loing le gueux.
Vecy, dist-elle, mon jouvencel,
Qui monstre fort estre joyeulx;
Je luy veulx donner de noz jeux,
Avant que luy baille bandon,
Et, soit hardy ou soit honteulx,
J'en auray robbe et chapperon.

Le marchant si entre dedans,
Et vient embrasser ma bourgeoise :
Dieu vous gard, dame de ceans;
Je vous prie qu'il ne vous desplaise,
Car je suis si très à mon aise,
Et d'amours je suis tout transi.
Séons-nous cy en ceste chaise,

Car de vous je suis tout ravy.

La dame si luy respondit,
Pour mieulx jouer son personnage :
Puisque vous avez si bien dit
Tout votre penser et courage,
J'ay bon mestier en mon mesnage
De robbes, chapperons, ustensilles ;
Prestez m'en, vous aurez bon gage;
Et puis nous deux jouons aux quilles.

Le gallant tire à la bource,
Qui estoit fourny de pecune;
Du premier traict il vous desbource,
Et luy dist : Tenez ceste prune;
Il ne sera femme nesune,
Es faulx bourgs ne en ceste ville,
Mieulx ferme, pour femme commune,
Mais que nous jouons à la quille.

— Comment? Dea, je n'entens pas,
Se plaisir que vous vouloys faire,
Que je le face en aucun cas
A Gaultier, Martin ou à Pierre.

Je vous vueil d'amours tenir serre,
Non pas m'abandonner à tous:
Car vostre amour m'a mis en erre,
Et de faire mon mary coux.

Leurs chalumeaulx ils affutèrent
Et firent tant par tous leurs stilles
Que l'un sur l'autre ilz tombèrent,
En jouant au beau jeu des quilles.
Oncques varletz ne jeunes filles
Ne dancèrent en ces paroisses,
Si Dieu fust en champs ou en villes,
Comme ces deux faisoient des fesses.

Queritur, se le mary revient
Et trouve la maison bien garnie,
Doit-il demander d'ont ce vient,
Potz, ou platz ou orfavrerie?
Nennil; mais doit dire: M'amye,
Vous soyez la très bien venue;
Long-temps j'ay esté, dont m'ennuye;
Accollez-moy, mon assotée.

Le gallant si n'en doit mot dire,

Ne faire semblant d'en rien veoir,
Et vivre sans couroux ne ire
Avec sa femme en son avoir;
Il n'est mestier de dire voir,
De ce qu'en fait à haulte voix,
Et, si le gallant la vient veoir,
Aller aux champs cueillir des noix.

Ceste loy est forte à tenir
A gens qui ont noble courage,
Mais gens qui sont en pain querir
Et qui n'ont le cueur à l'ouvrage,
Ne leur chault, mais que leur mesnage
Soit fourny et eulx bien repus :
Vela l'estat et le courage
Des povres bannis et coqus.

Deux gallantz furent amoureux
De la maistresse et chamberière,
Et leur sembloit que fort eureux
Seroient, et ne tarderoient guère.
L'un va devant, l'autre derrière,
Faisans leurs mines et requestes,
Et leur sembloient que pour prière

A fin viendroient de leurs questes.

Ilz promettoient dons et joyaulx
Pour parvenir à leurs attentes,
Sainctures, chapperons et anneaulx,
Litz, custodes[1], ciel et tentes[2];
Mais la dame par sa servante
Leur fist respondre simplement :
Enne, madame est bien dolente
Que vous luy menez tel tourment.

Ung des gallans alla dehors,
Celuy qui prioit la maistresse,
Et dit : Mon très cher amy consors
Ma dame par amour delaisse;
Je te requier que tu ne cesses
De parler pour nous deux tousjours;
Faitz leur telle prière et tel presse
Que jouyssions de nos amours.

L'un de l'autre se departirent,
Et demoura l'un à la queste

1. Alcôve, rideaux de lit.
2. Rideaux, tentures.

De leurs dames, qui bien les virent
Par le treillis d'une fenêtre;
Et mon marchant point si n'arreste
Et va devant, et puis derrière,
Pour parler et faire requeste
A la dame la chambrière.

Et fist tant par son beau parler,
Par dons, requestes et promesses,
Qu'ensemble vouldrent assembler
Jambes, andolles, culz et fesses;
La povrette en telle presse
Fut mise que le cueur luy faillit:
Vela de nos loyx les adresses,
Et ce que le chapitre en dit.

Le gallant si fut retourné,
Que pourchassoit et jour et nuyt,
Et vient, housé et esperonné,
A son compaignon, et luy dit:
Mon amy, dy-moy, se tu veulx:
As-tu point besongné pour moy?
— J'ay dit et mandé pas escript;
Mais rien n'ay fait, en bonne foy.

— Et de l'autre as-tu jouy,
Ou se tu as eu du reffus ?
Il respond : Par ma foy, ouy ;
J'en jouys, sans vous abuser.
Mais bien sachez qu'au pourchasser
De la vostre j'ay despendu
De l'argent, qui me fist mestier ;
Je vous prie qu'il me soit rendu.

D'aucunes loix y a qui sont bonnes,
Voire par loix toutes nouvelles,
Comme pour gens, simple personne,
Qui ont tousjours femmes rebelles ;
On les doit laisser à par elles
Finer, passer leur ver coquin ;
S'elles vont en monstier ou chapelle,
Ilz reviendront bien le matin.

Femme portant robbe fendue,
Fermant par devant à crochetz,
Elle est bonne à tenir en mue,
Car elle ayme bien les hochetz ;
Femme qui porte les pentoufles
Joue volentiers du bout des rains ;

Elle les a fort doulx et soupples[1]
Pour porter ces jeunes poulains.

Femmes qui vont de porche en porche
Pour trouver Gaultier ou Richart,
On les fait après d'une torche
Trotter devant au Champ-Gaillard;
Femme qui fait de la rusée
Et escondit gens tout à plat,
Elle est des premières tombée
L'un sur l'autre *patic patac*[1].

Femmes qui vont dessus le tart
Chez leur père ou leur cousin
Ne demandent qu'un peu appart
On leur baille leur picotin;
Femmes ne veulent que trotter,
Aller aux parlons es escotz,
Et puis après, au retourner,
Faire la beste à deux dos.

1. Dans l'éd. goth. à 2 colonnes, les quatre derniers vers de cette strophe et les quatre premiers de la suivante sont omis.

Nous mettons fin aux droictz nouveaulz
Establis sur femmes et hommes,
Jeunes gallans et jouvenceaulx,
Bigotz et devotes personnes,
Encore plus que je ne dy;
Portans que ne perdons nos sommes,
Le demourant aurez jeudy.

FINIS.

LES PRESOMPTIONS

DES FEMMES

MONDAINES

A ROUEN

CHEZ ABRAHAM COUSTURIER

PRÈS LE PALAIS

Au Sacrifice d'Abraham

LES PRESOMPTIONS

DES

FEMMES MONDAINES[1]

Des presomptions, des façons
De presumer, doncq' sans abus

1. Pièce in-8 de 8 ff. sous les signatures A-B, en lettres rondes. Titre encadré, avec un bois d'un homme petit et à grosse tête, qui pourrait bien être un nain. Réimprimé en copie figurée par M. Veinant, en 1830, chez Pinard, et tiré à 42 exemplaires. Le tour et l'enchaînement des strophes, tout à fait évident, bien qu'il ne soit nullement indiqué dans l'impression de Cousturier, le style,

Mets les continuations.
Par estats, par ostentions,
Presomptions notant maints cas :
Pource ay mis *Des Presomptions*
Après le tiltre *Des Estats*.

Or, notez, enfans, sur ce pas,
Une chose très singuliere :
Au dit des saiges advocats,
On presume en double maniere :
Aucune est Presomption fiere
Que gens ont d'eux-mesmes en sommes,
Et l'autre est Presomption claire
Qu'on a d'autruy. Puisqu'icy sommes,

Parlons un peu de ces grands hommes
Qui d'eux-mesmes presument trop,

les détails des mœurs, montrent, au premier abord que la pièce, dont on ne connaît pas, dont il n'y a peut-être pas eu sous cette forme d'édition antérieure, est bien plus ancienne, qu'elle est du premier tiers du XVIe siècle ou même de la fin du XVe. Avec cette pensée, l'imitation de Goquillart étoit déjà évidente; mais bien plus, en recourant à ses œuvres, on reconnaît très-facilement que ce n'est pas autre chose qu'un morceau coupé dans ses *Droits nouveaux*, qu'on peut voir de la page 97 à la page 108 du premier volume de l'édition de M. Tarbé.

Et si n'ont pas d'argent grandes sommes,
Mais sont aussi pauvres que Job.
Dans Paris en y a beaucoup
Qui n'ont argent, verger, ne terre,
Que vous jugeriez chacun coup
Alliez aux grands chefs de guerre.

Issus se dient d'Angleterre,
Du costé d'un baron d'Anjou,
Parens aux seneschaux d'Auxerre
Ou aux chastelains de Poitou,
Combien qu'il soit sailly d'un trou
De la cliquette d'un musnier,
Voire, ou de la ligne d'un chou,
Enfant à quelque jardinier.

Ainsi hausser sans s'espargner,
Cuider sans avoir ne sagesse,
J'appelle cela presumer
Selon ceste premiere espèce.
Une simple huissiere ou clergesse
Aujourd'huy se presumera
Autant ou plus qu'une duchesse :
Heureux est qui en finera !

Une simple bourgeoise aura
Rubis, diamants et joyaux,
Et Dieu sçait s'elle parlera
Gravement les termes nouveaux.
Affin d'estonner pauvres veaux,
Elles ne couchent d'autres dez
Que d'evesques ou cardinaux,
Archidiacres ou abbez.

Semble, à ouïr langages tels,
Qu'elles ayent, festes et dimenches,
Tousjours un evesque aux costez
Ou archidiacre en leur manche.
S'elle se vante qu'aucun tranche
Pour l'amour d'elle le boquet
Qui n'est pas pour tel arbre branche,
Jamais n'attouchera roquet.

Au fort c'est un plaisant caquet;
C'est trop haut planté sa baniere;
Aux beaux bailleurs ferme naquet
Qui sçache rechasser derriere.
Veu que c'est justice fonciere
Où le cas deust estre avancé;

C'est trop encherir la bassière
Du tonneau qui est defoncé.

Il faut un peu qu'il soit pensé
Sur la presomption seconde
D'un homme mince et bas percé
Que l'on presume chose ronde;
On le presume mort au monde,
On le tient tout desnaturé;
En celle-là chacun se fonde :
Elle est jurée et *de jure*.

Un visage frais, figuré,
Riant, plain de gayeté de cœur,
Un cul qui n'est point empiré,
Un tetin de bonne rondeur,
Un corps d'assez bonne grandeur,
Un pas de gracieuse alleure,
Un sein d'assez bonne hauteur,
Un œil de fière regardure,

Un sourcil de vive painture,
Une gorge blanche et frazée,
Un ris jetté à l'adventure,

Un maintien de femme rusée,
Un collet de femme evasée
Et joues rondes et vermeilles,
Un gorgias à pointe usée
Pour faire tetins à aureilles,

Une langue à dire merveilles,
Une source comble à desirs,
Un reliquaire à hautes veilles,
Un miroer à mondains plaisirs,
Un fournissement à soupirs,
Un prothocole à bons copistes,
Un terme à fuir desplaisirs,
Un registre à evangelistes.

De femmes qui sont ainsi mistes
Et pleines de devotion,
Messieurs les nouveaux legistes,
Dites-moy la presomption.
Je dy, moy, sous correction,
Qu'on doit presumer et sçavoir,
Pour entrer en religion,
Qu'elles sont bien à recevoir,

Mais que le cloistre et refectoir
Fussent de salles tapissées;
Que le chapitre et le dortoir
Fussent belles chambres natées;
Leur brevière chansons notées,
Leur cloches bedons et menestriers,
Leurs frocs robes très bien parées,
Leur haire chesnes et colliers,
Leur ceremonies baisers,
Leurs beaux-pères jeunes enfans,
Leurs confesseurs beaux escuyers
Trestous en l'aage de vingt ans.

Telles femmes, comme j'entens,
Doyvent, par presomption claire,
User leur jeunesse et leur temps
En un tel cloistre et monastère,
Et mener une vie austère,
Tenir la reigle qu'on leur lit,
Et avoir tousjours leur beau père [1]
Près d'elles, tous deux en un lict.

Par commun proverbe l'on dit

1. C'est-à-dire un prêtre ou un moine.

Qu'on cognoist femme à sa cornette;
S'elle aime d'amour le deduit,
Tant ait la conscience nette,
Un ris au train à la sornette.
On juge par presomptions.
Ceste raison pour ce admonneste
Example en plusieurs façons.

De nos gentilshommes d'honneur
Qui n'ont en tout temps qu'une robbe,
Ils en aiment fort la couleur,
Et ont peur qu'on ne leur desrobbe.

D'homme d'armes qui par vaillance
Tient en son hostel garnison,
Je le tiens une douce lance
Pour prendre d'assaut sa maison.

D'un qui, de peur d'estre lavé,
Se tient loin à part sur les rangs,
On presume que le pavé
Luy semble plus doulx que les champs.

De femmes qui monstrent leurs sains,

Leurs tetins, leurs poictrines froides,
On doit presumer que tels saints
Demandent chandelles bien roides.

D'une qui se fourre en ces troux
Sur le soir, quant la lune luit,
Elle chasse les loups-garoux
Et chasse marées de nuict.

Femme qui aime le lopin,
Le vin et les friands morceaux,
C'est un droit abbreuvoir Popin[1] :
Chacun y fourre ses chevaux.

Grand' femme seiche, noire et maigre,
Qui veut d'amour suyvre le trac,
On dit que c'est un fort vin aigre
Pour gaster ung bon estomach.

Femme qui souvent se regarde
Et pollit aussi son collet,

1. L'abreuvoir Popin était au bout de la rue dite de l'Abreuvoir-Popin, qui commençait dans la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, et aboutissait à la rivière en passant sous le quai de la Mégisserie.

C'est presomption qui luy tarde
Qu'ell' ne face le saut Michelot.

Femme au chaperon avalé
Qui va les crucifix rongeans,
C'est signe qu'elle a establé
Et autresfois hanté marchans.

Femme qui en ses jeunes saux,
A aimé le jeu un petit,
Le mortier sent tousjours les aux :
Encor y prent-elle appetit.

Femme qui va de nuit sans torche
Et dit à chacun : « Tu l'auras »,
Elle est digne à peupler un porche
Et mener quelques vieux haras.

Femme qui met, quant elle s'habille,
Trois heures à estre coiffée,
C'est signe qu'il luy fault l'estrille
Pour estre mieux enharnachée.

Si femme qui est du mestier

Appelle une autre sa compaigne,
Elle a sa part au benoistier[1]
Par la coustume de Champagne.

Femme qui le corps se renverse,
Que doit-on d'elle presumer?
Telle charette souvent verse
Par faute de bon limonnier.

Femme qui a robbe devant
Fendue et se ferme à crochet,
Elle peut bien porter enfant,
Car elle aime bien le hochet.

Par telles demonstrations
On devient sage et fort sçavant :
Ce sont grandes presumptions
Desquelles on juge souvent.

Enfans, retenez-en autant;
Notez, car elles sont utiles;
Je ne les veux tenir pourtant
Vrayes comme sont Evangiles.

1. Dans l'imprimé ces deux vers sont transposés.

Or doncq', en ensuyvant nos styles,
Sur ce tiltre je veulx noter
Quatre choses très difficiles,
Et puis ho! Voicy le premier :

Femme qui se laisse baiser
Et taster la fesse en jouant,
Est-il pourtant à presumer
Qu'elle souffre le demourant?
Doit-on proceder en avant
Contre elle par presomption?
Sur le cas y chet seurement
Une bonne distinction.

Quant au baiser, je dis que non :
Nostre droit n'en presume rien,
Car bouches à baiser, ce dit-on,
Sont communes à gens de bien;
Le taster d'un autre lieu vient.
Encores faut-il distinguer
Si la femme souffre et maintient,
Sans faire semblant de tencer.

Et, s'ainsi est, on peut penser,

Si le mignon veut, qu'il y monte.
Ou s'elle faint de se courcer
Et dire : « N'avez-vous point honte?
« Laissez cela », le droit racompte
Que seulement par ceste fainte,
Posé qu'elle n'en tienne compte,
La presomption est etainte.

Et pensez qu'il y en a mainte,
S'on luy taste un peu le derrière,
Qui jamais n'en feroit grant plainte.
Mais quoy? il faut tenir manière.
Voicy un cas d'autre matière :
Si quelque bon gallant rencontre
Femme riant, saffre, de chère
Baude, alaigre, de belle monstre,

Qui à son habit se demonstre
Femme de frequentation,
Et si on ne dit rien encontre,
Doit-il, sans information
Plus grande ou inquisition,
Luy demander la courtoisie
Sans plus, pour la presomption
De la voir si saffre et jolie?

Le droit nouveau un peu varie
Sus ce pas, sur cette escriture;
Mais il decide, quoy qu'on die,
Qu'on peut partout chercher pasture
Et prier toute creature,
Toute femme, de quelque estat
Qu'elle soit : ce n'est pas injure
S'on ne le fait que pour esbat.

Les unes refusent tout plat :
Et bien, c'est en vain debatu ;
Les autres respondent : *Fiat :*
Et bien, c'est un chesne abbatu.
Prier haut, c'est bien entendu :
On vient assez tost au rabas,
Car maint beau gibier est perdu
Par faute de faire pourchas.

Je vous demande un autre cas :
Mignonne de haute entreprinse
Qui porte divers taffetas,
Lettres, couleurs de maintes guises,
Peut-estre qu'elle a nom Denise,

Et son mary Jean ou Thibaut,
Et neantmoins, pour sa devise,
Porte un M, qui fait Michaut,

De bague ou ruben ne luy chaut,
Sinon de livrée porter.
Son mari, qui n'est qu'un lourdaut,
A-il cause de se douter?
Doit-il presumer, n'enquester
Qui est Michaut ne Michelet,
Veiller, oreiller, escouter
S'il cognoistra mouches en laict?

Par ma foy, le droict nouveau met
Que de porter par inventoire
Lettre en bague ou en affiquet,
C'est presomption bien notoire;
C'est competent preparatoire
Pour sçavoir d'où viennent pratiques.
Dieu! qu'on fait d'un saint grand memoire
Quant on en porte les reliques!

En effet, ce sont voyes obliques,
Et peuvent plaindre les marys :

Telles façons, telles trafficques,
Corrompent les droits à Paris.
Je forme après sur ces escrits
Une question bien aguë,
Subtile et digne de haut prix,
Mais qu'elle soit bien entendue.

Un bon mari de nostre rue
Qui a très belle jeune femme,
Il est grand feste quand elle sue.
Il n'y a plus la belle dragme.
Au matin, que le jour s'entame,
Il se lève, il s'abille, il pisse,
Il s'en va, et laisse madame
Couchée en son lict bien propice.

Il est à l'esglise au service,
Et n'attend pas que tout soit dit.
Peut-estre tombe, il chet, il glisse,
Et s'en retourne par depit.
Il rentre en sa chambre. Il vous vid,
Entre huit et neuf au matin,
Couché gentement sur son lict,
Un très beau pourpoint de satin,

Fin, delié comme beau lin,
Court, fait selon le train nouveau,
Esguillées ferrées d'or fin,
Tenant aux manches bien et beau,
Un collet bas en fringuereau [1],
En Suisse, en Perruquien.
Le pauvre homme use son cerveau
Et ne sçayt dont luy vient ce bien.

Il songe, il pense : « Est-il point mien ?
« —Ouy.—Nenny.—Je ne m'y congnois. »
Puis il regarde emprès le sien
Qu'il estoit plus espais deux fois :
C'estoit un pourpoint de chamois
Farcy de bourre sus et sous,
Un grand villain jacques [2] d'Anglois
Qui luy pendoit jusqu'aux genoux.

On eust estendu aux deux bouts,

1. *Fringuer*, faire le *brave;* nous disons encore un cheval *fringant*. *Perruquien*, c'est la même chose que *Perrucat*.

2. *Jaquette* est le même mot.

S'il eust esté sur une plaine,
Une droite hostée de choux
Et deux ou trois septiers d'avoine.
Quant il luy couvroit la bedaine,
Quelque philosophe ou artiste
L'eust plainement prins pour la guaine
Ou le fourreau d'un organiste.

L'autre estoit leger, mince et miste :
On en eust bien fait une pelote.
Dieu sçait si le mary est triste !
Il songe, il marmouse, il radote.
Or je demande icy et note
Si c'est assez presomption
Pour en faire un merveilleux doute,
Et fouiller avant sa maison.

Aucunement semble que non,
Car on ne doit si promptement,
Sans très grande inquisition,
Proceder à l'estonnement
De sa femme, veu mesmement
Que la doute se peut oster.

Pourtant dit le droit seulement
Que pour ce ne doit riotter,

Fouller, tancer, ne tempester,
Ne battre, n'user de menasses,
Mais bien peut à son lict taster
S'il trouvera deux chaudes places;
S'ainsi est, jette ces grimaces,
Fouille, tempeste et se demaine :
Car playe sur playe, traces sur traces,
Fait une probation pleine.

Quand on voit cheval qu'on promeine,
S'il est chaud, il a tracassé;
Chien soufflant à la grosse alaine,
On presume qu'il a chassé;
Si un Genin ou un Macé
Treuve sa femme trop esmeue,
Ou elle a dancé ou tensé,
Ou il y a beste abbatue.

Si est la question solue
Et le cas sur le tiltre mis,
Et consequemment sera leue

Autre rubrique *De pactis,*
Et d'autres tiltres cinq ou six ;
Mais, pource qu'il est tard, je dy,
Veu que tous estes endormis,
Qu'il vaut mieux attendre à jeudy.

FIN.

LA VRAYE MEDECINE

DE

MAISTRE GRIMACHE

Qui guarit de tous maulx,
et plusieurs autres

AVEC

PLUSIEURS RECEPTES ET REMÈDES
CONTRE PLUSIEURS ET DIVERSES MALADIES,
TOUTES VRAYES ET APPROUVÉES.

A ROUEN
CHEZ LOYS COSTÉ, LIBRAIRE
RUE ESCUYERE, AUX ††† COURONNÉES.
1602

30

LA VRAYE MEDECINE

Qui guarit de tous maulx, et plusieurs autres,

ENSEMBLE DE N'AVOIR JAMAIS FAUTE D'ARGENT, UTILE ET PROFFITABLE A UN CHASCUN, AVEC PLUSIEURS AUTRES RECEPTES GENTILLES POUR RESJOUYR TOUS ESPRITS MELANCHOLIQUES, COMME POURREZ VEOIR A LA PAGE SUYVANTE[1].

SOMMAIRE DE TOUT CE PRESENT LIVRE.

ET PREMIEREMENT.

Pour le mal de teste.
Pour le mal des ouyes.
Pour guarir des dens.
Pour le mal des rains.
Pour le mal de jalousie.

1. Spirituelle facétie souvent réimprimée. M. Brunet en cite une édition dans le *Plaisant Jardin des receptes* (Paris, P. Sergent, vers 1540). Nous en connaissons deux éditions postérieures, l'une, « à Paris, pour Jean de l'Astré, demeurant près le collége de Reims, 1575 », in-8; l'autre à « Rouen, chez Loys Costé, libraire, rue Escuyere, aux trois ✝✝✝ couronnées, 1602 », in-8 de 12 ff. avec la signature B au 5e.

Pour la maladie d'amours.
Pour le mal des mains.
Pour guarir des fievres.
Pour la jaunisse.
Pour ceux qui ne peuvent dormir.
Pour asseurer ceux qui ont paour.
Pour guarir les fols.
Pour toutes maladies en général.

SOMMAIRE DE LA MEDECINE DE MAISTRE GRIMACHE.

PREMIEREMENT.

Pour n'avoir jamais paovreté.
Pour n'avoir point faute d'argent.
Pour n'avoir jamais faim.
Pour n'avoir jamais soif.
Pour n'avoir jamais chaud.
Pour n'avoir jamais froid.
Pour n'estre point mouillé quand on va dehors.

Pour n'estre point tué en bataille.
Pour avoir bon marché de vin.
Pour garder les chiens de vous mordre.
Pour garder que les oyes ne vous becquent.
Pour garder les puces de vous mordre.
Pour soy chauffer tout houzé sans brusler ses bottes.
Pour guarir une femme de la pepie.
Pour faire taire une femme.
Pour guarir une femme de la trop file.
Pour garder vos filles de n'estre oysives.
Pour guarir une femme de jalousie.
Pour cognoistre un preud'homme.
Pour garder qu'un homme ne voise en garouage.
Pour guarir un homme de haultes mulles.
Pour se preserver de la grosse verole.
Pour guarir du chaud mal.
Pour sçavoir si une nourrice est vierge.
Pour faire venir le laict aux nourrices.
Pour guarir un cheval des avives.
Pour cheval retif ou pour mulle.
Pour garder un chat de manger moustarde.
Pour guarir un chat de la toux.

Pour gaigner la grosse verole.
Pour guarir des mulles.
Pour guarir de la coqueluche.
Pour avoir des poussins huppez.
Pour savoir si vous mangerez du rost.
Pour garder que les taulpes ne gastent vos prez.
Pour garder que les mouches ou guespes ne mangent les raisins aux vignes.
Pour garder qu'un chat ne vous morde ou esgratigne.

FIN DES SOMMAIRES.

LA VRAYE MEDECINE

Qui guarist de tous maulx
et de plusieurs autres.

L'ACTEUR.

Je suis mire, maistre passé
Docteur en l'art de medecine,
Qui ay ce livre compassé
Par ma science et discipline,
Et de gros latin de cuisine
L'ay exorné du premier bout,

Afin que mieux je determine
Ma medecine, et puis c'est tout.

Pour le mal de teste.

Malo testus, c'est mal de teste.
Pour la guarir, prendre vous faut
De bon vin, sans faire la beste,
Et l'avallez, soit froit ou chault;
Puis vous couchez le cul en haut
Et que la teste pende en bas :
Ainsi sera guary Michaut.
Qui ne le croit damné n'est pas.

Pour le mal des ouyes.

Malorillas, vous vueil apprendre
Pour guarir ceux qui y ont mal,
Comme sours, qui ne peuvent entendre
Ce qu'on leur dit, ou bien, ou mal;
Prennent des cornes d'un cheval,
La vigille de la Toussains,
Et puis frottent là où est le mal,
Et ils seront guaris tous sains.

Pour guarir des dens.

Maillotins, entendez-moy bien,
Voicy chose de grand merveille :
Pour les guarir qu'il n'y ait rien,
Prendre faut plaine une corbeille
De vent, et le mettre en l'oreille
Gauche, et de froit une livre,
Boire de l'eaue plaine une seille,
Puis s'en aller coucher tout yvre,

Pour le mal des rains.

Reni maulos est bien mauvais
Et bien terrible maladie
A cause de la mère ; mais
Il faut bien qu'on y remedie :
Car ces femmes de Normendie
En sont bien souvent tourmentées ;
En danger sont d'en perdre vie,
Si d'hommes ne sont confortées.

Pour le mal de jalousie.

Jalousie est maladie
Collerique et bien fascheuse,
Que nous appellons jalousie,
A toutes gens impetueuse;
Prenez de soucy plaine heuse
Et de pensées plain un minot,
Femme riante, hardie, joyeuse,
Et vous serez guary tantost.

Pour la maladie d'amours.

Amourois si sont amoureux;
C'est maladie fort commune,
Tant à Rouen comme à Evreux;
Mais je vous en donneray une :
Il faut veiller trois jours la lune,
Et ne dormir ne jours ne nuicts,
Et puis, s'on en ayme quelcune,
Baiser la cliquette de l'huis.

Pour le mal des mains.

Malo mainus, ce sont des mains
Maladie bien enracinée,
Que, tant à Paris comme à Reims,
Est diversement machinée;
Mais manger faut une hottée
De charbons rouges comme feu,
Et puis danser la tricotée
Et demander hauguignolu.

Pour guarir des fiebvres.

Fevrarius, recipe
Une très bonne medecine :
Boire devez du ripopé
Deux seillées avec pouldre fine
Meslée à saulce cameline [1],
Devant desjeuner, à cueur jeun,
Puis coucher avec la meschine.
Qui ne le croit, ce m'est tout un.

1. On en peut voir la recette dans *le Ménagier de Paris,* t. II, p. 230, parmi les *Sauces non boulies.*

Pour la jaunisse.

Junius signifie jaunisse
Puant et de couleur bien pasle;
Mais bien sçay qui y est propice :
Prendre fault de la noix de galle
Et noix gaugues avec l'escalle[1],
Qui soient vertes; mettez boullir,
Et puis du feu qu'on les devalle;
Frottez, et garde n'aurez de jaunir[2].

Pour ceux qui ne peuvent dormir.

Maudamus, hoc est maudormir,
Maladie qui tient en la teste,
Qui est bien mauvaise à guarir
Et fort la personne moleste;
Mais il vous fault prendre la teste
D'une couleuvre, et se coucher
A terre, plat comme une beste,
Et puis dormir sans resveiller.

1. Avec leur brou.
2. Par la bonne raison que vous serez tout noir.

Pour asseurer ceux qui ont paour.

Qui passus est, c'est-à-dire qui a paour,
Tu doibs prendre une brigandines,
Armures plus fortes qu'un mur,
Et contre ces Angloys dandines
Force canons et couleuvrines,
Ou il te faut gaigner au pié,
Te deschausser, ains que chemines,
Pour t'en aller dès *hodie.*

Pour guarir les fols.

Follemus guerissanteo,
Prenez pour un double de sens
Et une once dyamerdo,
Des groiselles deux ou trois cens,
Et puis, le jour des Innocens,
Jeusnerez, et, trois moys après,
Sentirez, c'est au nouveau temps,
La fleur des febves o le nez.

Pour toutes maladies en general.

Generallement, pour tous ceux
Qui sont malades et mal sains,
La verité dire vous veux :
Prier vous faut Dieu et ses saints,
Et vous mettez à joinctes mains
En demandant grace et mercy.
Par esbat ce n'est que du moins
Ay ce escript. *Parcite michi.*

Explicit.

FIN.

LA MEDECINE

DE

MAISTRE GRIMACHE

AVEC

PLUSIEURS RECEPTES ET REMÈDES
CONTRE PLUSIEURS ET DIVERSES MALADIES
TOUTES VRAYES ET APPROUVÉES.

Premièrement, pour n'avoir jamais povreté.

Pour n'avoir jamais povreté
(Sans enquerir d'autre conseil),
Il fault qu'amassez en esté
Plein grenier d'escuz au soleil;
Après, vous pourrez sans traveil
En hyver manger la grasse oye,
Et dormir quand aurez sommeil
En paix, et recevoir monnoye.

Pour n'avoir point faute d'argent.

En hyver, durant qu'il faict beau,
Par un temps sec et pluvieux,
Emplissez-moy un bon gros tonneau
De beaux testons et d'escuz vieux.
Cela fait, soyez curieux
De les despendre par mesure,
Et je vous promets qu'en tous lieux
Il ne vous faudra tant qu'il dure.

Pour n'avoir jamais faim.

Si vous avez peur d'avoir faim,
Sans attendre grands ni petis,
Mangez pour quinze sols de pain
Devant qu'ayez point d'appetis;
Puis, si quelqu'un vient qui rosti
Quelque chapon ou poulle grasse,
Mangez-les, si vous adverti,
Devant qu'ayez faim longue espace.

Pour n'avoir jamais soif.

Tant en hyver comme en esté,

Pour avoir le gosier plus frais,
Il faut, sans contrarieté,
Boire souvent et à longs traicts,
Et avoir tousjours le vin près,
Bon de saveur et de couleur;
Et retenez pour tout exprès
Qu'il vaut mieux boire du meilleur.

Pour n'avoir jamais chaud.

En esté, quelque chaud qu'il face,
Si vous redoutez la chaleur,
Cardez un plein tonneau de glace,
Dès l'hyver, de blanche couleur,
Et vous mettez, sans avoir peur,
Là dedans sans vous remuer;
Et je vous jure de bon cueur
Que garde n'aurez de suer.

Pour n'avoir jamais froid.

Si vous avez peur d'avoir froid,
Sans enquerir autre raison,
Faictes bastir, soubs quelque toict,
En un four chaud une maison,

Et vous tenez toute saison
Là dedans sans sortir dehors,
Et, sans brusler bois ny tison,
Vous n'aurez jamais froid au corps.

Pour n'estre point mouillé quand on va dehors.

Si vous voyez l'arc pers ou vert,
Ou le temps noir comme une meure,
Mettez-vous soudain à couvert
Devant qu'il pleuve une bonne heure,
Et faites là vostre demeure
Jusqu'à ce que le temps soit beau ;
Et pour certain je vous asseure
Que vous n'aurez jà goutte d'eau.

Pour n'estre point tué en bataille.

En quelque part que debat aille,
Gardez-vous bien que, par exprès,
Vous n'approchez de la bataille
Qu'à trente lieues au plus près,
Ou que vous n'y alliez qu'après
Que tous les coups seront rués,

Et si vos gens n'ont fort longs traicts,
Jamais vous n'y serez tués.

Pour avoir bon marché de vin.

Ainsi que m'a dit un devin
Qui ne voudroit me fourvoyer :
Pour avoir bon marché de vin,
Il ne vous en faut rien payer;
Aussi, pour en bien essayer,
Beuvez-en quinze ou seize fois,
Tant qu'il vous face larmoyer.
Voilà tout ainsi que j'en fais.

Pour garder les chiens de vous mordre.

Premier qu'entrer en un village,
Sans enquerir autres moyens,
Envoyez homme qui soit sage
Pour bien amuseler les chiens.
Cela faict, ne doutez riens,
Car, si bien sont amuselez,
Tenez-vous seur que je soustiens
Que jà n'en serez affollez.

Pour garder que les oyes ne vous becquent.

Si vous redoutez les batailles
Des oyes, faictes-leur bouter
Les testes en belles bouteilles,
Que ne les puissent pas oster;
En après, s'ils veullent jouster,
Laissez-les jouster là dedans :
Car de faict vous pouvez noter
Que garde n'aurez de leurs dents.

Pour garder les puces de vous mordre.

Si des puces craignez le mors [1],
Vous qui avez blanche tetine,
Prenez-les-moy toutes au corps
Et mettez en une botine;
Puis leur mettez de turbentine [2]
Aussi gros qu'un pois en la bouche,
Et je payeray pinte et chopine
Si de trois jours puce vous touche.

1. La morsure.
2. Térébenthine.

Pour garder les poux de vous mordre.

Si de mordre voulez garder
Les poux, ainsi comme je cuides,
Faites-les-moy trestous brider,
Comme chevaux, de bonnes brides.
Cela faict, ayez bonnes guides
Pour les abbrever d'une tire,
Et, s'ils n'ont les ventres fort vuides,
Vous les ferez crever de rire.

Pour soy chauffer tout houzé sans brusler ses bottes.

Pour garder de brusler vos bottes
Quand vous venez auprès du feu,
Sans les faire oster par les hostes,
A Paris, Rouen ou à Eu,
Il ne vous chault, sans autre adveu,
Sinon vous chauffer à genoux;
Et je vous dy que tant soit peu
N'en bruslerez jà les dessous.

Pour guarir une femme de la pepie.

Si vostre femme a la pepie
Et qu'ell' ne sçache plus parler,
Mouchez-la, s'elle a la roupie,
Et la luy faictes avaller.
Soudain la verrez sang mesler[1],
Et decliquer à haute voix :
« Au diable puissiez-vous aller ! »
Ou je vous donne un cent de noix.

Pour faire taire une femme.

Si vostre femme brait et crie
Quand vous venez à la maison,
Pour appaiser sa diablerie
Sans prendre baston ny tison,
Envoyez-luy querir foison
De bon vin, quoy que couster doyve,
Et je vous dy que par raison
Ne criera point tant qu'elle boyve.

1. Vous verrez soudain le sang se troubler et lui monter à la figure.

Pour guarir une femme de la trop-file.

Si vostre femme est espaulée
Ou eshanchée par trop filer
D'une fusée qu'elle a fillée,
Tant qu'ell' ne sçache plus parler,
Afin de tost la consoler,
Prenez suin de jambes de grue,
Et l'en frottez sans flageoler,
Et tantost sera saine et drue.

Pour garder vos filles de n'estre oisives.

Si vos filles mal adverties
N'ont aucune occupation,
Frottez-leur bien le cul d'orties :
Elles auront au cul passion ;
Et croyez que, sans fiction,
Temps passeront à le gratter,
Et trouveront l'invention
De souvent leurs fesses frotter.

Pour guarir une femme jalouse.

Si vostre femme est trop jalouse,

Et qu'elle crie incessamment,
Je vous conseille qu'on la touse,
S'elle joue son enragement;
Puis luy frottez le fondement
D'orties griesches par temps chaud;
Et tout soudain l'entendement
Luy reviendra audit Michault.

Pour cognoistre un preudhomme.

Si vous voyez souvent moucher
Du bout du coude un homme à table,
Vous pouvez bien de lui toucher
Qu'il est preudhomme et fort notable;
S'il ne le fait, ce n'est pas fable,
Car le cas est tout publié
Par evident et vray notable,
Que c'est un ribaut marié.

Pour garder qu'un homme ne voise en garouage.

Si un homme s'esgare souvent,
Dont sa femme soit mal contente,

Plume-luy le ventre devant,
Entre le nombril et la tente.
Cela fait, quoy qu'il se tourmente,
Il deviendra plus froid qu'un jars
L'experience est evidente,
Car je l'ay veu faire aux canards.

Pour guarir un homme des hautes mulles.

Si un homme a les hautes mulles,
Et qu'il soit jaloux de sa femme,
Pour ce qu'il a meschantes bulles
Dont elle se plaind et le blasme,
Prenez chopine de vray basme
Et luy en frottez les genoux
Entre les deux, et, sus mon ame,
Il ne sera jamais jaloux.

Pour se preserver de la grosse verole.

Mais que ne tombez point aux pattes,
Quelque chose qu'on en flageole,
Je soustiens par evidens actes,
Que vous n'aurez point la verole :
Car les maistres de nostre escole

Demonstrent, comme vrays regens,
Qu'elle prend quand, par chaude colle,
On se laisse cheoir sur les gens.

Pour guarir du chaud mal.

Pour guarir du chaud mal qui prend
Sous le nombril au haut des lunes,
En sorte que le membre en tend
Souvent à aucuns ou aucunes,
Il faut qu'ils n'usent que de prunes
Verdes durant un six sepmaines,
Et je vous donne toutes mes jeunes
S'il leur tend rien entre deux aines.

Pour sçavoir si une nourrice est vierge.

Pour sçavoir si nourrice est vierge,
Ainsi comme on peut presumer,
Envoyez querir un grand cierge,
Et puis le faites allumer;
Et, s'elle pisse sans fumer
Ou mouiller les bords par dessus,
Vierge la pouvez estimer,
Au moins si vous n'estes deceus.

Pour faire venir le laict aux nourrices.

Si nourrices n'ont point de laict
Es mammelles, croyez d'un cas
Qu'il leur faut quelque gros varlet
Pour leur battre souvent leur bas;
Et je vous donne cent ducas
Si, dedans la fin de six mois,
N'en voyez sortir les esclats;
Je l'ay esprouvé autresfois.

Pour guarir un cheval des avives.

Ainsi que je trouve en mes livres,
Et croy que c'est chose approuvée,
Que si cheval a les avives
Et qu'il dorme la queuë levée,
D'une nouvelle relevée,
Prenez soudain le pucellage,
Et luy versez à la volée
En la gueule, et vous verrez rage.

Pour cheval retif ou pour mulle.

Si vous voulez bien vous venger

De cheval retif ou de mule,
Vers le lieu où pensez loger
Tournez-luy le cul s'il recule;
Et je vous dy, sans faute nulle,
Que si tant va à reculons
Que autrement, mais que bien calcule,
Vous serez tantost à Chalons.

Pour garder un chat de manger moustarde.

Pour ce qu'un chat est fort friand
De moustarde communement,
Et qu'il esgratigne en riant
Les petits enfans lourdement,
Boutez-luy dans le fondement
Un fer tout chaud quand il se farde,
Et je vous dy certainement
Que jamais n'aymera moustarde.

Pour guarir un chat de la toux.

Pour guarir un chat de la toux,
Quand vous orrez qu'il esternue,
Dittes-luy tout haut devant tous :
« Dieu vous sauve, mitte pelue ! »

Puis luy mettez graisse menue
Toute bouillante par la gorge,
Et, si soudain n'en perd la veuë,
Je vous donne un septier d'orge.

Pour garder qu'un prelat n'oublie sa promesse.

S'il y a quelque gros evesque
Qui vous promette, et ne le tienne,
Benefice, ou quelque archevesque
Qui sa promesse n'entretienne,
Quelque chose qu'il en advienne,
Pendez-luy, sans bourde ou sornette
(Afin que de vous luy souvienne),
Aux aureilles une sonnette.

Pour gaigner la grosse verolle.

Pour avoir la grosse verolle,
Il n'y a rien, comme j'entens,
Qui soit meilleur qu'en chaude colle
Cheoir aux pattes dessus les gens.
Le chancre en vient, le mal des dens,
La goutte aux pieds et aux genoux,

Et, pour en parler en bon sens,
Le danger est loger aux troux.

Pour guarir des mulles.

Pour guarir, sans pardons ny bulles,
Morfondus et telle merdaille,
Des tallons esquels sont les mulles
Doivent heurter à la muraille,
Près l'huys d'un sourd, de telle taille
Qu'il les oye, en disant : Holà !
Et puis, jusques à tant qu'il saille,
Il faut qu'ils heurtent tousjours là.

Pour guarir de la quoqueluche.

Si vous avez la quoqueluche,
Faites en faire un chaperon,
Ou vous affublez d'une aumusse
Ou d'un vieil sac à coquillon,
Et puis sçachez d'un biberon
Qui porte un gros nez à pompettes
S'il est extrait d'un vigneron
Ou d'un gros souffleur de trompettes.

Pour avoir des poussins huppez.

Quand vous mettez couver les œufs
Mettez un sac à coquillon
Sus vostre teste, comme ceux
Qui vont au marché à Villon [1].
S'il n'est vray, je veux qu'un couillon
Ou tous les deux vous soient couppez,
Et je devienne papillon
Si n'avez tost poussins huppez.

Pour sçavoir si vous mangerez du rost.

Si un homme pond en se levant
Ou un petit après bientost,
S'il se lève le cul devant,
Il mangera au jour du rost;
Soit chez baillif, juge ou prevost,
Si la cuisine n'est meschante,

1. Il y a un Villon dans l'Yonne, arrondissement d'Auxerre; mais cela ne se rapporte guère aux noms des lieux cités dans la pièce; il est assez probable que le marché de Villon n'est autre que la *foire d'Empoigne*, marché bien connu de ses compagnons des *Repues franches*.

Du rost aura, sans nul depost,
Veu qu'au matin le cul luy chante.

Pour garder que les taulpes ne gastent vos prez ou jardins.

Si vous avez peur que les taulpes
Ne gastent vos prez ou jardins,
Par le conseil des vieilles gaulpes,
Vendez-les tous à vos voisins.
Lors ne craignez que les lutins
Ni les taulpes, soit long ou près,
Fouissent ny soirs ny matins
En vos jardins ni en vos prés.

Pour garder que les mouches ou guespes ne mangent les raisins aux vignes.

Pour bien preserver que les mouches
Ne vous gastent raisins ou grappe,
Mettez-leur soudain en leurs bouches
A chacun une chausse-trappe,
Et, de peur que ne leur eschappe,
Bridez-les par sus les aureilles;
Et, pour aussi vray que suis pape,
Ne gasteront vignes ne treilles.

Pour garder qu'un chat ne vous morde ou esgratigne.

Si vous vous deffiez qu'un chat
Ne vous morde ou vous esgratigne,
Faites-luy chausser tout à plat
A chacun pied une botine,
Et l'emplissez de poix raisine
Toute chaude, quoy qu'il s'en deule;
Après, mettez-luy, s'il s'obstine,
Un lopin de liége en la gueule.

Pour garder les cerfs de vous heurter.

Pour garder de heurter les cerfs
Ce pendant qu'allés à la chasse
Par les bois ou par les forests,
Guettés au trou par où il passe,
Puis les prenez, s'avez espace,
Par la queuë, soit mont, soit val,
Et le tenez tant qu'il trespasse,
Et jà des cornes n'aurez mal.

FIN DES VERS DE MAISTRE GRIMACHE.

DISCOURS JOYEUX

DES

FRIPONNIERS ET FRIPONNIÈRES

ENSEMBLE

LA CONFRAIRIE DESDITS FRIPONNIERS

ET

Les Pardons de ladicte Confrairie.

A ROUEN
CHEZ RICHARD AUBERT, LIBRAIRE
RUE DE L'ORLOGE, DEVANT LE LYON D'OR.

DISCOURS JOYEUX

DES

FRIPONNIERS ET FRIPONNIÈRES[1]

In nomine Patris, silence,
Seigneurs et dames, je vous prie,
Car je n'ai pas haute loquence;
In nomine Patris, silence;

1 On ne connaît jusqu'à présent qu'une édition de cette pièce, in-8 de 4 ff. de 26 lignes à la page, imprimée « à Rouen, chez Richard Aubert, libraire, rue de l'Orloge, devant le Lyon d'Or ». Le titre est entouré d'un cadre d'ornements typographiques, et porte au bas, dans un coin, le chiffre 13, ce qui prouve que Richard Aubert, comme Lescuyer, comme Cousturier, comme Louis Costé, a publié une série de pièces de ce genre. M. Veinant, qui a fait de cette pièce, en 1831, une réimpression fac-simile tirée à 42 exemplaires, nous apprend, dans la note dont il l'a accompagnée, que ce petit ouvrage, après avoir subi des retranchements et des altérations sensibles dans le texte, a été imprimé dans le Recueil de poésie récréative ajouté aux œuvres de Coquillart, volume acheté 82 fr., en 1819, à la vente Laire; 400 francs, en 1827, à la vente de M. de Chateaugiron, et qui se trouve maintenant entre les mains de M. Dutuit, qui l'a payé 409 fr. 50 c. à la vente Soleinne.

Je vous feray cy en presence
Un sermon de Friponnerie;
In nomine Patris, silence,
Seigneurs et dames, je vous prie.
Je ne feray qu'une partie
En colation presente,
Qui sera jointe à mon attente,
En bon françois, de point en point,
Car de latin je n'en sçay point.
Or est-il question d'entendre
La manière, afin de comprendre
Que de prescher icy j'espère.
Vous pourriez demander : « Beau père,
Dites-nous donc, se il vous plaist,
Sans y avoir à nul arrest,
Comm' on appelle vostre convent
Dont vous nous parlez si souvent. »
Je vous respond tout des premiers
Que c'est l'ordre des Friponniers,
Là où plus de frères abonde
Qu'en toutes les ordres du monde :
Car il n'est ville ni villages
Là où il n'y a point de friponnages,
Dont la plus part tiennent convent

Chascun jour où la nuict les prend,
Et sommes en un si grand tas,
En tous lieux et en tous estats,
Tant prestres comme seculiers,
Somme, que tous les friponniers,
Sans en laisser un à desordre,
Ils sont tous sujets à nostre ordre,
Et sommes en un si grant nombre
Que l'un à l'autre en fait encombre.
Et si le roy avoit devotion
Faire faire procession
Aux Friponniers et Friponnières,
Jamais ne fut tant de bannières,
Ni de croix, comme il me semble,
Qu'on verroit s'ils estoient ensemble.
Les Friponniers, que Dieu benie,
Vont en si grande compagnie,
Ainsi que la reigle contient,
Que la plus part du monde en tient :
Car, s'il falloit faire une guerre,
Il est des Friponniers sur terre
Autant, en un mot abreger,
Qu'un puissant roy pourroit aiser;
Car Paris, Rouen et Lyon,

En fourniroient d'un million,
Sans conter Orleans ne Tours.
Plusieurs ont tant friponné
Que leur estat est ruiné,
Et ont mangé de gros deniers
Pour estre frères Friponniers,
Tant que par la Friponnerie
Ont esté jusques en Surie,
Tellement qu'ils ont comparu
Au chapitre, et apparu
Des Friponniers par tel usage,
Qu'ils ont perdu nez et visage;
En sorte que par leurs despenses
Sont contrains d'aller aux potences
Comme les abbés impotens;
Et les moines, qui tout leur temps
Ont friponné par tels excès
Qu'ils sont demeurez contrefaits,
D'autant que la pitié est grande,
Aux Friponniers les recommande.
Chanoines et protenotaires,
Qui, pour hanter des Friponnières,
Sont de verolle tous farcis,
Jesus-Christ leur face mercys.

Procureurs et puis advocats
Qui defriponnèrent leurs cas,
Tant goutte, chancre que verolle,
Un chacun Friponnier recolle
De prier Dieu par sa clemence,
Au moins qu'il leur doint patience,
Et consequemment tous captifs
Qui sont au nombre des martyrs,
Lesquels vont sur mer et sur terre
Pour conquester aucun catherre.
En toutes façons et manières,
Vous trouverez en vos prières,
S'il vous plaist, pour recommandez,
Si deux graces vous pretendez.
Or escoutez, notable assistance.
Quand un predicateur commence,
Volontiers, c'est nostre coustume
Nous recommander sans faute aucune,
Et pour tant je me recommande.
Vous sçavez bien que je demande.
Nous sommes grand nombre de frères :
Vous partirez [1] en nos prières

1. C'est-à-dire : vous aurez part.

Que fesons ordinairement
Jour et nuict en nostre convent,
Car nous chantons dessus le livre,
Pour ceux qui nous aident à vivre :
Gaudeamus, tout en musique,
En menant vie angelique,
Et ne chantons en notre vie
Rien que sur parchemin en vie;
Et, plus fort est, Dieu a voulu
Que chantons sur l'hotel velu.
Nostre abbaye ainsi fondée,
Vous l'aurez pour recommandée;
Car, s'il nous vient quelque secours
A friponner, soyons tous seurs
Qu'en disant : Dame, à *vobis,*
Nous leur lançons Choüard en bis,
En bis, mais en telle sorte
Que, quant Choüart heurte à la porte,
Il faut lors charitablement
Que les seurs ouvrent le convent
Par devotion autentique,
Recevant les dignes reliques,
Tellement qu'elles sont toutes estonnées
De s'y voir si bien friponnées;

Et, s'ils ont servante ou meschine,
Nous leur baillons la discipline
Tout aussi bien dessus les fesses,
Comme nous fait à leurs maistresses.
S'il y a quelque mariée,
Ou de son mary hariée,
Ou que d'elle il soit jaloux,
Qu'elle vienne par devers nous ;
Incontinent par un bon frère
Sera visité son affaire,
Voire d'une si bonne entente,
Que la dame sera contente.
On congnoistra bien en effet
Les biens qu'aux autres avons fait,
Car, en tous les cas pitoyables,
Nous sommes très fort charitables :
Affin de mieux sauver nos ames,
Prenons grand plaisir sur les dames ;
Autant de jour comme de nuict
Est presque tout notre deduict,
Et, pour sçavoir nos beaux miracles,
Nous montons sur les tabernacles,
Qui est une peine laborieuse.
Une femme est assez heureuse

Quand Dieu lui a fait ceste grace
De se trouver en ceste place.
Vous viendrez, par devotion,
Vous toutes, en procession.
Il y a pardons generaux,
Dont nous portons bulles et seaux,
Donnez de souverains prelats,
Autant abbez comme conards,
Et ne faut au contraire aller.
Le pape n'en ouyt jamais parler.
Somme toute, gros et menu,
Vous en verrez le contenu.

Le contenu de la Bulle.

Jeunes filles aux tetins ronds,
Que l'on marie à vieux grisons
Qui n'ont ne force ne puissance,
Si la dame, par sa plaisance,
A choisi quelque verd galland
Pour lui friponner son devant,
Cela ne faut estre estonné :
Tout cela luy est pardonné.

Jeunes filles qui, en bas aage,
Ont esbranlé leur pucelage,
Faisant service à leurs amis,
Tous ces cas-cy leur sont remis
Et pardonnez, sans faute nulle,
Ainsi que recite la bulle;
Si une femme, par sa prouesse,
Est de son mary la maistresse,
Ou qu'el' le batte à chacune heure :
— Ouy, pourveu que le vilain meure.

FIN.

S'ensuyt

LE

SERMON DE L'ANDOUILLE[1]

Mon thesme, c'est : *Refecti sunt.*
Sotise nous a huy refaicts
Pour fonder à Sainct-Jehan le Rond[2]
La confrerie de Saint-Jehan Lipais.
On ne sçauroit faire trois pets
D'une vesse sans alainer,
Et qui vouldroit baiser la paix[1]
Auroit de quoy boire et humer.

1. Cette vieille plaisanterie sur l'andouille est dans le même sens que le chapitre de Rabelais sur la bataille des cuisiniers contre les andouilles. Ici elle n'est plus indiquée en incidence, mais elle est traitée expressément avec toute la complaisance d'un fabliau. Comme il convient, la scène se passe aux étuves, et, bien que les interlocutrices soient deux bourgeoises, l'on croirait encore entendre les chambrières de la pièce du Banquet (tome II de ce recueil).

2. Ce que les Italiens appellent encore une paix, et que l'on faisait baiser à l'offrande, est ce que l'on appelle aujourd'hui la patène.

Pendant que je suis de loisir,
Je vous veulx racompter et dire
Une histoire où prendrés plaisir,
Et qui vous fera, je croy, rire.
C'est de deux mignonnes bourgeoises,
Bonnes commères et galoises,
Qui se sont ensemble baignées
Depuis dix ou douze journées,
Ainsy qu'ont accoustumé fayre
Femmes, pour dadvantage playre.
Elles estans soubs les courtines,
Survint une de leurs voisines,
Aiant, au lieu d'une quenouille,
Soubs son bras une grosse andouille
Qu'elle mit dedans une escuelle.
Se dit l'une : L'andouille est belle.
Beni soit de Dieu le pourceau
Dont est sorti boiau si beau!
Que je la manie un petit;
Manenda, j'y prens appetit.
Se dit l'autre, bon fretillon[1] :

1. On pourroit ponctuer :

Se dit l'autre : « *Bon fretillon, etc.* » ;

mais nous croyons qu'il vaut mieux le prendre pour un

C'est justement l'eschantillon
Et mesure de mon mary.
Quand il m'en souvient, il m'en ry,
Et suis joieuse quand la voy.
Que je la manie. — Mais moy,
Se dit l'autre, il fault que la touche
Aussi; l'eau m'en vient à la bouche,
Tant j'y prens de goust et saveur;
Elle me faict grand bien au cueur.
Dit l'aultre : Je la veulx avoir.
Et tellement firent debvoir
De tirer l'endouille à plain poing
Qu'elle tomba dedans le baing.
Adonc y eut beau patrouillis,
Et fut tirée en ce brouillis
L'andouille de telle façon
Que chacun en eut un tronçon
Queritur : si le membre humain
Se fust trouvé là d'adventure,

substantif, qui sort tout naturellement de *frétiller*, comme l'a répété Béranger dans son refrain :

Ma Frétillon, ma Frétillon,
Cette fille
Qui frétille,
Est si bien sans cotillon!

S'elles l'eussent pris à plain poing
Pour faire l'euvre de nature.
Cela refait la creature
Et resjouit ceulx qui le font.
Pource ay-je pris pour ma lecture
Et mon sermon : *Refecti sunt.*

Un homme aiant pris une veufve,
Pensant avoir trouvé la febve,
Voulant donner au mirely [1] :
Ha! lui dit-elle, mon amy,
Je vous prie, laissés cela :
Car longtemps a qu'on n'y toucha.
— Pour dieu, qu'il me soit pardonné,
M'amye, Dieu la ordonné,
Et est le principal ouvrage
Et le premier de mariage;
Par tant n'en doibs estre esconduit.
— Puisqu'ainsy est que Dieu l'a dit,
C'est bien la raison qu'il se face,
Luy dit-elle. Adonc il l'embrace
Et la sangle au moins mal qu'il peult.

1. Ce mot forgé aurait-il pour origine : *mire ly, regarde-le?*

Elle, aiant pris goust à la farce,
Dit : Amy, puisque Dieu le veult,
Continuez, je ne suis lasse.

Un jeune gars de franc courage
Print une garce de village,
Et luy fit le joly deduict
Huit fois pour la première nuict.
La mère, qui l'avoit couchiée,
L'alla trouver la matinée;
Mais elle se print à plorer
Soudain que vid sa mère entrer,
Comme aiant desplaisance grande.
Alors sa mère lui demande :
Quoy ! ton mary n'est-il pas homme?
Dy-moy ce que tu as en somme,
Affin que pourvoie à ton cas.
— Hem, se dit la fille tout bas,
Sans à mal penser aultrement,
Il ne me l'a faict seulement
Que huit fois. — Voila bel ouvrage!
Se dit la mère. Or, prens courage :
S'il est ainsy comme tu dis,
Peult-estre qu'il en fera dix

Ceste nuyct. Et, à son lever,
Le lendemain, la fut trouver.
Elle, aussitost que vid sa mère,
Plora comme à la fois première.
D'où vous vient ceste pleurerie?
Dit la mère. Vierge Marie,
Je croy que tu ne cesseras
De plorer. Dy ce que tu as.
— Il ne me l'a fait que dix fois
Depuis hyer soir jusqu'au matin.
— Dix fois! C'est un beau picotin,
Se dit la mère. Mon enfant,
Il fault qu'il soit roide et puissant;
Mais j'ay crainte, s'il continue
Ses coups, qu'à la fin ne te tue.
Tays-toy, reméde y donneray
Dans peu de jours, et luy diray
Que plus ne face tel excès,
Ou qu'en sera mis en procès.
— Pour Dieu, ne luy en dites rien,
Mère, car il m'a faict grand bien.
— Et pourquoy doncques pleures-tu?
— Parce qu'est mon espoir perdu
Et qu'il ne m'en pourra souler.

S'il en falloit aultant bailler
A celles qui n'en ont leur soul,
Ce seroit assés pour aller
De Paris jusques en Poitou.
Le feu puisse bruler le trou
Où il y a tant à refaire !

Mais compter vous veulx autre affaire :
C'est d'un monsieur de nostre rue,
Duquel la femme est fort connue,
Qui, aymant sa servante franche,
Bien qu'il ayt ja la teste blanche,
Luy leva drapeaux et atours
Pour lui faire le jeu d'amours;
Mais quand se vint a l'embrocher,
Son oustil ne se pust dresser,
Et luy fut dit par la mignotte :
Monsieur, il convient qu'on le frote
Pour le dresser et mettre à poinct.
La femme arrive sur ce point,
Qui les trouve bien empeschés
Et l'un dessus l'aultre couchés.
Celle, voiant ceste advanture,
Prit son mary par la ceinture

Et le fit tomber rudement;
Puis, sans dire quoy ni comment,
Dessus eulx elle charge et frappe.
Le pauvre malotru s'eschappe,
Et, pour éviter ce danger,
Au grenier s'en alla ranger,
Où fut caché jusqu'à la nuict,
Qu'il se coucha sans faire bruict.
Sa femme et sa mère alors viennent
Le trouver, qui bien se souviennent
Qu'il fault que son oustil on frote :
Si l'ont froté de telle sorte
Avec des verges par tel sy
Qu'il requit pardon et mercy.
La servante pareillement
Fut estrillée proprement.
Mais, afin que ne vous ennuye,
Adieu toute la compagnye.

FIN.

LE PASQUIL

DU

RENCONTRE DES COCUS

A FONTAINEBLEAU.

En m'acheminant l'autre jour
A Fontainebleau, beau séjour,
Pensant mon voyage parfaire
Et consulter un mien affaire,
Je rencontray en mon chemin
Un subject de rire tout plein :

Pour chasser du nid ce Peu-Peu[1],
Et, n'en pouvant avoir raison,
Ce m'a esté occasion
Qu'à la justice me suis plainct;
Mais j'ay esté enfin contrainct
Me contenter de cent escus
Pour estre du rend des cocus,
Par la prière des amis
Qui pour ce en peine se sont mis,
Et ce quy m'a plus attristé,
C'est que par après j'ay esté
Contrainct de recognoistre un faict
Qu'en vérité je n'ay pas faict.
Mais, comme font les malheureux,
Je me conforte que plusieurs
Sont en ce monde recogneus
(Comme je suis) pour vrais cocus.
Les cocus, se sentant piquez
De ce chant, se sont ecriez
Après luy de confuse voix:
Pourquoy est-ce qu'avec abois
Tu nous chantes telle chanson?

1. *Puput* est le nom onomatopique de la huppe. V. *Dict.* de Trévoux.

Ce n'est maintenant la saison
Que les cocus doivent chanter.
Laisse le printemps retourner,
Car, bien que cocus en tout temps
Chantent ès maisons doucement,
Chacun sçait bien, non par abus,
Que nous sommes hommes cocus,
Et si l'on ne le diroit pas :
Car le cocus a tant d'appas
Que, comme dit le bon Pasquin,
Mieux vaut le cocu que coquin.
L'un, de la goutte se plaignant,
S'attristoit d'un aveuglement;
Mais que pas ne se soucioit
Si pour cocu l'on le tenoit.
Un autre, qui est vrai badin,
Pensant à ses chants mettre fin,
Chanta : Que pensez-vous, cocus?
Nul aujourd'hui n'a des escus
S'il ne donne consentement,
A sa femelle doucement,
Afin qu'ils soient tous recogneus
Estre comme moy vrais cocus,
Pour estre bientost en credit

Et en tirer un bon profit,
Pour acquerir un heritage
Quy entretiendra le mesnage.
Sus donc, point ne nous soucions,
Quoy que vrais cocus nous soyons,
Pourveu que nostre douce mille
Nous face foncer de la bille[1],
De rien il ne nous faut challoir[2];
Il fait toujours bon en avoir.
Il faut aussy que Landrumelle[3]
Soit comme la maistresse belle,
Et que du marpaut[4] le courrier
Entendent fort bien le mestier;
Mais il nous faut bien engarder
Dessus l'endosse les ripper[5]

1. *Argent*, en argot. Il ne se trouve pas dans le dictionnaire argot-français mis à la suite du poëme de Grandval, *le Vice puni*, 1725, in-8, p. 106. — *Foncer* pour *donner* s'y trouve.

2. *Il ne faut nous soucier de rien.* L'expression *il ne m'en chaut* est long-temps restée dans le peuple.

3. Nous ne savons quel est ce mot, qui désigne certainement ici une soubrette complaisante, une *dariolette*.

4. *Monsieur, maître.* Il se trouve dans le *Dictionnaire* de Grandval. Sorel s'en est servi une fois dans *Francion*, édit. de 1663, in-8, p. 490.

5. C'est-à-dire les *étriller*, les *gronder pour leur peine. Avoir l'endosse, jeter l'endosse sur quelqu'un*, pour dire

Pour n'offencer point le marpaut,
Afin qu'il ne face deffaut
De foncer à l'appointement
En jouissant de leur devant,
Et pour ne point avoir du riffle[1]
Sur le timbre ou sur le niffle[2],
Il nous faut bientost embier,
Et en la taude[3] le laisser,
En rivant fermement le bis
A la personne du taudis.
Si vous n'entendez le narquois[4]
Et le vray jargon du matois,

qu'on le fait responsable d'une chose, sont des locutions qui restèrent dans la langue populaire. Marivaux s'est servi de la dernière à la scène 15 de l'*Epreuve*.

1. Dans l'argot moderne, *riffle* signifie *feu*; mais dans celui du XVIIe siècle, il avait un sens plus étendu, comme on le voit ici. Il s'entendait pour *rebuffade*, *coup*, etc.

2. *Nez*. — *Renifler* est un dérivé de ce mot, plus populaire encore qu'argotique. La *mornifle* était un revers de main sur le *nifle*.

3. Le *taudis*, la *maison*.

4. On appelait ainsi l'*argot* ou *jargon* des voleurs. « Un jour qu'on disait à feu Armentières que M. d'Angoulême savait je ne sais combien de langues : « Ma foi, dit-il, je croyois qu'il ne savoit que *le narquois*. » (Tallemant, *Historiettes*, édit. in-12, t. Ier, p. 220.)

5. *Matois* s'entendait alors pour mauvais garnement,

Il ne faut pas aller bien loing,
Mais seullement au port au foing :
En peu de temps vous l'apprendrez,
Et vray narquoy en retiendrez.

Je fus là longtemps arresté
Et par ces chansons retardé
De continuer mon chemin,
Jusques à ce qu'un mien voisin,
Quy avoit ouy tous ces desbats,
Me dit : Eh bien ! n'es-tu pas las
De tous ces cocus escouter
Et leur verité raconter ?
Un vray cocu en cocuage
Se dit maintenant le plus sage ;
C'est le jouet de maintenant
Et de plusieurs le passe-avant[1].
Tu les vois souvent par les rues

filou, enfant perdu. « Mais, lit-on dans les *Contes d'Eutrapel* (Disputes entre Leupolde et Eutrapel), depuis que j'eus hanté les lieux d'honneur, la place Maubert, les Hales..., couru tous les basteleurs de la ville et assemblées des enfants perdus et *Matois*, je fus un maistre galant. » V. encore l'Estoille, *Journal de Henri IV*, 4 juin 1596.

1. Laisser-passer que les douaniers donnent aux marchands et voituriers.

Cheminer hault comme des grues,
Contrefaisant les gens de bien,
Car toutefois ce n'en est rien.
Lors les cocus, sans plus rien dire,
Chacun en son nid se retire,
Se sentant par ces mots taxés,
Et de mon voisin offensés.
Pour moy, estant delivré d'eux,
Je continuray fort joyeux
Mon chemin à Fontainebleau,
Pour là apprendre de nouveau
D'autres cocus que je sçauray,
Et tous leurs noms je vous diray;
Mais durant ce voyage court,
Ce bon fripon, ce frippetourt,
Vous prie boire du matin
Soit blanc ou cleret de bon vin.
Toutefois, devant que partir,
Nouvelles je veux departir,
Si vos oreilles debouchées
A les ouïr sont disposées.
Ce qu'en bref à vous je veux dire,
Ce sera pour vous faire rire:
C'est que j'ay veu force corneilles

Quy parloient et disoient merveilles,
Et, comme apprises elles estoient
De jeunesse à parler, disoient
Que, s'estant sur arbres posées
Et assez longtemps reposées,
Elles avoient veu par un matin,
Dessous la treille d'un jardin,
Donner un barbarin clystère
Par devant, et non par derrière,
A quelqu'une que le cujus[1]
Avoit pris cueillant du vert-jus;
Mais que, la porte ouverte estant,
Cela feut sceu tout promptement
Par une femme de peu de prix
Qui tiroit de l'eau à un puits,
Quy dist: Pour moy ne vous ostez,
Mais vostre besongne achevez.
Deux bons compagnons rubaniers
Qui travailloient à leurs mestiers,
Par la fenestre regardant,
Veirent bien tout ce mouvement,
Et d'une très bonne manière

1. Pour le *quidam*.

Branler les quartiers de derrière,
Et la femme du loup les branles
Danser, la queue entre les jambes,
Faisant à son homme porter
Les cornes pour son front orner.
Bien souvent à telle pratique
Les femmes ouvrent leur boutique
Pour acquerir à leurs cocus
Un tresor infini d'escus.
Bien peu de cocus ont souffrance;
Cocus ont toujours abondance,
Jamais ils ne manquent de rien,
Et si, par un subtil moyen,
Ils accumulent leurs richesses
Par le doux mouvement des fesses
De leurs femmes, quy, en branlant,
Vont toujours tresors amassant.
Ce n'est donc pas petite gloire,
A ces cocus de plume noire,
D'estre cocus sans s'irriter,
Puis que nous voyons Jupiter
En son front des cornes paroistre[1].

1. Le Jupiter *Ammon* était, en effet, représenté sous la

Ne faut-il pas suivre son maistre?
Ce dieu, qui regit les humains,
Fait tout par de puissans desseins,
Et rien de mortel ne respire
Qui ne cognoisse son empire.
Vulcain, par Mars rendu cocu,
S'en est-il pas bien aperceu,
Et, par sa plus forte vengeance,
Forgeant des chesnes en diligence,
Se pleust lui-mesme d'avoir pris
En ses lacs Mars avec Cypris.
Ce n'est donc pas sans un subject,
Si l'amour estendit son traict
Aux femmes quy font residence
En la celeste demeurance
Du fameux sejour de nos roys
(Où tout ploie sous leurs lois),
A Fontainebleau, le village
Où l'on ouyt souvent le ramage
Des cocus, cornards habitans,
De quy les femmes aux courtisans
Servent bien souvent de monture,

forme d'un homme *criocéphale*, ou à tête de bélier. V. Jacobi, *Dict. mythologique*.

Picquées d'esperons de nature.
Ne soyez donc pas trop marris,
Marchands et bourgeois de Paris,
Si la court fait sa quarantaine
En ces bois où la douce haleine
Des nymphes de Fontainebleau
Captive les esprits plus beaux.
Soyez donc cocus volontaires,
Fort doux à vos bonnes commères,
Et, lors que vous les trouverez
Avec leurs amis accouplez,
Feignez d'avoir, comme escarboucle[1],
De l'air mauvais la veue trouble.
C'est un honneur que d'endurer
Des cornes sur son front germer :
Rien n'est aussi beau que des cornes.
Souvent on voit le capricorne
Toujours quelque bien presager.
Un autre signe mensonger
Ne nous predit jamais merveille,
Et jamais teste sans cervelle

1. Entre autres faits racontés d'après Pline au sujet de l'*escarboucle*, on disait que cette pierre lumineuse se ternissait à l'air malsain.

N'eust la patience de Job.
C'est trop courre et aller au trot ;
Arrestons-nous vers la demeure
D'un beau chef-d'œuvre de nature
Quy veut donner à son païsant
Un très agreable present :
Cest ceste corne d'abondance
Qui fait que mon dessein s'avance
A vous deduire à petit bruict
Que les clairs astres de la nuict
Sont obscurcis par la chandelle
Qu'on offre au temple d'une belle
Et sur l'autel ores vanté
De la nouvelle deité.
Mais je veux finir mon voyage,
Vous apprenant, en homme sage,
Qu'en ce lieu de Fontainebleau
On entend partout l'air nouveau
Du plaisant oiseau le ramage,
Qui dit Coucou en son langage.
Je n'ay pas maintenant loisir
De davantage en discourir.

FIN.

LA TROMPERIE

FAICTE

A UN MARCHAND

PAR SON APPRENTY

Lequel coucha avec sa Femme, qui avoit peur de nuict

ET DE CE QUI EN ADVINT

A PARIS

PAR FRANÇOIS DU CHESNE, IMPRIMEUR

DEMEURANT RUE DES LAVANDIÈRES

près la place Maubert

ET ANTHOINE ROUSSET, LIBRAIRE

DEMEURANT EN LA RUE FREMENTEL

Avec permission

En ceste histoire vous sera depainct l'esprit d'un homme conduit d'une charnelle affection, lequel, cuidant tromper sa moitié, se trouva trompé du tout.

En la riche ville de Lyon demeuroit un marchand, lequel avoit l'entendement plus propre à conduire l'estat de sa marchandise qu'à sagement faire l'amour ; et, d'autant qu'il faisoit grand train par le moyen de son credit, l'un de ses compagnons lui bailla un sien filz pour apprenty, et de l'aage de dix-

huict à vingt ans, marché conclud que, pour le tenir deux ans en sa maison et luy apprendre le commencement de l'estat qu'il conduisoit, lui forniroit content la somme de quarante escus d'or. Ce marchand (à grand peine estoient six mois passez) avoit espousé une jeune dame lyonnoise de riche maison et d'assez passable beauté. Comme advient souvent qu'une jeune femme, n'entendant les ruses qui despendent d'un mesnage, prend volontiers servante de son aage, sans soy deffier du changement, qui plaist souvent aux mariz, le semblable fit cette jeune dame, le mary de laquelle, dispost et assez bien nourry, devint amoureux de ceste chambrière, jeune, affettée et grassette, laquelle il poursuivit si vivement, tant par belles paroles que promesses, que ceste garse, ou pour obeïr au commandement de son maistre, pensant faire service très agreable à sa maistresse, ou pour avoir quelquefois experimenté le mal qui fait les filles femmes, ne fut longtemps sans accorder liberalement la requeste du sire, qui se trouva fort content d'un si

favorable accord; restoit seulement le moyen du joindre, qui fut tel que, la nuit ensuivant, il iroit coucher avec elle, et luy donneroit, outre ses gages, un corset[1] du plus fin drap de sa boutique. La chambrière, tant pour le plaisir qu'elle attendoit que pour l'esperance du corset, fut contente. Aussi le marchand, voyant que son entreprise succedoit selon l'intention de son cœur, bruslant d'un côté d'une longue attente, d'autre estant envelopé d'une crainte d'estre decouvert de sa femme, ne peut trouver autre remède en sa lourde teste que de tirer en secret son apprenty, et, se fiant plus en sa sotte jeunesse qu'en son apparente folie, luy dit: Escoute, j'ay une entreprinse necessaire où il me faut aller cette nuict pour le fait de ma marchandise, en laquelle je pourrois avoir grande perte sans ma presence; mais parce que ta maistresse (craignant qu'il ne survinst quelque ennuyeuse fortune) ne me voudrait donner

1. Corps de jupe sans manches, que portaient surtout les paysannes. Les plus coquettes les voulaient, comme celle-ci, en drap fin, en satin ou en damas.

congé, au moyen de ce qu'elle est jeune, craintive de nuict et ne veut coucher seule, pour ce que je t'ay cogneu fidelle, quasi de son aage, et que tu as bon vouloir de me servir loyallement pour l'honneur de tes parens, me fiant en toy, sans luy rien dire, incontinent qu'elle sera couchée et endormie, je te commande, pour l'asseurer, de te coucher en ma place. Mais donnes-toy garde de parler ou remuer tant soit peu, de peur qu'elle ne te cognoisse : car tu serois à jamais perdu. Ce lourdaut d'apprenty (qui n'avoit accoustumé telle compagnie à son coucher) pleuroit quasi de l'execution d'une telle commission ; mais, pour ce qu'il avoit receu exprès commandement de son père d'obeyr en tout et partout à son maistre, n'osa contredire, de crainte de quelque plainte qu'eust peu faire le sire envers son père : de sorte qu'à l'heure qui luy avoit esté ordonnée, avec une frayeur, tout tremblant se coucha auprès de la dame. Le mari, d'autre costé (estimant avoir mis bon escorte pour son embusche), alla d'une gayeté de cœur chercher sa marchandise non

plus loin que le lict de sa chambrière, de laquelle pour bien juger s'il fut mieux receu qu'attendu, je m'en rapporte à ceux qui se sont trouvez au labeur et plaisir d'un tel changement. L'apprenty, qui, au commencement de son coucher, trembloit de froid et de peur, sentant la challeur du lict et de la femme, commença à s'asseurer quelque peu. La dame, qui, au milieu de son somme, eut affection de sentir son mary, s'approcha plus près, estimant estre celuy duquel, selon Dieu, elle pouvoit chercher contentement.

Ce jeune garçon, sentant ses approches, cuide reculer, suivant le commandement de son maistre; mais plus il fuyoit, plus la dame coulloit sa cuisse le long de la sienne, tellement qu'en ceste fuitte se trouva bord à bord du lict sans pouvoir reculer davantage s'il n'eust voulu tomber. En ses altères[1] demeura quelque temps si passionné et pressé, qu'une chaleur autre que la première luy causa si chaude fièvre, qu'oubliant le commandement

1. Ce mot signifie *inquiétudes*, et ne doit pas être pris ici dans le sens que lui donne Rabelais (liv. I, chap. 23).

du marchand, ne se peust garder de remuer si dextrement que de la maistresse fut receu pour son mary, et d'aprenty se fit tel maistre que, pour le bon traitement qu'ilz receurent l'un de l'autre, ne le print envye de parler un seul mot. Ainsi, tout estonné de s'estre trouvé en si nouveau travail, n'oublia de soy lever plus matin, de peur d'estre cogneu, et s'en retourna tout gay en la bouticque, sans se vanter de la faveur qu'il avoit receu de la dame, laquelle, sur les sept heures, prend le chemin du marché pour acheter des vivres, et, retournant en la maison, rencontra son mary, qui estoit en la bouticque, lequel, apercevant un gras chapon qu'elle tenoit, luy demanda s'il y avoit quelqu'un de ses parens à disner au logis. La dame, passant plus outre, lui respond que non. Le mary, qui n'avoit accoustumé de tenir si gras ordinaire, ne fut content de cette responce, et la poursuyvit l'interrogeant de son marché. Sa femme hochant la teste lui replicque: Voire vrayement, un chapon! il me semble que ne devez point tant faire le courroucé, veu que l'avez

si bien gaigné. Je ne sçay quel gibier aviez mangé : ceste nuict vous étiez quasi enragé. A ce mot d'enragé, le mary fut fort estonné d'une telle responce, et cogneut par là son evidente sottise ; tellement qu'en ceste extrême cholère, sans plus parler du chapon, rencontrant ce jeune garson, lequel, voyant les estranges menaces, et craignant la violence et fureur de son maistre, sort du logis et se retire chez son père, qui commença soudain à le reprendre d'une rigoureuse façon, luy disant que c'estoit un enfant qui estoit perdu, qui ne valoit rien et qui ne demandoit qu'à fuyr la bouticque. Ce pauvre garson, ainsi chassé de tous costez sans sçavoir où soy retirer, n'osoit retourner à son maistre, et s'en alloit promenant par la ville pour chercher lieu seur à se cacher. Mais le père, allant à ses affaires, le rencontre, et, voyant que son filz avoit un visage si craintif et piteux, eust soudain opinion qu'il eust desrobé le sire, de quoy voulant sçavoir la verité, le rameine en sa maison, où tant d'amour que de rigueur le contraignit de con-

fesser assez piteusement la verité du premier essay de sa jeunesse, et que le maistre, par force, l'avoit fait coucher avecq' la dame, dont depuis il s'estoit si fort courroucé contre luy qu'il l'avoit voulu tuer. Le père, ayant entendu un si bon tour (advenu par la sottise du marchand), s'appaise, et le va au plus tost chercher jusques en sa maison, où, après l'avoir salué, luy dèmande si son filz l'avoit desrobé, veu qu'il l'avoit chassé comme un larron, ce qu'où il se pourroit trouver veritable, luy-mesme en feroit la punition si violante qu'elle seroit exemplaire à tous, et que, au surplus, satisferoit entierement au tort et au larrecin. A quoy luy fut repondu par le sire (ayant encore le cerveau tout troublé de si recente tromperie) que non, mais que c'estoit un mauvais et affeté garson duquel il ne se serviroit jamais. Donc (dist le père), rendez-moi le surplus de mes quarante escuz, et vous payez du temps que vous l'avez tenu et qu'il vous a tant bien servy. Le marchand, despité outre mesure qu'en ce service avoit fait une si facheuse rencontre, ne pensoit à

autre chose qu'à se plaindre et courroucer, tellement qu'ilz entrèrent en telles picques, que le père, ennuyé du refus, fit adjourner le marchand par devant le juge ordinaire de la ville pour luy payer le reste de l'argent; et fut tellement procedé que, la cause playdée, l'aprenty fut interrogé, le fait descouvert, et le pauvre sire, avec une courte honte, condamné.

Si tous ceux (mes dames) qui aiment le change estoient punis de semblable punition, je crois qu'outre que le nombre en seroit grand, les maris seroient aussi d'autant plus sages à conserver leurs femmes, des quelles ils peuvent user en pleine liberté, et non chercher les chambrières pour en recevoir une fin si sote et honteuse. Mais où ce malheureux vice prend une fois racine, il ne cesse de pousser jusques à ce qu'il ait engendré en nos cœurs une tige si puante et infecte que le fruict n'en vaut jamais rien.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

RECUEIL

DE

PIÈCES RARES ET FACÉTIEUSES

ANCIENNES ET MODERNES

Tiré à 300 exemplaires sur ce papier.

N°

Paris. — Imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

RECUEIL
DE
PIÈCES RARES
ET FACÉTIEUSES
ANCIENNES ET MODERNES

EN VERS ET EN PROSE

REMISES EN LUMIÈRE

pour l'esbattement des Pantagruelistes

AVEC LE CONCOURS D'UN BIBLIOPHILE

TOME QUATRIÈME

Se vend à Paris

CHEZ A. BARRAUD, LIBRAIRE

RUE DE SEINE, N° 23

A l'enseigne de la *Jarretière*

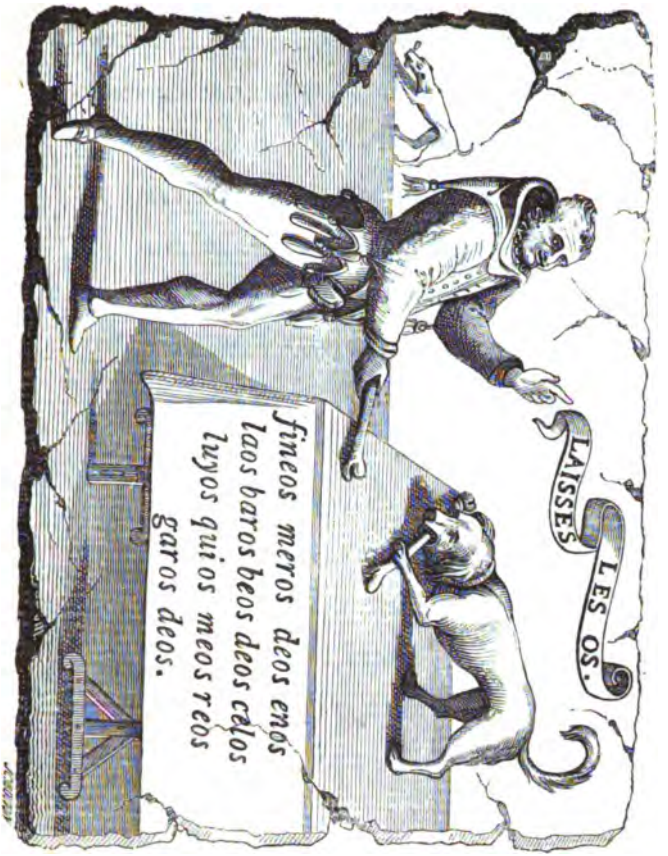
M.D.CCC.LXXIII

W

Trouvé dans une fouille faite à la Devinière, *Métairie à une lieue de* Chinon, *où naquit* François Rabelais *de joyeuse mémoire Le stile de l'Inscription gravée sur ce morceau de pierre ne pourroit-il pas faire conjecturer qu'il en est l'auteur? A ce défaut ce ne peut toujours être qu'un fidèle copiste de ce Facétieux Personnage, vraiment Original.*

·VΦVV

OBJET DE CU-



RIOSITÉ

LE PLAT

DE

CARNAVAL

OU

LES BEIGNETS

Apprêtés par Guillaume
Bonnepâte,

Pour remettre en appétit ceux qui l'ont perdu.

Ils sont tout chauds,
oh! oh! oh! oh!
Ils sont tout chauds.

A BONNE-HUILE,
Chez Feu-Clair, rue de la Poêle,
A la Pomme de Reinette.

L'AN DIX-HUIT CENT D'ŒUFS.

IL FAUT LIRE ÇA

C'est l'Éditeur qui décrit son aventure.

Il pouvoit être dix heures du matin, et c'étoit une des fêtes grasses de l'an 1784, fête marquée en rouge dans le calendrier, et plus que *Grand Solemnel* pour les dévotes confites en joyeuseté et bombance, macaroniquement dit : *Mangeantes fortè, benè Buvantes, Dansantes, Valsantes, et ad hoc duno piede lesto Marchantes, Festinos et Ballos Practicantes.*

J'étois dans mon fauteuil et au coin de mon feu, et je m'entretenois avec un de mes meilleurs amis (Michel de Montaigne), qui me parloit alors de l'indocilité d'un des membres de l'homme, lequel il m'assuroit contester impérieusement avec sa volonté et refuser avec fierté et obstination ses sollicitations mentales et manuelles; et me disoit que si ce membre étoit indocile, plusieurs autres ne l'étoient pas moins; que même « les outils qui servent à décharger le ventre ont leurs propres dilatations et compressions, outre et

contre nostre advis, comme ceux-cy à descharger les roignons. Et ce que, pour autoriser la puissance de nostre volonté, sainct Augustin allègue avoir veu quelqu'un[1] qui commnadoit à son derrière autant de pets qu'il en vouloit, et que Vives enchérit d'un autre exemple de son temps, de pets organiser suivant le ton des voix qu'on leur prononçoit, ne suppose non plus pure l'obéissance de ce membre. Car en est-il ordinairement de plus indiscret et tumultuaire ? Joint que j'en cognoy un si turbulent et revesche qu'il y a quarante ans qu'il tient son maistre à peter d'une haleine et d'une obligation constante et irrémittente, et le meine ainsi à la mort. Et pleust à Dieu que je ne le sceusse que par des histoires, combien de fois nostre ventre par le refus d'un seul pet nous meine jusques aux portes d'une mort très-angoisseuse, et que l'empereur[2] qui nous donna liberté de peter partout nous en eust donné le pouvoir » !

Il alloit continuer lorsque j'entendis frapper à ma porte, ce qui me chagrina un peu, car je pré-

1. Non ulli ab imo sine pudore ullo ita numerosos pro arbitrio sonitus edunt, ut ex illa etiam parte cantare videantur (*August.*, de Civit. Dei, lib XIV, c. 24). Sur quoi voici ce que Vives ajoute en forme de commentaire : *Talis fuit memoria nostra Germanus quidam in Comitatu Maximiliani Cesaris et Philippi ejus filii ; nec ullum erat carmen, quod non ille crepitibus pudicis* redderet.*

2. L'Empereur Claude permit par un édit à tous ses sujets de peter librement, même jusqu'à sa table, pourvu qu'on le fit clairement, et cet édit fut très-autenthique. (*Suétone.*)

* C'est *podicis* qu'il faut, vérification faite.

sumai bien qu'on alloit m'arracher à mon ami (toujours Michel de Montaigne), et il m'en coûte beaucoup à me séparer de lui. J'allai donc ouvrir. C'étoit Pampy, le nègre de Mme de F******, femme aussi bonne que belle, qui me fesoit parvenir un petit mot d'écrit que je lus sur-le-champ. J'y vis que l'on m'invitoit à venir ce jour même prendre ma part d'une petite collation où la poële en devoit jouer d'un air. Je remerciai le porteur d'une invitation si agréable, je lui dis de présenter mes hommages respectueux à sa maîtresse et de l'assurer que j'irois gaillardement faire chez elle la St Mardi-Gras. Ce qui fut dit fut fait. Me voilà chez la dame, où je trouvai brillante compagnie. Je ne parlerai pas ici de l'avant-jeu, je veux dire que je ne détaillerai pas les propos plaisants de M. B*****, qui vous raconte si bien une histoire qu'il feroit rire un Héraclite; que je ne rapporterai pas les chansons joyeuses dont nous régala M. S*****, homme du plus grand mérite; et j'en viens à la scène de table que nous offrit l'arrivée d'un ample et superbe plat de beignets. Le voilà déposé sur la table, il en faut faire les honneurs. « Passez-le, dit M. de F**, passez-le à l'ami », et l'ami, c'étoit moi, car on me donne ce nom assez ordinairement partout où je vais. Je sais la politesse et, comme un bien civilisé, je pris le beignet qui se trouvoit tout au-dessus les autres. A sa grosseur, je me doutois de quelque chose de malicieux. Aussi dis-je à part moi, ou, si vous aimez mieux, *in petto*: «Je suis attrappé. Qu'importe? faisons semblant de l'ignorer, et jouons notre rôle dans la farce.» Sou-

dain je portai à ma bouche le succulent beignet. (Tous les yeux étoient fixés sur moi.) Je sentis alors sous la dent une matière hétérogène, je m'explique, quelque chose de *résistible,* et qui n'était rien moins que de la pomme : c'étoit du papier écrit qu'on avoit adroitement plié, arrondi et couvert de pâte. Je voulus voir ce qu'il contenoit, et pour y parvenir je m'y pris comme on doit s'y prendre, et je lus :

Trait de folie qui eut un bon effet.

Une dame étoit tourmentée d'une colique violente : elle lâcha un petit pet. Son médecin, qui étoit présent, se prit à dire que ce petit pet valoit plus de cent écus. Une grosse servante de cuisine, entendant le discours du médecin, se mit à en faire un des mieux nourris et qui fit retentir la chambre, en disant : « Celui-ci en vaut donc bien deux cents ». La folie de cette servante causa à cette dame un ris si démesuré, que cela, produisant une sorte de dilatation dans toutes les parties de son corps, la guérit sur-le-champ de sa colique, en dissipant les vents qui la causoient.

Lecture faite, je fus assez content de ma trouvaille. Pendant tout ce temps, chacun rioit à sa manière de me voir attrapé. Celui-là en ha! ha! ha! Celui-ci en hé! hé! hé! Ce qui faisait un charivari tout à fait amusant. Mais une grosse Dondon, femme de charge, dans un des coins de la salle, qui n'en pouvoit plus de rire, et qui se

tenoit les côtés en étouffant graduellement des ho! ho! ho! me devint suspecte. Je jugeai à sa mine qu'elle avoit contribué pour sa bonne part au petit tour que l'on venoit de me jouer. C'est pourquoi je lui demandai où elle avoit pris ces feuillets manuscrits dont mon beignet se trouvoit farci. « Dans un gros livre, me répondit-elle, que M. Guillaume, mon tendre et cher époux, s'amusoit à griffonner de son vivant.— Et où est ce livre? — Dans l'office, Monsieur.— Voudriés-vous me le communiquer? — Comment donc, Monsieur! me dit-elle en me faisant une révérence à cul ouvert, il est tout à vous, Monsieur, si vous le voulez. — Oui vraiment, je le veux, » lui répliquai-je. Elle alors de voler le chercher, de l'apporter et de me le donner; moi de le prendre et de le mettre très-apertement dans ma poche, en disant : « J'en pourrai faire mon profit. — Votre profit? me dit-on. — Oui, répliquai-je, mon profit. — Et comment? — Suffit, je m'entends, vous m'avez attrapé, vous êtes satisfaits. »

Puisse aujourd'hui le lecteur, à qui j'offre cette joyeuse compilation, être aussi content que je le fus, et dire ainsi que moi : « Attrapés-moi toujours de même. »

Le manuscrit original étoit sans titre; mais, tant pour ce qu'il contenoit que par la circonstance qui me l'avoit procuré, j'ai cru ne pouvoir lui en donner un plus convenable que celui-ci.

---

hommes la recherchoient avec empressement; les femmes mêmes n'en étoient pas jalouses, et lui rendoient naturellement tant de justice qu'elles trouvoient tout simple que leurs amans fussent sans cesse occupés du soin de rencontrer la Fée Lure; et, loin de contrarier en cela leur désir, elles s'y prêtoient journellement avec la plus extrême douceur. Il n'est donc pas étonnant que cette aimable Fée ait fini par mettre les Anges mêmes du nombre de ses soupirants.

L'Ange Lure fut celui qui se déclara le premier, et les autres s'engagèrent à le servir dans ses amours. Le rapport des noms lui servit d'abord de prétexte pour s'introduire; il se dit son parent, la Fée le crut. Il lui parut tout simple de recevoir son cousin, de le voir tous les jours, et de se montrer sans cesse en public avec lui.

Malheureusement elle crut, pour la décence, devoir mener avec elle une Fée de ses amies, et fit choix de la Fée Néantise. L'Ange Lure, de son côté, mit l'Ange Oleur de la partie, et ce fut là ce qui perdit la Fée Lure.

Il est peu de femmes qui puissent conserver leurs principes en pareille compagnie. Si elles résistent aux séductions de l'Ange Oleur, elles succombent aux conseils de la Fée Néantise.

Aussi l'Ange Lure ne tarda-t-il pas à profiter de ses avantages. Il vit que l'heure de la Fée étoit venue, mais comme il étoit un peu froid par tempérament et qu'il ne se sentoit pas encore assez fort par lui-même, il chargea l'Ange Oleur d'engager la Fée Lure à recevoir l'Ange Ein, le plus dangereux de tous, le plus insinuant et le plus entrant.

L'Ange Oleur s'approcha de l'oreille de la Fée Lure, et, lui faisant tout bas la proposition, il ajouta : « Vous serez charmée de le recevoir. C'est le père de la Fée Licité, que vous aimez et pour qui vous avez de la considération. » La Fée Lure consulta la Fée Néantise. qui lui dit : « Qu'est-ce que vous risquez? Laissez-le entrer... » A ce mot l'Ange Ein, qui s'était tenu caché jusque-là, se montra tout-à-coup et, par le moyen de l'Ange Embée, il se trouva à l'instant à portée de la

Fée Lure, qui l'accueillit avec tout plein de grâce. La conversation fut des plus piquantes, et, en général, il se conduisit d'une manière si satisfaisante, sans blesser aucunement la Fée, qu'elle en fut pénétrée ; et, comme il se disposoit à sortir, il n'est point de mouvements qu'elle ne se donnât pour le retenir, l'engageant d'ailleurs à revenir souvent, ce qu'il promit avec une inclination respectueuse, puis il se retira pour se renfermer chez lui.

Mais la Fée s'aperçut bientôt que la Fée Condité pourroit la toucher, et que cette Fée, négligée trop souvent, avoit voulu, contre l'usage ordinaire, jouer son rôle dans l'intrigue que l'Ange Oleur et la Fée Néantise avoient si bien conduite.

Elle voulut quelque temps douter de son malheur ; mais, voyant enfin que la Fée Condité s'obstinoit à faire connoître dans le monde ce qui s'étoit passé, et qu'elle finiroit par la déchirer impitoyablement, elle crut devoir engager l'Ange Lure à l'épouser pour couvrir ses torts. Celui-ci, malgré les conseils

de la Fée Lonie, qui voulut l'éloigner de ce mariage, y consentit enfin, à la satisfaction des Anges et des Fées, qui se réunirent pour les mettre en ménage et pour célébrer leur union.

Les Noces se firent rue de la Fée Ronnerie, dans une maison que l'Ange Oliveur avoit merveilleusement décorée, et dans laquelle la Fée Raille avoit posé elle même les sonnettes et les tringles. La Fée Zanderie apporta les plats au festin, et l'Ange Vin se chargea d'abreuver les convives.

Pendant le repas, l'Ange Oument soutint lui seul la conversation, et ne voulut plus dès ce moment quitter les nouveaux mariés. Après souper, il y eut un pharaon dont l'Ange Eu fit tous les frais; ensuite un bal magnifique où tous les convives développèrent à l'envi leurs grâces et leur légèreté; jusqu'à la Fée Roce, qui voulut y danser sa contredanse; mais, comme à chaque saut elle étoit toute essoufflée, la Fée Rule étoit souvent obligée de lui donner sur les doigts pour la faire aller en mesure. Malgre cela, on lui sut très-bon gré de sa bonne volonté.

Par cet heureux mariage, l'aimable Fée Lure répara, du moins aux yeux du public, le tort que la Fée Condité lui avoit fait; elle ne fut plus obligée de cacher sa grossesse, et quelques mois après, elle accoucha publiquement d'une fille qui fut appelé tout d'une voix l'Ange André.

Les combats pénibles de la Fée Lure, loin de diminuer ses charmes, ne firent que les accroître et les développer davantage, et cela lui inspira des projets d'ambition qui lui réussirent. Dès lors, sa maison fut ouverte aux plus grands Seigneurs. La Fée Lure devint de jour en jour plus considérable, et parvint enfin au point de grandeur où nous la voyons aujourd'hui.

Second Beignet

LE PONT DE GARGANTUA

ROMANCE

Sur l'air des *Pendus*.

Si Rabelais perpétua
Les hauts faits de Gargantua,
Il est un trait de son histoire
Dont on conserve la mémoire
Dans les archives de Calais,
Et que n'a pas su Rabelais.

Saint Thomas de Cantorbéri[1],
Martyrisé par un Henry,
Second du nom, roi d'Angleterre,
D'un bout à l'autre de la terre,

1. On sait ou l'on saura que ce grand saint, quoique fort entêté, ayant été martyrisé par quelques courtisans de Henri II, roi d'Angleterre, fit, peu de temps après sa mort, tant de miracles que l'on couroit de toutes parts en pélerinage à son tombeau.

Par les miracles qu'il faisoit
Tous les bons chrétiens attiroit.

Dieu sait combien tous les chemins
Étoient couverts de pélerins,
Avec gentilles pélerines
Portant bourdons et capelines;
Mais ce qui leur sembloit amer,
C'est qu'il falloit passer la mer.

En arrivant au bord de l'eau,
Point de barque ni de bateau;
Le vent du nord, toujours contraire,
Les retenoit en Angleterre.
Quelle fortune pour Calais,
Et surtout pour les cabarets!

Avec la sole et le gigot,
Buvant à tirelarigot,
On jeûnoit au lit comme à table;
Et si d'un vent peu favorable
Plus d'un dévot se désoloit,
Plus d'un gaillard se consoloit.

L'un des derniers, un beau matin,
Comme il sortoit d'un grand festin,
Portant les yeux sur le rivage,
Y voit dormir un personnage

Qu'à la taille énorme qu'il a,
Il juge être Gargantua.

Ce colosse, probablement,
Rêvoit bien agréablement,
Car il sortoit de sa jacquette
Certain joujou, non de fillette,
Et qui tellement s'allongeoit
Que jusqu'à Douvre[1] il atteignoit.

De ce prodige émerveillé,
Il doute s'il est éveillé;
Mais, sûr qu'il n'a pas la berlue,
Bientôt volant de rue en rue,
Il annonce aux plus matineux
Ce qu'il a vu de ses deux yeux.

Tout court, tout admire ce pont,
Mais qu'on croit moins ferme que long.
Le sexe le moins intrépide,
Les femmes, le trouvent solide;
Et contre un tel certificat
Point ne se trouva d'avocat.

Bientôt tous en procession
Touchoient aux côtes d'Albion,

1. On sait que de Calais à Douvres il n'y a guère que sept lieues de mer.

Sans que la route fut moins stable;
Mais, par un malheur effroyable,
Certain maudit coup de bourdon
Piqua le trop sensible pont.

Ce pont d'abord se resserrant,
Puis brusquement se retirant,
Toute la pieuse assemblée,
En trébuchant dans l'eau salée,
Chacun regrette avec effroi
De n'être pas resté chez soi.

MORALITÉ.

Or prions le doux Rédempteur
Qu'il garde de pareil malheur
Tout faiseur de pélerinage;
Et qu'avec femme, s'il est sage,
Ayant quelque pont à passer,
Celui-ci lui donne à penser.

Troisième Beignet

TOPOGRAPHIE[1] DES PAYS

SITUÉS AU MILIEU DU MONDE.

Les Géographes ont donné mal-à-propos le nom de *pays bas* à des pays qui sont situés au milieu du monde, et qu'on devroit par conséquent appeler *pays du milieu*. C'est pour réfuter une erreur si grossière que j'entreprends d'en donner la description et la véritable situation.

On les divise en *pays du milieu masculins* et en *pays du milieu féminins*. Les uns et les autres sont placés sous la zone torride ou brûlante. Je ne parlerai pas des premiers,

1. Ce mot signifie description particulière d'un lieu.

parce qu'ils n'offrent aucuns détails agréables : je dirai seulement qu'ils sont en grande correspondance avec les pays féminins, sur lesquels je vais m'étendre le plus que je pourrai.

La capitale de ces pays est Constantinople[1]. Son aspect extérieur est de forme ovale, et bordé d'une forêt au milieu de laquelle se trouve un détroit qu'il faut passer avant d'arriver à la ville. Elle est située dans un fond où le soleil ne peut pénétrer, ce qui rend ce lieu obscur et humide. Le climat est très-chaud, comme étant sous la zone torride.

Les seuls habitants de cette place sont des enfans; mais lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge, ils en sortent pour n'y rentrer jamais.

Au nord de Constantinople, c'est-à-dire au dessus, on voit un monticule qu'on appelle *mont de Vénus*, je ne sais pourquoi; je pense qu'on aurait pu lui donner le nom d'*Hélicon*. Il est couvert d'une forêt. Directement au-

1. La capitale de la Turquie porte le même nom.

dessous, on aperçoit une petite fontaine, qui est la source d'une rivière appelée *rivière Jaune*, sans doute à cause de la couleur de ses eaux[1]. Je l'appellerois plutôt un torrent, parce qu'elle ne coule pas régulièrement. Cette fontaine est cachée par une partie de la forêt qui environne Constantinople. Plus bas, on rencontre le détroit dont j'ai déjà parlé, et qui conduit à la ville. Elle est exposée périodiquement aux inondations de la mer Rouge[2]; mais ces inondations ne causent aucun ravage, elles sont au contraire très-salutaires au pays.

Constantinople est sujette aux incendies, et il n'y a que le *grand Visir* qui puisse les éteindre, parce qu'il n'y a que lui qui ait le droit d'entrer dans la ville. Sa patrie est les *pays masculins*.

Les Antipodes[3] de Constantinople, et qui dépendent de cette ville, n'offrent que deux

1. Il y a à la Chine la rivière Jaune et la rivière Bleue.
2. On trouve une autre *mer Rouge* entre l'Égypte et l'Arabie.
3. C'est à dire pays opposé.

montagnes que les connaisseurs en histoire naturelle trouvent fort agréables; il n'y a pas de forêt comme sur le *mont de Vénus*. Elles sont séparées par une vallée étroite, au milieu de laquelle est une espèce de volcan qui de tems en tems fait des éruptions qui soulagent l'intérieur du pays.

Quatrième Beignet

AVERTISSEMENT SINGULIER

TIRÉ D'UN PAPIER ANGLAIS.

On donne avis qu'une veuve d'entre trente à quarante ans, dont l'état est honnête et la fortune assez considérable, d'une bonne constitution, quoi qu'elle soit blonde, et d'une

figure qui est mieux que les figures ordinaires, désire se donner, avec tous ses biens, à un époux qui ait les qualités suivantes : 1° Il doit être d'un âge mûr, c'est-à-dire, *entre vingt et vingt-cinq ans*. 2° Qu'il soit robuste, que son tempérament n'ait point été altéré par la débauche, exempt de vapeurs et autres affections mélancoliques ou maladie de la rate. 3° Qu'il soit brun, et d'une taille moyenne; on a des raisons pour ne vouloir pas d'un homme trop grand; et l'on ne croit pas qu'il faille se fier plus aux petits. Quant à la figure, il suffira qu'il ne soit pas difforme; mais on ne veut pas un Adonis, parce qu'on ne veut un époux que pour soi. 4° A l'égard de sa fortune, on ne lui en demande point; on se borne aux qualités ci-dessus énoncées : on n'exige pas même qu'il ait vécu en France, si d'ailleurs il a reçu une bonne éducation, s'il a de la douceur dans le caractère, et s'il sait comme on doit vivre avec les femmes. Si néanmoins, à qualités égales, il s'en présentait quelqu'un qui ait passé deux ans à Paris, on lui donnerait la préférence. Ceux qui peu-

vent avoir quelque intérêt au présent avertissement n'ont qu'à donner, par écrit, leur nom et celui des personnes auprès desquelles on pourra prendre les informations nécessaires, le tout dans un billet cacheté, qu'on adressera, sous double enveloppe, à *M. James-Son, Banquier à Londres*. On avertit tout Ecclésiastique, quoique jeune, et quelque prévenu de sa figure qu'il puisse être, de ne point se présenter. On donne l'exclusion à tous ceux de cet état, à cause de la tristesse qu'ils répandent sur tout ce qui les environne.

Cinquième Beignet

ENIGME

De ma grandeur je crois votre main la mesure,
Et ma grosseur la remplit aisément :
Sachez du moins quel est mon sort et ma figure,

Si vous n'osez risquer l'attouchement.
Sans cou, à mon corps une tête attachée,
Quoique aveugle, toujours lui trace le chemin,
Et, par Priape au travail condamnée,
Se raidit, force et perce le terrain.
Je chéris ce travail, il a droit de me plaire;
Mais une enflure qu'il produit
Découvre toujours le mystère,
Et mon ouvrage me trahit.

Le mot de logogriphe contenu dans le Beignet suivant n'est pas [1].....

Sixième Beignet

LOGOGRIPHE

Philis avec ses doigts de rose
Me prend, me guide et m'introduit

1. (Note de l'éditeur.) Ceci est une imitation d'un passage du *Moyen de parvenir*, où se trouve cette question : « Vous qui sçavez trestout, si vous aviez trouvé un C.. tout seul, que lui feriez-vous ? » SERMON VI, p. 204, t. I, de l'édit. de 100070073.

Dans un certain petit réduit
Qu'ici je dois taire et pour cause.
J'y vais toujours de bas en haut
En suivant la ligne directe,
Je le chatouille et je l'humecte.
Je fais faire maint soubresaut,
Je fais souvent verser des pleurs,
Ceci n'est pas un badinage,
Et cause aussi de légères douleurs
A qui de moi veut faire apprentissage.
Par moi le linge est tout souillé,
Et la chose est bien naturelle,
Car de l'endroit qui me recèle
Je ne sors jamais que mouillé.
Mon existence est des plus claires :
J'ai cinq pieds, mais, par un destin nouveau,
En me privant de deux confrères,
Je ne suis bon qu'à passer l'eau.

Septième Beignet

POLICHINELLE

DEMANDANT UNE PLACE DANS L'ACADÉMIE,

COMÉDIE

Représentée à plusieurs reprises par les Marionnettes de Brioché, en présence des personnes les plus considérables de la Cour.

POLICHINELLE ET LE COMPÈRE.

POLICHINELLE.

Bonjour, compère. Sais-tu le dessein qui m'a *pissé* par la tête?

LE COMPÈRE.

Comment pissé? c'est passé que tu veux dire.

POLICHINELLE.

Par la sanguienne! il n'est pas passé, puisqu'il y est encore.

LE COMPÈRE.

Eh bien! quel est-il ce dessein?

POLICHINELLE.

C'est que je veux demander à être reçu au *cas de ma mie Françoise.*

LE COMPÈRE.

Comment, au cas de ta mie Françoise? Qu'est-ce que c'est que le cas de ta mie Françoise?

POLICHINELLE.

Diable, le cas de ma mie, c'est un lieu où chaque fois qu'on y va on donne à chacun du *jus de tétons*.

LE COMPÈRE.

Du jus de tétons et le cas de ta mie! Ah! je t'entends. Tu voudrois être de l'Académie Françoise pour avoir des jetons?

POLICHINELLE.

Eh! oui. T'y voilà. Palsangué! on dit que ces jetons valent pour le moins vingt sols, et je n'en gagne que cinq à porter mes crochets. C'est un grand *profil*, compère, que je ferois là.

LE COMPÈRE.

Dis donc profit: en parlant comme tu fais, comment peux-tu espérer d'entrer dans cette compagnie qui n'est composée que de gens éclairés?

POLICHINELLE.

Palsangué! s'il n'y a que ça, je suis plus éclairé qu'eux: car c'est moi qui éclaire les autres.

LE COMPÈRE.

Comment, tu éclaires les autres?

POLICHINELLE.

Eh! oui : tu ne sais donc pas que je suis lanternier de notre quartier? Et puis on dit que ces gens-là ne parlent que de lanterneries; si cela est, la vache est à nous, compère. Il y a pourtant une chose qui m'embarrasse.

LE COMPÈRE.

Qu'est-ce que c'est?

POLICHINELLE.

C'est que je ne sais pas comment je ferai pour manger du foin.

LE COMPÈRE.

Que veux-tu dire? manger du foin..... Es-tu fou?

POLICHINELLE.

Je veux dire que j'ai trouvé deux charrettes de foin qui fesoient un embarras devant leur porte, et l'on disoit que c'étoit pour ces messieurs-là.

LE COMPÈRE

Gros sot! c'est pour leurs chevaux.

POLICHINELLE.

Oh! oh! ce sont donc des chevaux qui sont là dedans? Palsangué! je m'en vais demander une place pour le mien; aussi bien est-il très-maigre. Le foin sera pour lui et les jetons seront pour moi.

LE COMPÈRE.

Impertinent! sais-tu bien qu'il faut faire des vers pour être de cette compagnie?

POLICHINELLE.

J'en ai peut-être fait, sans y prendre garde; mais dorénavant je n'irai plus à la selle sans y regarder de près, surtout quand j'aurai mal au ventre.

LE COMPÈRE.

Gros bœuf! il ne s'agit point de ces vers-là.

POLICHINELLE.

Quoi! sont-ce des vers de fougère?

LE COMPÈRE.

Des vers sont des ouvrages d'esprit que font les poëtes; cela rime.

POLICHINELLE.

Cela *lime*, dis-tu? Oh! s'il ne faut qu'une lime, j'en ai une chez nous.

LE COMPÈRE.

Rime, te dis-je. Voilà un plaisant animal! Tu ne sais pas dire deux mots de suite: comment ferois-tu donc pour haranguer le jour de ta réception?

POLICHINELLE.

Pourquoi non? je suis de race.

LE COMPÈRE.

Comment, de race?

POLICHINELLE.

Oui, de race; mon père vendoit des harengs, et ma mère étoit harengère : comment ne saurois-je pas haranguer?

LE COMPÈRE.

Allons, voyons comment tu ferois; imagine-toi que je suis l'Académie.

POLICHINELLE.

Oui-da, Compère. (*Il pète, tousse et crache.*)

LE COMPÈRE.

Qu'est-ce que tu fais là, cochon?

POLICHINELLE, commençant sa harangue.

Je me propose, *mes chieurs*...

LE COMPÈRE.

Comment, mes chieurs? dis donc messieurs. Allons, répète.

(*Polichinelle pète encore.*)

LE COMPÈRE.

Mais que fais-tu donc là, vilain pourceau ?

POLICHINELLE.

Eh ! dame, tu es bien difficile, on ne sait comment faire avec toi : tu me dis de repéter, je repète.

LE COMPÈRE.

Je veux dire recommencer.

POLICHINELLE.

Ho çà, puisque tu le veux, entrons donc en matière. Messieurs, depuis que le grand cardinal de Richelieu a tiré l'Académie de cette profonde et vaste *matrice* du néant, elle a si bien rivé le clou aux autres Académies qu'elles ne sont à l'égard de la vôtre que comme un étron auprès d'un pain de sucre : ainsi je ne prétends pas vous ennuyer par des *lozanges*.

LE COMPÈRE.

Dis donc des louanges.

POLICHINELLE.

Louanges soit : je veux d'abord vous *fourbir* une occasion...

LE COMPÈRE.

Fournir, gros sot, et non pas fourbir.

POLICHINELLE.

Vous fournir l'occasion de manifester vos *talons* et vos *génisses*.

LE COMPÈRE.

Quel diable de patois ! T'imagines-tu que ce soit là le style de l'Académie ? Tu veux dire manifester vos talens et vos génies.

POLICHINELLE.

Eh ! oui : l'un ne vaut-il pas l'autre ? c'est tout un. J'ai pour cela, messieurs, trois choses à vous proposer. 1° Savoir s'il faut dire une vesse en coque, ou une vesse en coquille. Je vous prie, messieurs, de vouloir bien sentir la

force de cette question qui ne peut échapper à des nez tels que les vôtres. 2° J'ai une grande *crapule* sur une façon de parler.

LE COMPÈRE.

Dis donc scrupule.

POLICHINELLE.

On dit quelquefois : *entre deux selles le cul à terre,* et je maintiens qu'il faut dire entre deux siéges le cul à terre ; car, à cause du rapport qu'il y a entre les selles que l'on pousse et les selles sur lesquelles on s'assied, outre qu'il y est parlé du cul, on pourroit croire qu'on seroit assis entre deux étrons. 3° Je voudrois qu'on dît le conseil *aisance,* et non pas le conseil privé. Je voudrois aussi que vous changeassiés ce vilain mot de bran-de-vin, parce que bran ressemble trop à merde. Je vous laisse sur la bonne bouche ; voilà de quoi *putrifier* votre dictionnaire.

LE COMPÈRE.

Putrifier ! Dis donc purifier.

POLICHINELLE.

Purifier votre dictionnaire, qui ne pourroit servir qu'à torcher le cul si vous y laissiés toutes ces ordures.

LE COMPÈRE.

Voilà qui va bien. Tu n'as qu'à aller te faire recevoir, tu pourrois bien en même tems recevoir quelques coups de bâton.

POLICHINELLE.

Bon ! je n'en aurois pas plus que tant d'autres de là dedans qui en méritent, et auxquels on n'en donne point.

Huitième Beignet

ENIGME

Dans le monde je suis tellement nécessaire
Qu'une fille sans moi ne peut devenir mère.

A ce trait, cher lecteur, ne va pas penser mal.
Je forme l'homme et même l'animal.
Quelque soit sa nature,
Tout membre me doit sa structure.
Je plais au sexe féminin,
Surtout lorsque j'entre en ménage;
Bref, je sers dans le mariage,
Et j'aide à soutenir partout le genre humain.

Neuvième Beignet

CHANSON

Mettez votre nez dans mon cul,
Dit la perdrix à table :
Il est, sans être dodu,
D'un fumet admirable.
Bon ! dit le lapin rablu,
Le mien est plus aimable.

Vive le cul qui ne sent rien,
Dit la caille grassette ;
Messieurs, baisés donc le mien.

Et moi, dit l'alouette,
Je suis pucelle et vaux bien
Que sur moi l'on se jette.

Mais la poularde, au même instant,
Montrant l'aile et la hanche,
Dit : prenez-moi par devant,
Levez ma cuisse blanche,
Avec mon jus succulant
J'aurai bien ma revanche.

Aux conviés bien étonnés,
En rompant le silence,
La bécasse dit : Venez
En toute diligence,
J'ai, messieurs, pour votre nez
De la merde en essence.

Dixième Beignet

ASSIGNATION

D'UN

AMANT A SA MAITRESSE

AU TRIBUNAL DE L'AMOUR

Pour être condamnée à lui donner son cœur.

L'an de persévérance, le neuf du mois d'assiduité, en vertu des contraintes du bureau d'amour, et à la requête de Tircis, amant fidèle, demeurant rue du Sacrifice, à l'enseigne de la Belle Passion, où il a élu son domicile, j'ai, Nicolas de Bonne-Foi, huissier audiencier ordinaire immatriculé, exploitant par tout le royaume de Tendresse, et l'un des officiers de Cupidon, juge de l'isle de Cythère, soussigné, donné assignation à damoiselle

Philis, fille de Cruauté et Tirannie, en son domicile, rue des Rigueurs, paroisse de Dureté, à l'enseigne du Cœur que l'on ne peut toucher, parlant à son aimable personne, à comparoir, deux heures de relevée, en la chambre d'engagement et pardevant Monseigneur Cupidon, prince de la Constance, Lieutenant Général de la Fidélité, marquis de Complaisance, seul juge du royaume d'Amour, pour se voir condamner ladite Philis à donner, dans le jour et sans délai, son cœur audit Tircis, conformément à la promesse verbale qu'elle en a faite; lui déclarant que, faute d'y comparoir, elle sera atteinte et convaincue du crime d'infidélité; que défenses lui seront faites à l'avenir de plus hanter personne du sexe masculin, ne le méritant pas, sur les peines portées par les ordonnances et réglemens du royaume d'Amour, et en outre, pour l'infidélité par elle commise et avoir faussé sa promesse audit Tircis, qu'elle sera pareillement condamnée à une insensibilité perpétuelle, et à cette fin permis audit Tircis

de donner son cœur à qui bon lui semblera comme de raison; requérant dépens, dommages et intérêts, attendu les chagrins et inquiétudes causés par ladite damoiselle Philis audit Tircis, et lui ai déclaré que messire Charles Laimant, procureur, occupera pour ledit Tircis en la chambre du Bel-Amour. Et ai à ladite damoiselle, parlant comme dessus, laissé copie du présent pour sûreté du tout.

Signé, De Bonne-Foi.

Contrôlé en l'isle de Cythère, au bureau de l'Amitié, le jour de la Discorde, l'an de Rupture, enregistré 19 *fol.* 1000, *l'engagement avec paraphe.*

Onzième Beignet

ANECDOTE

En 1470, *Georges Nevil*, frère du comte de *Warvich*, appelé le *faiseur de rois*, donna en son palais archiépiscopal, à York, un festin prodigieux au clergé, à la grande et à la petite noblesse. L'état de sa dépense, conservé à la Tour de Londres, est curieux.

État de dépense.

300 *Quarters* de bled[1].
330 Tonneaux de bière.
104 Tonneaux de vin.

1. Mesure d'Angleterre qui contient huit boisseaux de froment.

1 Pipe de vin de liqueur[1].
86 Taureaux sauvages.
80 Bœufs gras.
1,004 Moutons.
300 Cochons.
3,000 Veaux.
2,000 Chapons.
300 Cochons de lait.
100 Paons.
200 Grues.
2,000 Poulets.
4,000 Pigeons.
4,000 Lapins.
204 Butors.
4,000 Canards.
400 Hérons.
200 Faisans.
4,000 Bécasses.
400 Pluviers.
100 Corlieus, ou courlis.
100 Cailles.
100 Aigrettes[2].

1. Mesure qui contient deux barriques.
2. Espèce de petits hérons blancs.

Plus de 400 Daims, daines et chevreuils.
1,056 Pâtés chauds de venaison.
2,000 Pâtés froids.
1,000 Plats de gelée coupée.
4,000 Plats de gelée consolidée.
4,000 Flans froids.
2,000 Flans chauds.
300 Brochets.
300 Brêmes.
8 Veaux marins.
4 Marsouins.
Et 400 Tartes.

Pour préparer et servir le festin, on employa mille domestiques, soixante-deux cuisiniers, et cinq cent douze marmitons.

Mais tout varie en ce monde. Sept ans après, le roi *Édouard IV* saisit le temporel de cet archevêque; il l'envoya prisonnier en France, où il fut retenu dans les fers; et l'homme qui avoit donné un pareil repas mourut dans la misère.

Douzième Beignet

LES LIEUX A L'ANGLAISE

Dans un réduit nommé lieux à l'anglaise,
Un moine étoit avec la femme à Blaise;
Dans cettui lieu deux lunettes étoient.
Or, dans le tems que nos gens s'ébattoient,
Vient le mari, pressé d'un cours de ventre,
Qui frappe et dit : « Pour Dieu, veuillez que j'entre,
Je connois le local, on y peut tenir deux.
— Eh ! non, non, répondit l'apôtre,
Que diable ! je suis sur les lieux,
Nous serions trop près l'un de l'autre. »

Treizième Beignet

HISTOIRE FACÉTIEUSE

DU PÈRE DUCHÊNE

FAMEUX POTIER DE TERRE,
RUE MAZARINE[1].

Le Pere Duchêne étoit de Paris; il s'étoit fait une grande réputation dans l'art de fabri-

1. Cette joyeuse facétie a été publiée en 1869 par M. René Muffat, comme inédite jusqu'alors.

quer les fourneaux, et, malgré sa célébrité et sa petite fortune, il n'en étoit pas plus fier. Il se faisoit un plaisir d'aller tous les jours dans un certain cabaret de son voisinage, dont il étoit l'oracle et où se rassembloient des gens publics, comme qui diroit des Savoyards, des Décrotteurs, des Raccommodeurs de fayence, des Porteurs d'eau, etc. Quand il entroit par hasard un étranger, chacun s'empressoit de lui faire remarquer le Père Duchêne comme un homme qui avoit eu l'honneur de parler plusieurs fois au Roi. « Pas vrai, P. D., que vous avez parlé au Roi? — Oui, f. — Contez-nous donc ça. — Je le veux bien, attention! Un jour que j'étois à peine couché, je n'faisois que d'mettre ma savate sur la chandelle, j'entendis dans not' rue brou, brou, bre, bre, pan, pan. « N'est-ce pas ici le « P. D.? — Oui, f., c'est ici le P. D. — Ouvrés « vite. » J'pousse not'femme qui dormoit déjà comme un toupin. « Madame Duchêne, ma- « dame Duchêne! est-ce qu'vous n'entendés « pas qu'on cogne, f.?» Pendant c'tems-là, pan, pan, pan. « Eh! un moment, sacrédié, vous êtes

« bien pressés! On a ben attendu qu'vous soyés « v'nu au monde pour vous f. un beguin. Ma- « dame Duchêne, madame Duchêne! allons « donc, mille bougres! foutés-vous en bas du lit. « prenez un morceau de mon habit noir et bat- « tés le briquet. — Allons, mon p'tit; c'est « qu't'es assis su ma chemise.» Et toujours pan, pan, pan. Ça m'impatientoit! je m'fous moi-même en bas du lit, tout juste les pieds dans le pot de chambre. Vous sentés ma situation.— « P. D., P. D.! — Eh! un moment, sacredié! Si « vous en aviés autant sur la langue que moi « sur les pieds, vous n'crieriés pas si fort. » Je m'essuyai proprement avec le devant d'ma chemise, et je cours à la cheminée; j'prens une allumette et, croyant voir une étincelle qui r'luisoit, j' l'y fous tout doucement contre. V'là-t-il pas que l'bougre de tison m'saute aux yeux, car c'n'étoit qu'not' chat qui foisoit dans les cendres. Je n'perds pourtant pas courage et j'parviens à allumer notre lampe. Pan, pan, pan, « P. D.?» J'ouvre la porte. « Qu'est-ce « qu'vous lui voulés au P. D.? — C'est d'la part « du Roi, me dit un hocqueton, qui voudroit

« ben l'y parler. » Quand j'vis qu'c'étoit d'la part du Roi, je vis, f. ben, qui gn'y avoit pas à badiner, et je l'priai d'entrer avec sa Compagnie. « C'est pas ça, me dirent-ils, P. D., « faut qu'vous veniés avec nous. » J'vois, sacredié, un carrosse à six ch'val à not'porte. J'fouille vite à not'armoire de bois de noyer, j'prends mon habit canelle, ma veste d'écarlate rouge à galon dentelé, mes boutons d'manches, mon jabot plissé, mon chapeau à la Ragotzi et ma perruque à queue. J'fous tout ça à mesure su mon corps; j'fais un paquet d'mes outils, j'les fous dans l'carrosse et j'grimpe derrière : chacun son goût; j'aime l'air, moi, foutre! Nous enfilons l'chemin de Versailles et nous allons un train de bougre su l'pavé. Nous passons par Sève, par Girofflée, enfin nous v'là dans la cour du Château. L'portier étoit déjà couché, mais l'sentinelle, tout en m'grondant, me dit : « Qui va là? — P. D., « foutre. — Passe, bougre. » Il savoit ben qui j'étois. De grille en grille, de politesse en politesse, j'arrive à la porte d'la chambre du Roi, où les bougres m'ont fait gratter

comme un matou. La Reine quitte sa chaufferette et vient m'ouvrir. J'entre dans une grande salle pleine de miroirs, où la famille royale, à l'entour d'une grande table, s'amusait, à ce que j'crois, à enfiler des haricots verts pour le Carême. « C'est f. bien fait, dis-« je, de s'occuper. Mais c'n'est pas ça, Sirette, « c'est qu'vot'homme m'a envoyé chercher. » Pendant que j'disois çà, l'Roi vient à moi et m'fout une claque sur l'épaule, en m'disant : « Ah! ça, P. D., j'veux vous consulter. — « Tout c'qui vous plaira, Sire. — Eh ben, « on dit qu'vous vous connoissés en four-« neaux; il faut que j'vous en fasse voir qu'on « m'a faits. » Nous descendons à la cuisine. « Eh ben, m'dit le Roi en me montrant ses « fourneaux, P. D., qu'en pensés-vous? — « Sire, lui dis-je, puisque vous m'l'ordonnés, « parlant par respect, c'n'est pas que j'les « méprise, mais ils sont faits comme mon « cul. — V'là, f., un homme qui sait ben son « métier, dit le Roi; mais encore, qu'est-ce « que vous y trouvés? — Sire, lui répondis-« je, si c'étoit moi qui les eus faits, j'leur

« aurois foutu des fleurs de lys à droite, j'en « aurois foutu à gauche, j'en aurois foutu « tout autour, et par dessus, et au cul, « d'façon qu'on auroit f. ben vu qu'c'étoit les « fourneaux d'votre majesté. » L'Roi m'dit : « P. D., faut qu'vous m'en fassiés d'autres. » V'là que j'aveins mes outils et que j'prépare mon mortier. Pendant que j'avois l'dos tourné, l'p'tit Dauphin vient s'amuser à farfouiller dans mes affaires. Je n'perds pas d'tems, j'prends ma truelle et j'y en fous su les ongles. « C'est fort bien fait, P. D., « m'dit la Reine; c'est un p'tit bougre qui « touche à tout; ça l'corrigera p't-être. » J'me remets à ma besogne, et j'entends des Seigneurs, les jambes croisées, l'cul sur la huche, qui parloient voyage. F., j'vous les r'garde! « Est-ce que vous avez voyagé, P. D.? « m'dirent-ils. — Oui, f. — Et dans quel « pays? — En Barbarie, f. — Et qu'avés- « vous vu en Barbarie? — F., j'ai vu un « Chrétien qu'les Arabes avaient mis en « broche. J'm'approchai du rôti, le Rôtis- « seur fout l'camp. — Qu'est-ce que tu fais là?

« dis-je au Chrétien? — Ce que j'fais là? dit-
« il en tournant toujours, eh! f., je cuis. —
« Tu cuis, sacredié! — Moi, l'humanité
« m'prend, j'arrête le contre poids, j'fous l'pied
« sur la tête de mon Chrétien et je l'débroche.
« Mon bougre tombe dans la lichefrite, se
« r'lève, s'coue sa sauce, s'fait foutre un coup
« d'peigne, passe sa rédingote et fout l'camp
« sans me remercier. Obligés donc des in-
« grats! » Le Roi trouva ça ben vilain, et m'dit
que c'étoit tout d'même à la Cour. Quand
mes fourneaux furent finis, c'n'est pas à
cause que c'est moi, mais je l'dirois en der-
rière comme en d'vant d'moi, le Roi en fut
fort content. Voyant de plus que je parlois
comme un livre, y m'dit : « P. D., vous
« boirés ben encore un coup? — J'en boirai
« foutre ben deux, Sire. » Il appelle son
p'tit garçon, M. le Dauphin : « Chite, chite,
« écoute : va t'en chercher une bouteille de
« vin à la cave, à main droite; gn'y a pu que
« celle-là. » D'abord qu'c'est pour descendre,
le p'tit jeanfoutre va rondement, mais à
peine étoit-il à l'avant-dernière marche en

remontant, bardi, barda, v'la mon p'tit bougre qui r'vient l'chandelier vuide, l'goulot dans la main et une bosse à la tête. Son père étoit d'une colère de bougre, il l'y dit : « Vous n'avés jamais été qu'une foutue bête, « et vous l'serés toujours. » Y m' dit : « P. D, j'suis ben fâché de ce malheur-là. « J'vous prierois ben à souper, mais c'est que « j'ai un tas d'ambassadeurs, de cordons « bleus, de cordons rouges de retenus. — « Sire, lui dis-je, vous vous foutés d'moi? « Nous sommes gens de revue. Quand vous « voudrés venir à la maison boire bouteille, « j'irai moi-même à la cave, et je s'rai sûr « d'en rapporter. » Puis, je repris mes outils, j'les foutis dans l'carrosse et je r'montai derrière afin de r'gagner Paris comme j'étois venu. Quand j'fus arrivé, j'trouvai les valets de chambre des chevaux du Prince de Conti qui chioient à ma porte. J'leur dis : « Qu'est-ce « qu'ces bougres font donc là? — Tu l'vois « foutre ben, c'que j'faisons. » Et j'sens foutre ben aussi qu'ça n'sent pas trop bon. N'v'là-t-il pas qu'ils m'foutent le nez dedans. J'n'étois

pas reconnaissable. J'étois dans mon quartier, je r'venois de Versailles et je n'voulois pas faire d'esclandre. Ma sacrée garce de femme achevoit son rêve, elle ronfloit comme un cochon. J'n'ai jamais, sacredié, vu de foutue carogne de femme ronfler comme cell'là. « Madame Duchêne, madame Duchêne! « — Ah! c'est toi, mon p'tit homme? — « Ouvre, Mérotte. » Cric, crac. « C'est toi, « mon ami! Et d'où viens-tu comme ça? — « D'où j'viens? de Versailles, et j'ons vu le « Roi, foutre, et la Reine aussi. — Toi, foutu « polisson? Tu sors d'la boutique d'un vidan- « geur. » Quand j'vis qu'ma femme se fâchoit, je m'débarbouillai, je changeai de linge, je fus, foutre, l'embrasser et nous fûmes nous coucher. »

Quatorzième Beignet succulent

LE PET

Des docteurs raisonnoient sur la prérogative
Des membres dont l'homme est muni.
Là, chacun exerçoit son imaginative :
L'un trouvoit à la langue un mérite infini,
L'autre aux yeux, l'autre aux mains, et chacun personnage
Alléguait ses raisons pour donner l'avantage
Au membre qu'il avoit choisi,

Lorsqu'un d'eux, après maint lazzi,
Se lève et dit : « Messieurs, lorsqu'un corps respectable
D'hommes prudens et d'esprit droit
Se réunit en quelque endroit
Pour décider à l'amiable
De quelque affaire que ce soit,
N'est-ce pas le plus raisonnable,
Le plus qualifié, qui le premier s'asseoit ? »
Chacun ayant trouvé la remarque fort sage,
« Eh bien, en faut-il davantage,
Dit-il, pour être convaincu,
Mes chers messieurs, que c'est le cu
A qui demeure l'avantage ?
Car est-il quelqu'un aujourd'hui
Qui puisse nier qu'entre les membres nôtres,
Ce beau monsieur ne soit celui
Qui s'asseoit avant tous les autres ? »
A cet argument concluant,
Chaque docteur se lève et conclut en riant
Que la subtile rhétorique
De l'orateur du cu demeuroit sans réplique.
Ainsi chacun, en le quittant,
Lui cède volontiers l'honneur de la dispute.
Pour un cas non moins important
Le lendemain on lui députe.
Il vient, entre, et d'un grand : « Messieurs, comment vous va ?
Accompagné de mainte révérence,
Ayant salué l'assistance,

Un plaisant qui là se trouva,
Pour répondre à sa politesse,
Se déboutonne avec adresse
Et, tournant son postérieur
Devers la face du monsieur,
Au même instant vous le régale
D'un pet dont le bruit importun
Fit retentir toute la salle.
A cette action un chacun
Fulmine contre l'incartade
De ce brutal; mais lui, sans se déconcerter,
Leur dit : « Pourquoi vous emporter,
Messieurs, contre ma pétarade?
Avés-vous oublié que notre camarade
Hier nous a prouvé très-doctement
Que l'organe le plus honnête
Était monsieur le cu? Malgré son argument,
Avec sa bouche il nous fait fête.
Moi donc, plus conséquent et vraiment convaincu
Que son raisonnement ne se peut contredire,
Je lui réponds avec mon cu :
A cela qu'avés-vous à dire? »

Quinzième Beignet

REQUÊTE PLAISANTE[1]

MONSEIGNEUR,

La demoiselle Nops, habitante de Ville-Franche, prend avec son respect ordinaire la liberté de représenter très-humblement à Votre Grandeur que dès le moment qu'elle a été nubile, elle s'est vue en état de jouir de ses droits à cause de l'absence de ses père et mère, dont Dieu veuille intercepter les ames; que les prud'hommes de Ville-Franche s'étant corporellement assemblés pour procéder à la répartition catégorique des impositions royales de la Communauté, ils ont

1. On assure qu'elle fut réellement présentée à l'Intendant de Montauban.

Cette requête a été imitée, en six vers, par Piron. (*Note du nouvel éditeur.*)

inhumainement compris dans leur rôle la suppliante pour la somme de 57 liv., 3 s., 5 d., qu'elle ne peut absolument supporter, vu le peu de rapport actuel de son bien, qui décline même tous les jours par la perte de plusieurs bêtes à cornes qu'elle entretenoit pour son labour particulier, et par d'autres fâcheux événemens qu'elle prend la très-respectueuse licence d'énumérer très-succinctement à Votre Grandeur, comme elle l'a fait par les précédentes plaintes qu'elle s'est procuré l'honneur de lui présenter, et qui ont eu l'inconvénient de se confondre, à ce qui lui a été rapporté, dans une très-grande infinité de papiers dont Votre Grandeur se trouve journellement oppressée. En premier lieu, les grands chemins ont eu le malheur de lui emporter une grande partie de ses domaines, de manière que la majeure partie des terrains, que l'exemple de ses père et mère lui apprenoit à entretenir en bonne culture, est mainnant abandonnée pour la trop grande et trop magnifique commodité du public, auquel une voie plus étroite auroit bien pu suffire.

2°. Tout ce qui est resté sans exception a été grêlé à plate couture, sans aucun égard pour les champs et les vignes, qui en ont été fort endommagés, ce qui a considérablement détérioré le bien de la suppliante, tant d'un côté que de l'autre. 3°. Les récoltes d'ailleurs ont été si chétives les dernières années que les épis dénués de grains ou ne rapportant que du charbonnet n'ont produit, à proprement parler, que de la paille, dont la demoiselle suppliante a bien de la peine à subsister. 4°. La cheminée de la maison fut incendiée il y a quelque tems par le feu, ce qui lui procure un dérangement notable, et Monseigneur comprend bien la situation perplexe d'une demoiselle qui, sentant sa cheminée en feu, ne peut recourir qu'à des voisins souvent vieux et infirmes, qui n'apportent dans ces accidents que des secours presque toujours trop lents. La demoiselle suppliante peut bien encore citer des procès d'une injustice de la plus haute iniquité, qu'elle a eu à soutenir contre son propre beau-frère, que le sang n'a pas empêché de la poursuivre avec la plus

grande rigueur, jusqu'à ce qu'il l'ait épuisée, quoique plusieurs des plus forts avocats du parlement, qui étoient très-bien entrés dans son affaire, l'eussent assuré que le fond en étoit bon, bien qu'il y eût quelque chose à dire à la forme, et qu'elle ne pourroit jamais la perdre. La demoiselle suppliante, vous priant donc de prendre toutes ses pertes en considération, y ajoute son état de fille, orpheline depuis longues années, sans avoir père ni mère, mais seulement une sœur qu'elle est obligée d'observer comme la prunelle de l'œil, pour faire taire les propos que les méchantes langues font souvent parler, à celle fin de détruire la réputation d'une jeune fille du sexe qui se trouve en bas âge. Monseigneur de la Galesière, l'un de vos agréables prédécesseurs, d'excellente mémoire, ne résista pas à tout ce que la demoiselle suppliante lui montra pour toucher son grand cœur, et après avoir par lui-même bien examiné les pièces, il la fit décharger pendant trois ans de la surabondance de ses impositions : mais d'autant qu'il ne seroit pas digne de la bonté

de votre cœur de laisser plus longtems la suppliante dans un état de souffrance qui l'obligeroit à laisser son bien en friche et exposé à la voracité d'un même bétail sauvagin, elle ose espérer de vos grâces, Monseigneur, sinon une décharge aussi considérable que celle du sieur de la Galesière, qu'il vous plaira au moins, sur le relevé de sa cotte, qui vous fera voir son état au naturel, la soulager du mieux qu'il vous sera possible, afin qu'elle puisse se ressentir passablement des bénignes influences des faveurs que vous trouverés bon de répandre sur elle.

La demoiselle suppliante de son côté ne s'épargnera aucun mouvement pour vous engager, Monseigneur, à la couvrir de tems à autre de votre féconde protection, et ne cessera de former des vœux pour la conservation des trésors inépuisables de Votre Grandeur.

Seizième Beignet

LE JEU EN VAUT BIEN LA CHANDELLE.

La fille du Cirier de Poissi,
Loin de l'amant dont elle est éprise,
Calmait un jour son tendre souci
Avec sa marchandise.
Dans ce délit sa sœur la surprit :
« Quoi ! s'écria-t-elle,
Pour ce jeu-là,
Gâter la plus belle !
Ah ! mademoiselle,
Papa le saura »
Sa sœur alors l'instruisit un peu...
« Vraiment, bientôt s'écrie la belle,
J'avois grand tort. Ah ! le joli jeu !
Il vaut bien la chandelle. »

Dix-septième Beignet

MON HISTOIRE.

DÉDIÉ AU BEAU SEXE.

CHANSON.

Air : *Ce fut la faute du sort*,

C'est à toi seul, sexe charmant,
Que je veux transmettre ma vie :
S'il te plaît, attentivement
A m'écouter je te convie.
Garde-toi surtout de penser
Que je veuille t'en faire accroire :
Je vais franchement t'exposer
Et te mettre au jour mon histoire.

Pour moi c'était un agrément,
Lorsque j'étois dans mon enfance,
De presser le sein de maman :
C'étoit l'âge de l'innocence ;

Mais quand je vois présentement
Celui de la belle Victoire,
J'éprouve un autre sentiment :
Je lui fais part de mon histoire.

Mesdames, Français je suis né,
Et j'en ai toute l'inconstance :
Le matin je vais chez Néné,
Le soir je me rends chez Hortense ;
Chez Doris, Églé, tour à tour,
D'aller je me fais une gloire,
Et si je change chaque jour,
C'est pour illustrer mon histoire.

C'est avec grand empressement
Que je courtise neuf pucelles :
Auprès d'elles je suis constant,
Quoique pour moi parfois rebelles.
Elles ont nombre d'amoureux,
Même le fait est très-notoire,
Qu'importe ! je me trouve heureux
Si je leur plais par mon histoire.

Lorsque je suis las de l'amour,
A Bacchus j'offre mon hommage.
A la nuit succède le jour,
Entre ces dieux je les partage :
Le vin me fournit le secret

De chasser loin toute humeur noire;
Avec lui, si je suis discret,
Je relève au mieux mon histoire.

Pour moi c'est un plaisir bien grand
Que de contempler la Nature,
Aussi m'arrive-t-il souvent
D'aller m'asseoir sur la verdure.
A la campagne, mes amours
S'offrent au mieux à ma mémoire :
C'est pourquoi l'on m'y voit toujours
Repasser en main mon histoire.

Allons, ma muse, il faut finir,
Si d'amuser tu te propose;
Tu causerois du déplaisir
En allongeant par trop la chose.
Sept couplets pour une chanson
Sont suffisans, tu dois m'en croire.
Le sexe, en me voyant trop long,
Pourroit rejeter mon histoire.

Dix-huitième Beignet

ENIGME.

Je suis un quelque chose
A nul autre pareil,
Au dedans tout bordé de rose,
Appétissant, vermeil.
Je suis grand ou petit, ma figure est ovale,
Pour donner du plaisir il n'est rien qui m'égale,
Je suis chéri de l'homme et je gits sous un mont,
Au bas couvert de poil, et qu'on nomme le....
Certes, tu dois savoir, ô folâtre jeunesse,
Que venant à porter sur moi le bout du doigt,
Je deviens tout mouillé, tu peux juger pourquoi.
Feignant de pratiquer une austère sagesse,
Lise plus d'une fois me cacha de sa main;
Enfin, je suis utile à tout le genre humain.

Dix neuvième Beignet

LE PUCELAGE CLOUÉ

Certain Gaillard, voyant, après un gros orage,
Une fille enjamber un très-large ruisseau,
S'écrie : « Ah!... quel écart !... Eh !... votre pucelage !
Ne craignez-vous donc point qu'il ne tombe dans l'eau ? »
La belle de répondre : « Il tient bien, mon bijou,
J'ai, ce matin, que cela vous rassure,
Eu soin d'y faire mettre un clou
Solide et de mesure. »

Vingtième Beignet

COUPLETS IMPROMPTUS[1]

ADRESSÉS A LA CHEMISE D'UNE JOLIE FEMME,
LAQUELLE CHEMISE ÉTOIT SUR LE PANIER A CHAUFFER
LE LINGE,
ET QUE LA BELLE DAME B... ALLOIT METTRE

Air : *Bouton de Rose.*

Toile de Frise,
De ton sort je serois flatté,
A l'instant tu vas être mise
Sur les appas de la beauté,
Toile de Frise. (*bis*)

Toile de Frise,
Ah! que je voudrois être toi!
Pourquoi?... S'il faut que je le dise,

1. Ces couplets ne peuvent avoir de mérite que par l'expression que leur donne le chanteur, en se passionnant pour l'objet qui les a inspirés à l'auteur, et en affectant graduellement un tendre abandon.

Tu vas toucher certain endroit,
Toile de Frise. (*bis*)

Toile de Frise,
Tu vas baiser un sein charmant :
Heureux destin, que je te prise !
Ah ! que ne suis-je en ce moment
Toile de Frise ! (*bis*)

Toile de Frise,
Peut-être te fleurira-t-on :
Dans ce Cas, je Sens ma méprise.
Non, je ne veux plus être, non,
Toile de Frise. (*bis*)

Toile de Frise,
Alors prends ce baiser bien doux,
Et quand la belle t'aura mise,
Dépose-le sur ses genoux,
Toile de Frise. (*bis*)

Toile de Frise,
Si l'on te fait don d'une fleur,
Pour peu que quelqu'un te déprise,
Réserve-la pour le censeur,
Toile de Frise. (*bis*)

Vingt-et-unième Beignet

LE MOT DE L'ENIGME

SUR LE MOT ET LA CHOSE

CHANSON

Air : *Nouveau.*

J'entends partout citer le mot,
Partout j'entends citer la chose.
Que veut-on dire par le mot ?
Que veut-on dire par la chose ?
Je crois avoir trouvé le mot,
Et je crois connaître la chose :
La chose vint avant le mot,
Et le mot fut fait pour la chose.

De l'énigme voici le mot :
En changeant tant soit peu la chose,

J'établis féminin le mot,
Et je rends masculin la chose;
Alors je conçois que le mot
Peut bien se prêter à la chose,
Et que d'accord avec le mot
Peut bien se confondre la chose.

Pour elle, la fille a le mot;
Pour lui le garçon a la chose;
Mais si l'une n'offre le mot
L'autre est nul quoiqu'ayant la chose,
Car je soutiens que par le mot,
Rien ne s'opère sans la chose,
Mais que par la chose et le mot
On voit se former quelque chose.

Ce quelque chose aura le mot,
Ou peut-être il aura la chose;
Car il ne peut avoir le mot
A lui seul joint avec la chose :
Si par hasard il a le mot
Conjointement avec la chose,
Dans ce cas, très-peu vaut le mot,
Et rien du tout ne vaut la chose.

Moi, garçon, j'estime le mot
Et le prise plus que la chose;
Je me trouve heureux quand au mot

J'applique fortement la chose.
Mais c'est assez parler du mot,
C'est assez parler de la chose.
Arrêtons-nous, et vers le mot
Voyons à diriger la chose.

Concluons, et pour dernier mot,
Et sur le mot et sur la chose :
Sans la chose rien n'est le mot,
Et sans le mot rien n'est la chose :
Donc pour faire valoir le mot
Et pour faire valoir la chose,
Ajustons proprement le mot,
Et comme il convient, à la chose.

Vingt-deuxième Beignet

HISTORIETTE

LA FEMME MUETTE

Dans un certain pays barbare et non policé en mœurs, y avoit aucuns maris bourrus et à chef mal timbré, ce que ne voyons mie parmi nos maris parisiens, dont une grande

partie, ou tout pour le moins, sont merveilleusement raisonnans et raisonnables ; aussi onc ne vit-on arriver à Paris grabuge et maléfice entre maris et femmes.

Or en ce pays-là, tout différent de celui-ci nôtre, y avoit un mari si pervers d'entendement, qu'ayant acquis par mariage une femme muette, s'en ennuia; et, voulant soi guérir de cet ennui et elle de sa muetterie, le bon et inconsidéré mari voulut qu'elle parlât, et pour ce eut recours à l'art des médecins e chirurgiens, qui, pour la démuétir, lui incisèrent et bistourisèrent un encligote adhérant au filet : bref elle recouvra santé de langue; et icelle langue voulant récupérer l'oisiveté passée, elle parla tant, tant, tant et tant, que c'étoit une bénédiction. Si ne laissa pourtant le mari bourru de se lasser de si plantureuse parlerie; il recourut au médecin, le priant et conjurant, qu'autant qu'il avoit mis de science en œuvre pour faire caqueter sa femme muette, autant il en employât pour la faire taire. Alors le médecin, confessant que limité est le savoir médicinal, lui dit qu'il

avoit bien pouvoir de faire parler femme ; mais que faudroit art bien plus puissant pour la faire taire. Ce nonobstant le mari supplia, pressa, insista, persista, si bien que le savantissime docteur découvrit en un coin des registres de son cerveau remède unique et spécifique contre icelui interminable parlement de femme ; et ce remède c'est la surdité du mari. « Oui-da, fort bien, dit le mari ; mais de ces deux maux voyons quel sera le pire, ou entendre sa femme parler, ou ne rien entendre du tout : le cas est suspensif. » Et pendant que ce mari là-dessus en suspens étoit, médecin d'opérer, médecin de médicamenter par provision, sauf à consulter par après.

Bref, par certain charme de sortilége médicinal, le pauvre mari se trouva sourd avant qu'il eût achevé de délibérer s'il consentoit à surdité. L'y voilà donc ; et il s'y tient faute de mieux. Et c'est comme il faudroit agir en opération de médecine. Qu'arriva-t-il ? Ecoutez et vous le saurez.

Le médecin à fin de besogne demandoit

force argent; mais c'est à quoi ce mari ne peut entendre, car il est sourd comme voyez. Le médecin pourtant, par beaux signes et gestes significatifs, argent demandoit et redemandoit, jusqu'à s'irriter et colérier ; mais en pareil cas gestes ne sont entendus, à peine entend-on paroles bien articulées, ou écritures attestées et réitérées par sergent intelligible. Le médecin donc se vit contraint de rendre l'ouïe au sourd, afin qu'il entendît à payement; et le mari de rire, entendant qu'il entendoit, puis de pleurer par prévoyance de ce qu'il n'entendroit pas Dieu tonner dès qu'il entendroit parler sa femme.

Or de tout ceci résulte conclusion moralement morale, qui dit qu'en cas de maladie et de femmes épousées, le mieux est de se tenir comme on est, de peur de pis.

Vingt-troisième Beignet

L'ORIGINE DU PET

ROMANCE DE CARNAVAL

Flore et Zéphyre s'aimoient bien,
Tout le monde sait leur histoire;
Un autre Dieu, qui ne vaut rien,
A les troubler mettoit sa gloire.
C'étoit le fougueux AQUILON,
Qui, près de *Lubin*, fait de *Lise*,
Sans trop respecter la chemise,
Souvent voler le cotillon.

Un jour que le gros brutal vit
Nos deux amans prêts à bien faire
Dans le transport qui le saisit,
Gonflé d'envie et de colère,
Faute de place par devant.
Il gronde, souffle; et notre belle

De l'autre part, quoique pucelle,
Se voit bientôt pleine de vent.

L'amour, planant sur ce vallon,
Voyant la déesse éperdue,
Le ventre enflé comme un ballon,
Succomber au mal qui la tue,
L'endoctrine secrètement;
Et bientôt un air de trompette,
Qu'à haute voix l'écho répète,
Lui donne un plein soulagement.

Zéphyre, effrayé de ce bruit,
Mais soudain plus surpris encore,
Fait la grimace, vole et fuit
Les parfums que répand sa Flore.
« Amour, daigne m'entrelacer
« Dans les bras de celle que j'aime,
« Et dusse être Aquilon lui-même,
« Vois si rien pourra m'en chasser. »

Vingt-quatrième Beignet

LA VOIE LARGE

ET

LA VOIE ÉTROITE

Une nonne, encore assez belle,
Avoit deux moines pour amis;
Gens à grand nez, à noirs sourcils,
Qui, pleins de ferveur et de zèle,

Travaux communs, desservoient sa chapelle.
L'un, quelques mois passés, de fatigue expira :
La nonnain longtems le pleura.
Un jour qu'elle en parloit, étant en exercice
Avec l'autre moine lassé,
Qui récitoit mal son office,
« Hélas ! pourquoi, dit-elle, est-il au ciel placé ?
— Au ciel ? reprit l'ami du trépassé,
La chose eût été bien adroite ;
Car la route des cieux, assure un très-grand saint,
Est difficile et fort étroite,
Et vous savez, ma sœur, dit-il d'un air malin,
Que le défunt étoit en tout autre chemin. »

Vingt-cinquième Beignet

LETTRE

TRÈS MAL-HONNÊTE ET POURTANT TRÈS GALANTE

MADEMOISELLE,

La tendresse que je vous ai témoignée jusqu'ici est fausse, et je sens que mon dégoût pour vous s'augmente de jour en jour : plus je vous vois, plus

vous me paroissez odieuse et digne de mépris ; je me trouve naturellement d'inclination à vous haïr, il me seroit difficile de dire que j'ai pu vous donner mon cœur. Votre dernier entretien m'a paru fort ennuyeux, et ne m'a nullemeut mis en goût de vous aimer plus fréquemment. votre humeur volage me rendroit bien malheureux, si nous nous unissions et si j'avois le reste de mes jours, comme vos parens, le déplaisir de vivre avec vous. J'ai un cœur à placer en quelque lieu, mais il n'est pas à votre service, je ne connois personne plus infidèle et plus inconstante et en un mot moins capable de faire honneur à ma chère famille. je parle sincèrement et soyez persuadée que cette lettre part du cœur et vous me ferez plaisir si vous me fuyez, et si de même vous négligez de répondre : vos lettres ne peuvent être que de sottises. Je crois qu'on n'y trouvera jamais d'esprit et de bon sens. Adieu, croyez que je suis très-mécontent de vous, et que je ne serai jamais

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

JOLI-CŒUR.

En lisant cette lettre de suite, elle est très-malhonnête ; mais en passant alternativement une ligne, cette lettre est vraiment des plus galantes.

Vingt-sixième Beignet

RECETTE

POUR LA CONSERVATION DE LA SANTÉ
ET DE LA GLOIRE DES BELLES.

Depuis l'âge de 15 *ans, jusqu'à* 25.

1 Gros de Pudeur bien pulverisé,
3 Grains d'Enjouement rectifié,
2 Onces de Tendresse simple,
1 Demi-once de Fierté naturelle,
2 Gros de Bonne Opinion,
2 Grains de petites graines de Minaudéries,
4 Onces de Poudre d'or pur;

Le tout infusé dans une pinte d'Eau de beauté, où l'on incorporera un quarteron de MATRIMONIUM.

Depuis 25 *ans, jusqu'à* 40.

1 Gros d'Aigre-Doux,
2 Onces de Prudence,
4 Onces de Sirop d'Amour,
1 Scrupule de sirop de Jalousie,
1 Demi-gros d'Emportement,
2 Onces d'huile de Générosité;

Le tout infusé dans deux pintes d'eau de Discrétion.

Depuis 40 *ans, jusqu'à* 55.

1 Livre de racine de Nénuphar, pour rafraichir le sang.
1 Livre de racine de Patience, pour empêcher de gratter.
1 Demi-livre d'huile Bigotière bien clarifiée.
1 Gros d'huile de Cafard bien rafiné,

4 Quintaux d'or distillé par un habile homme.

Le tout incorporé et infusé dans les larmes d'une vieille Pécheresse.

Par ordonnance de dame EXPÉRIENCE.

Vingt-septième Beignet

COUPLETS

A METTRE EN MUSIQUE

Fillettes, au printems de l'âge,
Si votre pucelage
S'obstine à vous faire enrager,
N'allez pas vous décourager :
Il vous faut, sans autre mystère
Et pour cela le faire taire,
Lui faire, croyez-moi,
Faire signe du bout du doigt.

Si je vois fille qui se pâme,
Le trouble est dans mon âme,
Et dans un cas aussi fatal,
Je cours chercher remède au mal.
Pour secourir beauté souffrante,
Je m'agite, je me tourmente;
Je ne crains pas mon pair,
Car toujours je suis vite en l'air.

Vingt-huitième Beignet

LA CLEF

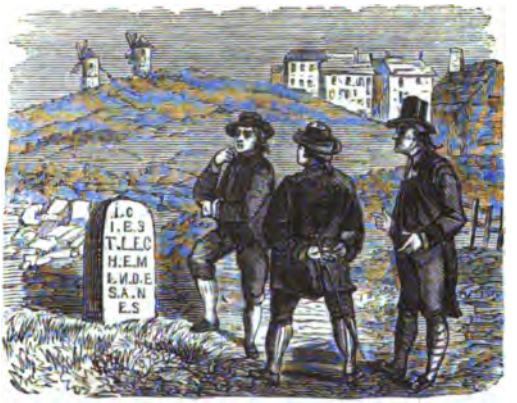
Frère Félix, en son secret dortoir,
Contoit fleurette à la sœur Dorothée,
Et la nonnain, loin d'en être irritée,
Par maint soupir lui donnoit de l'espoir.
Le moine alors levant certain mouchoir
Fit en amour la station première,
Pour aussitôt commencer la dernière;
Mais la nonnain lui dit : « Frère Félix,
Y pensés-vous! de Dieu serons maudits.

— Ne craignés rien ; pour vous sauver, ma chère,
Prenés, répondit-il, la clef du paradis. »

Vingt-neuvième Beignet

LES VERTUS DU MARIAGE

Oui, l'hymen est des dieux le plus parfait ouvrage,
Lui seul peut enlever l'homme au libertinage ;
C'est le nœud qui nous lie avec de doux accords,
La porte des plaisirs qu'on goûte sans remords,
La bride qui retient la jeunesse fougueuse,
L'onguent qui guérit seul la brûlure amoureuse,
Des blessures du cœur l'appareil souverain,
Et la forge, en un mot, de tout le genre humain.



Trentième Beignet

I. C.
I. E. S.
T. L. E. C.
H. E. M.
I. N. D. E.
S. A. N.
E. S.

Trois savants alloient de compagnie à Montmartre, près Paris, et trouvèrent, che-

min faisant, cette inscription sur une pierre. Précieuse trouvaille pour gens de cette étoffe; et soudain de se creuser la tête pour en découvrir le sens. Chacun, suivant ses conjectures, dit affirmativement : « Oh ! oui, c'est cela ! » *Le Premier* : « Imperator Cæsar Invasit et Subjecit... » *Le Deuxième* : « Ce n'est pas cela, et vous êtes dans l'erreur : c'est, à n'en pas douter : Julii Caii...» Il alloit continuer quand *le Troisième* dit : « Eh ! non, messieurs, non, vous n'y êtes pas, et j'y suis, moi. Il avoit raison, et cependant ils y étoient tous les trois. Pour vous éviter d'y être aussi, ami lecteur, vous saurez que cette inscription signifie :

ICI EST LE CHEMIN DES ANES.

Trente-et-unième Beignet

OPERE SCELTE

COLLA TRADUZIONE INTERLINEARIA

Buffonneria.

Amo Honno ujulm olo bzocomlo ù t'u.demio g'am Fenno ol ujuml eaj gizo ua Nogosim kao toc ocbzile xiluav t'upumgemmuml it neazzozeil gumc boa, otto hal zomgzo xicilo omcailo ù amo honno, geml tu nozo oleil om buzoit olul. Otto j lzeaxu pemmo senbudnico, ol xeatuml nemlzoz ka otto csuxeil zuicemoz goc natugioc; kao xeator xeac, toaz gil otto, s'al amo honno nezlo, toc ocbzilc Semmuav sennomsoml goyu ù t'upumgemmoz.

IL PESTELLO E IL MORTAJO.

Coglioneria.

Of Piom ! oclso uayeazaj, yoamo ol sfuznumlo Pzamo',
So yeaz foazoav, so nonezupto yeaz,
Kai geil xixzo ù yunuic uav hucloc go t'Uneaz,
Yeaz ea sozluim Bitem gamo uzgoaz boa sennamo,
Hzubo buz toc Zic ol toc Yoav,
Geil-gumc am nezlioz ugezupto
Rzobuzoz so pemfoaz gazupto,
Yaclo bziv go nòc lomgzoc hoav.
La putum soc omzez... lu zociclumso ocl xuimo :
Nem seazudo cuszeil gumc loc pzuc uheiptic
It ocl lonbc... nuic, Dzumgc Gioav ! nei nono yo hzonic
Uf ! socl lzeb no bujoz tu xietomlo boimo
Kao beaz lei yui ceahhozl gumc to hoa goc Gocizc.
Uf l... Nu Zoimo ! yo noazc gumc to coim goc Btuicizc.

STROFA

NELLO STILO DELL' ARETINO.

Aria : *Degnate sparmiarmi il resto.*

Om Hzumso leal senno ua Yubem,
Go Healzo lotto ocl tu numiozo,

To Xil c'imlzegail gumc to Sem,
Ceil buz goxuml, ceil buz gozziozo :
G'am Coim t'em casello to peal,
Go cec nuimc toc Hocc oc em bzocco;
Ofl eai xzuinoml, xeitu buzleal,
Xeitu buzleal, senno t'em Heal
Ea tu Pozdozo ea tu Bzimsocco.

ALTRA,

CHE SI DEVE LEGGERE ALL'USO HEBRAICO.

Cothmed bezl lmec cmioz cot lmeg, caex
Onzoh bezl zub lco ottiak ut lmeg, caex,
Rottu, ottih oma ross rottu,
Onzol ma lon otto tun os ù,
Zodzedog oziuh ù otipuf :
Oszaeccoz oma ozhhe lomdieb mec,
Zadot catb ozgmoz caex zaeb lo;
Zodottu liuc ti lmonolcot,
Oczaep ut cmug orob caex iak oz.

INGENUITA.

Sozluimo Nunum zosenmemgeil am yeaz ù cu hitto go piom xoittoz ù cum Femmoaz, ol go mo buc ceahhziz ka nasam Odzittuzg j bezlul tu nuims (otto mo xeatal buc tai gizo ualzo sfeco); beaz to tai bzomgzo. Tu bolilo mo senbzomuml buc, it hultal kao tu nozo bzagomlo c'ovbtikaul. Cab kaci t'imdomao tai zobemgil, céjoc lzumkaitto : bozcemmo mo c'uxicozu go bzomgzo so kao xeac btusoc omlzo to Bibi ol to Susu.

La Giupto uacci xu l'em btusoz t'EEMMOAZ!

TRADUZIONE.

U P S G O H D F I Y Q T N M E B
A B C D E F G H I J K L M N O P

K Z C L A X V J R É
Q R S T U V X Y Z &

Trente-deuxième Beignet

LA CHASSE

POT-POURRI

ACTEURS :

UN CHASSSUR. — UN GARDE CHASSE.

LE CHASSEUR.

Air : *Que Pantin serait content.*

La peste soit du canton !
On n'y trouve pas un lièvre.

La peste soit du canton!
On n'y trouve rien de bon. FIN.

A chaque pas un corbeau,
Et pas le moindre perdreau.
Tout le gibier a la fièvre,
Nul ne montre son museau.
La peste, etc.

Holà, hée, Garde chasse!

LE GARDE CHASSE.

Monsieur!

LE CHASSEUR.

Dis-moi un peu, l'ami, chasse-t-on beaucoup ici?

LE GARDE CHASSE.

Cahin caha. Je n'laissons pas que d'tirer d'tems en tems le p'tit coup: ça fait du bien, ça exerce.

LE CHASSEUR.

Et du Gibier, il paraît qu'il n'y en a pas beaucoup.

LE GARDE CHASSE.

Ça est vrai : y s'fait un peu chercher. Il y en avoit pourtant très-bien l'année passée; mais y nous est venu un bataillon de culs blancs, qui ont quasiment pioché toutes nos lapines: or, comme vous savez, point de lapines, point d'lapins. Ah! les braves chasseurs! c'étoit un plaisir de les voir en besogne : y se jetoient à corps perdu dans les terriers; et quant à ce qu'est du gibier, vous sentés bien qu'autant de vu, autant de troussé, ça n'fesoit pas le plus p'tit pli. On eût dit d'une bande de sorciers ; auprès d'eux j'n'étois quasiment qu'un marmouzet, et si c'pendant...

LE CHASSEUR.

C'est-à-dire que monsieur est un tireur.

LE GARDE CHASSE.

Eh! mais oui, pas mal, j'm'en vante.

Air : *Du haut en bas.*

Tout doucement,
Quand j'aperçois quelque lapine,

Tout doucement,
Je vous l'ajuste bellem ent
Puis je lui coule sous l'échine
Un peu d'huile de carabine,
Tout doucement.

Vous voyés ce p'tit fusil-là? on ne diroit pas que ça résiste au coup. Eh ben, ça vous a encore ses six postes dans l'ventre. Flairés, flairés; la peste m'étouffe s'il sent le vieux déchargé.

Air : *Quoi, ma voisine, es-tu fâchée.*

Si la rouille jamais s'y boute,
C'est, par ma foi,
Lorsque je n'y verrai plus goutte,
Encor je croi
Que, sans faire en cette occurrence
Tant de façons,
Je chasserai à toute outrance,
Fût-ce à tâtons.

LE CHASSEUR.

Tudieu! quel casseur de raquettes!

LE GARDE CHASSE.

Vous riés, vous prenés ce que j'vous conte là de mon fusil pour des vérités de Gascon : vous autres fusils de la grande taille, vous gouailleriés volontiers les courts, n'étoit qu'on n'sait pas ce qu'on peût devenir. Mais tenés : quand ben même,

Air : *Jean, ce sont vos rats.*

Un fusil trop long
A souvent la détente
Lente,
Un fusil trop long
Souvent frappe à côté du rond.

Eh! tenés, j'ons vu ça à l'arquebuse de la rue du Chantre. Il y avoit là un grand kirielison qui avoit un fusil long comme un sermon d'capucin : je bourrois pour le septième coup, qu'il n'avoit pas encore bandé son chien pour le premier.

LE CHASSEUR.

Diable! mais c'est trop drôle!

LE GARDE CHASSE.

C'est trop drôle? Mais vous, qui nous baillés là du lazzi avec votre rire malin, voyons donc un peu ce que vous savés faire.

Air : *O reguingué.*

J'sis curieux d'vous voir tirer,
Vous avez l'air de vous en mal tirer :
O reguingué, ô lon, lan, la.
Faites-moi mentir, car l'diable me cogne
Si je vous crois propre à c'te besogne.

J'vas vous m'ner dans un petit endroit où qu'vous trouverés pratique, à condition qu'vous m'baillerés de quoi arroser la rue au Pain, car quand j'ai flairé le terrier je crêve de soif.

LE CHASSEUR.

C'est trop juste.

LE GARDE CHASSE.

Air : *Allons, allons, à la guinguette, allons.*

Allons, allons,

Prenés donc garde,
Vous me marchés sur les talons.

Est-ce qu'on s'tient comme ça derrière le monde? Votre fusil n'auroit qu'à s'tromper, ça me feroit tort, au moins.

LE CHASSEUR.

Là, là : ne te fâche pas; mais où me conduis-tu?

LE GARDE CHASSE.

Chut.... cheux de bon gibier, c'n'est pas de la lapine de vingt-quatre sols, non : j'gardons c'te m'nuaille-là pour des clercs de Procureux : lapine d'un an, lapine de dix, tout est bon pour eux. J'vous gardons un friand morceau, une jolie biche, toute fraîche arrivée; mais vous m'payerés ben aussi ?

LE CHASSEUR.

Veux-tu de l'argent d'avance?

LE GARDE CHASSE.

Comment d'avance? Mille nom d'une ba-

terie rouillée! je n'suis pas un Bourreau peut-être! Mais silence, nous v'là au gîte de la bichotte : la voyés-vous derrière ce buisson? Alle est couchée, tant mieux, c'est toujours d'la besogne de faite. Le fusil est-il prêt?

LE CHASSEUR.

Oui.

LE GARDE CHASSE.

En joue donc, et lâchez l'chien.

(*Le fusil rate.*)

Vous ratés, Dieu me pardonne! L'diable vous rate! V'là donc ce fusil? il a d'beaux cheveux : gage qu'il n'y a rien dans l'bassinet : tout juste. V'là un vaillant chasseur! Eh ben, tenés, à votre air tout drôle, je m's'rais quasiment douté d'ça. Allons, prenés la poire à poudre, en bon chasseur, à pleine main ; s'couéz un peu. Bon. Et le chien? bandés donc! il faut tout vous dire. Allons, t'nés votre fusil droit, car vous n'finiriés pas d'rater.

LE CHASSEUR.

Voilà qui est singulier! cela ne m'était ja-

mais arrivé. Je ne sais pas comment cela se fait.

LE GARDE CHASSE.

Pardonnés-moi, vous savés comment ça ne se fait pas. Pourvu que j'n'ayons pas perdu not' biche. Attendés, ma foi, la v'là encore, elle s'est levée; hé ben, vous aurés la peine de l'abattre, c'est un rien.

Air : *Jean, ce sont vos rats.*

Oh çà, not'bourgeois,
Sachés faire
Enfin votre affaire.
Oh çà, not'bourgeois,
Tâchés d'ajuster cette fois.

Tournés par ce côté-ci, et non par là. Visés à l'entrefesson : on prend toujours une biche par l'cu. Mirés, partés ! Bon, la v'là à bas. *Vivat !* bravo ! Allons, allons, j'f'rons queuqu'chose de vous. Bayonnette au bout du fusil ! tombés dessus, un coup de bourrade entre les cuisses ; éventrés-la tout de suite, de crainte qu'elle n'en revienne.

Air : *Dans un détour.*

Ça n'va pas ben,
Allons donc, vous manqués de rein.
Poussés le canon,
Écartés-lui le jambon.
Bon !

V'là c'que c'est. N'vous ôtés pas, al'remue encore. Restés dessus jusqu'à ce qu'elle tourne l'œil.

V'là donc not'affaire finie. Vous savés ce qui me revient...

(*Le Chasseur lui donne une pièce de vingt-quatre sols.*)

Allons, fi donc ! il n'y a là que d'quoi aller à l'hopital des chiens... (*Il lui donne six livres.*) Bon pour com'ça. Vot' valet, not' bourgeois... Ah ça, y gnia pas besoin de vous dire de tenir le canon en enbas. Ça va tout seul. Au revoir ! Quand vous aurés de la poudre à brûler, venés me voir, vous ne la tirerés pas aux moineaux. Serviteur.

LE CHASSEUR.

Adieu, l'ami.

LE GARDE CHASSE seul.

Pour nous, maintenant, allons pomper not' goutte; car, pour un garde chasse,

Air : *La sagesse est de bien aimer.*

La sagesse est de bien aimer,
Et puis par après de bien boire.

Trente-troisième Beignet

LA CONFESSION SCATOLOGIQUE.

Une jeune fille se confessoit à son curé qu'elle avoit pissé dans le cimetière; le confesseur lui répondit : *Après?* — Mon père, j'ai pété dans l'église. Le curé, ennuyé de cette confession, lui répliqua avec vivacité : *Hé bien, va-t'en chier au Diable.*

Trente-quatrième Beignet

HISTOIRE GRECQUE

L N n é o p y; l i a t t, l i a é t a k k, l i a p t, l i a v c, l i a é t m u, l i a m é, l i a é t m é, l i a c d o R o; l i ê d c d a g é k c.

TRADUCTION.

Hélène est née au pays grec; elle y a teté; elle y a été à caca; elle y a peté; elle y a vessé; elle y a été émue; elle y a aimé; elle y a cédé aux héros; elle y est décédée, âgée et cassée.

Trente-cinquième Beignet

SUBTILITÉ D'UN HOMME

POUR FAIRE

DÉCLARER SON VOISIN C..U

PAR LUI-MÊME.

Un homme de bonne humeur étant logé en une hotellerie dont la maîtresse était assez jolie, il la requit plusieurs fois d'amour ; mais

il n'avoit rien pu obtenir d'elle. Un jour que le maître étoit aux champs, il vint une si grande quantité de monde que toute l'hotellerie était remplie. Assez tard il arrive un homme de condition pour loger : la maîtresse fut extrêmement fâchée de le refuser, car c'étoit une personne qui logeoit souvent là dedans et qui y faisoit une belle dépense, mais elle ne pouvoit où le mettre. Ce jeune homme qui étoit amoureux d'elle, voyant une si belle occasion, dit à la maîtresse qu'il offroit sa chambre à ce gentilhomme, si elle vouloit promettre de lui donner la moitié de son lit, à quoi elle ne se vouloit point résoudre. Mais celui-ci lui fit tant de serments qu'il ne la toucheroit point, et que ce n'étoit que pour son intérêt ce qu'il en faisoit, qu'elle fut ébranlée ; mais auparavant elle vouloit être assurée de son fait : elle lui dit qu'elle ne croyoit point à tous les serments qu'il faisoit, et qu'elle gageroit bien qu'il ne les tiendroit pas. Il persiste à lui donner cette assurance. Elle lui dit donc qu'elle vouloit gager dix écus qu'il ne s'en abstiendroit point, et qu'elle

les paieroit au cas qu'il eût cette retenue; et qu'au contraire, il les paieroit au cas qu'il contrevînt à son serment, dont ils demeurèrent d'accord ensemble. Et pour plus grande assurance, lui dit-il, je veux que vous me lieiés, car autrement je ne me tiendrois pas assuré de moi même, ce qu'elle lui accorda. Il donna donc sa chambre à ce gentilhomme, et alla coucher avec la maîtresse, qui le lia auparavant, en sorte qu'il ne se pouvoit remuer. Comme elle fut dans son lit, soit que l'envie la prît de rire pour avoir cet homme auprès d'elle, qu'elle connoissoit de fort bonne humeur, et qu'elle savoit bien qu'il l'aimoit, soit qu'elle eût envie de gagner les dix écus, ce qu'elle ne pouvoit pas avoir, et ensemble son consentement, puisque par force étant lié comme il étoit, il devoit gagner la gageure, elle le délia. Lui, se voyant libre, ne manque point de prendre son plaisir, quoiqu'elle fît semblant de se fâcher, lui disant qu'il n'étoit pas homme de parole et qu'il perdroit la gageure. Il lui avoua bien n'être point homme de parole, puisqu'elle en voyoit des effets, et

que pour la gageure, il avoit de quoi se défendre de payer. La nuit se passe de cette façon, et le mari arrive le lendemain. Cette femme prétend que cet homme lui doit payer dix écus, lui s'en défend. Ils veulent que la cause soit jugée, mais par devant qui? C'étoit la question. Cet homme lui dit qu'il prenoit le maître du logis pour juge, et qu'il lui déclareroit le fait sous paroles ambiguës, auxquelles il ne comprendroit rien, ce qu'il fit; et, l'allant trouver, il lui dit : Mon hôte, encore que vous soyez partie dans cette affaire, je vous tiens homme si juste que je vous fais juge d'une gageure que j'ai faite avec votre femme. Il m'est venu un âne de campagne, j'ai prié votre femme de me permettre de le mettre dans son pré; elle m'a refusé, disant qu'il mangeroit son herbe; je lui ai promis que non, et que je l'en empêcherois bien. Nous faisons gageure que si mon âne mange de son herbe, je perdrai; mais que s'il n'en mange pas, je gagnerai. J'ai fiché un pieu au milieu du pré, où j'ai attaché mon âne si court qu'il ne pouvoit atteindre l'herbe. Votre

femme a elle-même délié l'âne, comme elle l'avouera, et mon âne a mangé son herbe. Je vous fais le juge : à qui en est la faute, et qui a gagné la gageure de nous deux. Le mari jugea que sa femme avoit perdu, et que par conséquent il avoit gagné la gageure.

Trente-sixième Beignet

CONTE

Une femme assez âgée se plaignant à son mari d'un rhume et d'une fluxion qui lui tomboit sur l'épaule, le mari, qui avoit l'esprit assez subtil, lui dit : M'amie, vieillesse est une étrange maladie, c'est une hotellerie de laugeurs où il pleut par tous les endroits; cela n'est rien, il ne s'en faut pas fâcher, car on dit communément qu'en vieille maison il

y a toujours quelque gouttière. — Oui bien, dit la femme qui se plaignoit de n'être pas assez caressée, quand elle est mal couverte, et qu'on ne monte pas souvent dessus pour boucher le passage à l'eau.

Trente-septième Beignet

LE FOIBLE DES FEMMES

Colin, en badinant avec une bergère,
Avoit, par un adroit détour,
Surpris d'une main téméraire
Le plus cher trésor de l'amour.
Il est des feux charmans qu'un seul instant décèle :
Je ne puis plus cacher les miens ;
Vous voyez mon foible, dit-elle.
— Non, lui dit-il, mais je le tiens.

Trente-huitième Beignet

CHAULT-CONIN

VILLAGE PRÈS DE MEAUX

Une troupe de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe firent partie, dans la belle saison, d'aller se promener à Meaux et de voir les belles maisons de campagne qui sont aux envi-

rons de cette ville. A peu de distance d'un village nommé Chault-Conin, par où ils devoient passer, ils rencontrèrent une vieille paysanne suivie d'une jeune fille passablement jolie, qui s'en alloient leur petit pas. Un jeune cavalier de la troupe, qui avoit envie de rire, mit la tête hors de la portière, et demanda où étoit Chault-Conin. La jeune fille, toute honteuse, baissa la vüe et ne dit mot, ce qui obligea le cavalier de réitérer sa demande. La vieille, plus aguerrie que la jeune, se sentant importunée, répondit sans s'émouvoir : « La, la, monsieur, ne vous moquez point de ma fille; si votre nez étoit à son derrière, vous ne seriez pas loin du faubourg. Cette naïveté fit rire la compagnie, et le moqueur se trouva moqué.

Mérard Saint-Just, dans ses *Contes en vers*, a traité ce sujet avec plus d'esprit, ce me semble. Comme la pièce est fort courte, nous allons la donner ici :

CHAULT-CONIN

VILLAGE PRÈS DE MEAUX

Deux jeunes gens, allant voir un voisin,
Auprès de Meaux, trouvent sur leur chemin
Petite vieille, avec elle ayant fille
De dix-sept ans, passablement gentille.
— Sommes-nous loin de Chault-Conin? —
Demande l'un, et se met à sourire.
On ne lui répond pas. Nouvelle question;
Pas le mot. — Bonne femme, êtes-vous sourde? — Non,
Repart-elle. — Eh bien donc, voulez-vous nous instruire?
— De quoi? — Pour vous faire le court,
De Chault-Conin? — Oh! oh! se prit à dire
La grande-mère, au cul de ma fille, beau sire,
Mettez le nez, et vous serez près du faubourg.

Trente-neuvième Beignet

Un homme avoit un valet fort jovial et d'une excellente humeur, et le maître se plaisoit quelquefois à raisonner familièrement avec lui. Il lui demanda un jour : « Monsieur,

quelle différence y a-t-il entre la vérité et la raison? — Pour moi, dit le maître, je ne crois pas qu'il y ait grande différence. — Bon, dit le valet, si vous aviez le nez à mon derrière, ce seroit la vérité, mais seroit-ce la raison?—Non, dit le maître. — En ce cas, dit le valet, vous voyez qu'il y a de la différence entre les deux. Mais encore, posons que cela fût et que vous n'en pussiez pas sortir, lequel aimeriez-vous mieux, qu'on vous coupât le nez, ou à moi les fesses? — J'aimerois mieux mille fois, dit le maître, que l'on te coupât les fesses. — Vrayment, monsieur, dit le valet, si cela était, vous auriez une belle paire de lunettes.

Quarantième Beignet

ÉPIGRAMME

Avec Laïs veut-on savoir
Le prix que coûte une entrevue,
Il faut bien payer pour l'avoir,
Et plus encor pour l'avoir eue.

Le Bon Homme!

Un homme marié depuis six mois avec une très-jeune personne, la surprit en *conversation très-intime* avec un jeune homme. En mari qui sait vivre, il se retira sur la pointe du pied sans être vu, et au lieu de se désespérer d'un évènement si commun, il lui envoya une heure après le couplet suivant :

Ces maudites filles sont faites
A peu près comme les noisettes :
Sans que rien soit à découvert,
Au cœur plus d'une est entachée,
Et l'on ne s'aperçoit du ver
Que quand la *coquille* est cassée.

A Philis, en lui donnant un bijou.

Philis, rien pour rien;
Prenez de mon bien,
Donnez-moi du vôtre.
Qui donne un bijou,
A moins qu'il soit fou,
En demande un autre.

De Cailly.

Comme c'est drôle!.....

A un spectacle donné *gratis* il y eut, comme de raison, une très-grande affluence. Une jeune poissarde, qui n'était jamais entrée à la Comédie, voyant le souffleur lever la trape et avancer la tête sur le théâtre : « Eh! s'écria-t-elle, regardez donc ce chien-là qui fait un trou au théâtre pour trouver une place. »

Quarante et unième Beignet

LOÛ VÉRITABLE VEY DE GÔDÔ[1].

Y ne m'estimerôo pa daigne
D'aivoy cheulay dan lay tétaigne,
Voû çâa que lé fanne on du lay,
Qui véen ay fore de craulay,
Encô moin d'avoy éne coûille

1. Pour goûter tout l'agrément de cette pièce, il faut avoir recours au Glossaire bourguignon de M. de la Monnoye : surtout à celui de l'édition de 1748.

Et ne saivoy voû ou lay moûille,
Quan ce véen que lou ribôlô
Charche l'ombre, et fû loû sôlô.
Sy y ne chantôo lay vaillance,
Lay bravade et l'epeluance
Du valeurou vey de Gôdô,
Qui ney pa tôjor fay dadô,
Ma qui neu et jor fai la garre,
Taimoin en son lé tapesarre,
Lé nazade et lez orion
Que, combattant san morion,
Ay receu dan éne maulée
Qu'ain jor fu faite en lay vaulée
Qu'ey éne rive, et poin de fon,
Voû çâa que lez anfan se fon.
Vey d'honneu, vey de renommée,
Que n'âa lay putain essommée
Qui tay tandu tan de laissô,
Qui t'ay tan fay coutay de sô,
C'étoô ain vey qu'an lay bataille
Ay fraipoô d'estoc et de taille,
Ay s'allôo tô pô tô foray,
San avoy pô d'être pouray;
Ain vey tan aimay dé femelle,
Que to lé fin jor de nôvelle
Se venéen ay lu presentay
Pô l'aymor de say grand beatay.
Taimoin en âa daime Claimance,

Qu'ay léy tan bretaclay ay crance;
Margô lai gormande, et lay cliar,
Don ay léy encor ain bâtar;
Margueurite Marjô lay blainche,
Qu'el ey tan craulay su son ainche,
Lay Devencâa, et lay Brignon,
Lay Pointresse, et lay Rougemon,
Lay Bretonne, et lay Greneteyre,
Qui porte en trousse san crôpeire,
Lay conjôtre, et lay Granjan,
Qui souan l'on pris au bairan;
Lay Poyvre, et lay grante Isabelle,
Qui chevauche san bâa ny selle,
Lay le Peige, encor lay Dupon
Qui bribaulle de lay lou pond,
Et tan d'autre don lé nature
On causay say moite évanture,
Et qu'on voiray son moitre au lay
Lay voû lez autre son frôtay;
Qu'au depey de tant de cairogne
Qu'on gatay ce vey de Bregogne,
Ma encor ain vey qu'étan Roy[1]
Aitôo daigne d'être ay ain Roy,
Ain vey nôble, ain vey or de paige,
Ain vey qu'aivôo tan de coreige,
Que deux bon cô sans déconnay

1. Roide.

Ay fesôo sans être éténay.
Ain vey d'ene belle ecarrure,
Ain vey d'ene belle ancôlure,
Ain vey d'onze poûce de lon,
Sôtenu de deux bon coûillon;
Se n'étôo pa de sé gran coûille,
Aussi molle que dez andoûille,
Qu'ay fau totenillé troâ jor
Pô lé faire entray en aimor,
Encor qu'éne main aigriable
Ly frôtte et refrôtte lou rable,
Ma c'étôo de se vey adan,
Qui pleure quan ai son dedan,
Quan ce véen que queique gaseutte,
Son moitre tate, ou lay pinseute;
Ce vey, ma ain vey si chanu,
Ain vey qu'ey tan faz de çonnu,
Ain vey pôssan[2] meu qu'ene dague,
Ce vey corrôo tôjor lay bague,
Pu sôuan dedan se chauchôo
Qu'ain autre ne s'en éprôchôo,
Ay ley tôjor coru lay lance,
Depeu loû tan de son enfance;
Ain vey fié, ain vey vaillant,
Qui allôo lé con essaillant,
Ay se prenôo é pù suparbe,

2. Perçant.

Eusse en l'ay ain grand pié de barbe,
Et s'on l'eusse putôo tuay
Que de loû faire débanday,
Qu'ay n'eusse pleuray de son œille,
Dans loû con ou su Lambreuille.
Que si d'azar on l'an gadôo
D'antray dedan, ay renadôo
Dessus loû ventre ou su lé queusse
An moin que de viré lou peusse.
Ce n'aitôo de cé vey truan,
Qui demeureré en bé ain an,
De côte ain feu côuant lé sarre,
San palay d'aulay ay lay garre,
Tan ay son poltron ay vooran.
C'étôo ain vrai vey conqueran,
Ain vey qu'étan an sai furie
Eusse effondray ene eusserie,
Ain vey de réputation,
Ain vey hady comme ain lyon,
Ain vey po sôlay éne bande
De Suissosse voû d'Aulemande,
Ain vey, ma saivé vô quey vey?
Au grand jamoi n'an fu ain tey.
Ma scavé vô, don ai la greigne ?
Ce n'a pu qu'ene pôure queigne,
Loû prôve vey ay là vezay,
Ce n'âa pu qu'ain vey écrazay,
Et say hure, sa viseygeyre

Ne fay pu que lay peute gayre,
Ay lay tan juaya anconnay,
Quay lan âa tôjor marconnay,
Ey léy, lay peâa ay clairenôo,
Et loù groin comme ene lamprôo;
Ly léy loû bou du Ribôlô
Taillé tôt au sain qu'ain sublô,
Ey l'ey receu tan de balafre,
Qu'ay faisôo é pu hadi affre,
Et quoy quai l'ôo tan refôtu,
Ancor n'a tay pa reclu,
Et si quoy qu'ay lôo lé potance,
Ay vorrôo tôjor étre an dance,
Et si quoy qu'ay n'en peuve pu,
Ay veu tôjor étre au potu,
Aussi-tôt quay voy lé memelle
De queique norisse ou pucelle
Que son moitre s'en va tatan,
Ay vorrôo étre au baitan.
Quan se veen ay passay ain quarre,
Ay jette son œille de quarre,
Dessus queyque jeune tarron,
Ce vey quitte son chaipperon,
Pu vô voiré lay pôure bête,
S'acoutey et levay lai tête,
Comme é champ ain jeune Luzar.
Ce vey feray tôjor lai garre
Jusqu'ay sôo ay cent pied de tarre,

Et say l'âa encor si vaillan
Qu'on le vuy tôjor bataillan,
Câa ain vrai anfan de foteugne
Qui n'é jaimais craignu lé beugne;
De peû qu'ay fu ay sain bessain
Ay ne crain chancre ny poulain,
Chaude-pisse, ni lay vairôle.
Ay ce vey lay, çâa ain vey drôle;
Ce vey lay, quoiqu'ay sôo peti,
Ne manque jamais d'aupeti,
Ay may en œuvre peute et belle,
Putain, ribaude et maiquerelle,
Câa po vôo comme ay l'a leuvretey,
Que ferôo ce s'ay l'aitôo antey.
Câa porquey ansain qu'en lai France
Si on queneussôo lay vaillance,
Tot ansain qu'ain brave soudar
Aipré ainsy fay bon sarvice,
On baille queique benefice,
Po vivre dedan lai moison
Doucement en tôte saison,
Ces Rufiens et ces Rufienne,
Qui en lay Bregogne s'éténe,
L'y fon gaday, et le neury,
Ma qu'ay l'ôo lé coûillon peury,
Et éne prebande ay Sainte Reine,
Voû ay poray vivre san peine,
Et si d'hazar en ce tan lay

Ay velôo encor ribauday,
Ay si trôverôo des ôureire
Qu'on rejantay dan lé poreire,
Que po gaday d'allay ay pié,
Ce pôvre vey estropié,
Ly rebailleron dé monture,
Lay vayrôle por évanture,
Qu'ay seré lay bétôo guairy,
Po moin qu'on ne fay dan Pairy.

Ainsi soit-il.

Quarante-deuxième Beignet

LE SECRET DE LA NOCE

La jeune Luce épousa le vieux Luc;
A Cupidon son âge étoit rebelle.
Or il ne put de son amour caduc
Donner, hélas! qu'une preuve à la belle :
Puis il lui dit : *voilà tout le secret!*
En femme ainsi l'on vous métamorphose.
Cent fois, Madame, on recommenceroit,
Que ce seroit toujours la même chose.

Quarante-troisième Beignet

LE NOUVEAU CADRAN

Aux champs étoit un horloger
Qui s'accosta dans un verger
D'une paysanne gentille.
Voyant son corsage léger,
Et son œil où l'amour petille,
Et le dessous de sa mantille
Que le vent faisait voltiger,
Il sent ne sais quoi s'allonger.
Il le présente à cette fille.

« O ciel! quel objet étranger!
Est-ce un serpent? est-ce une anguille?
— Non, dit le grivois, c'est l'aiguille
Qui marque l'heure du berger. »

Quarante-quatrième Beignet

Le petit père André, fameux prédicateur, se vantoit d'improviser un sermon sur tel sujet qu'on lui donneroit, à l'instant de monter en chaire. Le prince de Condé le mit au défi, et un jour que le père André alloit prêcher devant toute la cour, il lui envoya par un page une feuille de papier sur laquelle étoient dessinés deux membres virils, l'un très-gros et l'autre très-petit.... Le petit père monte en chaire, et, sans hésiter, commence ainsi son sermon : « Le grand vit, mes chères sœurs, le grand vit dans le luxe et la molesse; mais le petit vit, mes chers frères, le petit vit

dans l'indigence et le mépris. Je vais prêcher sur la charité, etc. »

Quarante-cinquième Beignet

LA DOULEUR DES VEUVES

Nicaise est mort : dieux, quelle épreuve!
S'écrioit un jour toute en pleurs
Une jeune et gentille veuve;
Laissez-moi seule à mes douleurs.
— Mais connoissez-vous le veuvage,
Lui dit-on, pour pleurer si fort?
Dieu fasse paix au pauvre mort!
C'étoit un vivant bien sauvage.
— Oh! le coup est trop foudroyant,
Dit-elle toujours larmoyant,
Quoique pour ranimer Nicaise
Tous mes regrets soient superflus,
Laissez-moi pleurer à mon aise,
Et puis je n'y penserai plus.

Quarante-sixième Beignet

LES

BOYAUX POUR LES CHATS

CHANSON

Un bon vieillard bien amoureux,
Rencontrant fillette gentille,
Lui déclara ses tendres feux,
En lui disant : La belle fille,
Je suis épris de vos appas.

Aussitôt la fille plaisante,
En s'étouffant de rire, chante :
Des boyaux pour les chats.

—Asseyons-nous sur le gazon,
Oublions le reste du monde,
Mon cœur vous aime tout de bon;
Je fais mon étude profonde
D'adorer de charmants appas.
Aussitôt la fille, etc.

Piqué jusques au fond du cœur
Du mépris qu'on lui fait paraître,
Pour parvenir au vrai bonheur
Et recevoir un nouvel être,
Il fait en avant quatre pas.
Aussitôt la fille, etc.

Il l'embrassa bien tendrement,
Autant qu'un bon vieillard peut faire,
Et se disposa lentement
A faire éclore le mystère;
Mais avant le coup il fut las.
Aussitôt la fille plaisante,
En s'étouffant de rire, chante :
Des boyaux pour les chats.

Quarante-septième Beignet

n homme fort bon compagnon, discourant avec un sien ami qui lui reprochoit qu'il étoit peu dévotieux, et que, s'il mouroit en un lieu où il ne fût pas connu, on ne l'enterreroit jamais en terre sainte, en demandant la raison, son ami lui dit : « Parce que vous ne portez pas une marque sur vous qui puisse faire juger que vous soyez catholique, car je ne vous vois jamais ni d'heures, ni de chapelet, et par là j'inférerois que vous ne priez jamais Dieu. — La conséquence en est mauvaise, répondit-il, car pour d'heures je n'en ai pas besoin, puisque je sais mon service tout par cœur, et que pour un chapelet, j'en ai encore moins affaire, car j'ai une femme si maigre qu'on pourroit lui compter tous les os, et particulièrement ceux de l'épine du dos, aux-

quels je dis toutes les nuits mon chapelet. » Son ami lui répond : Mais quand vous êtes au bout, baisez-vous la médaille? »

Quarante-huitième Beignet

Un certain Picard entrant dans une église le jour de la fête du saint, il vit toutes les reliques étalées, et au bout un encensoir d'argent qui avait servi à la messe, lequel était encore tout plein de feu. Il se mit à baiser fort dévotement toutes les reliques l'une après l'autre. Étant donc au bout, et voyant cet encensoir, il crut que c'en était encore une ; c'est pourquoi il se met à la baiser aussi, et s'étant brûlé les lèvres, il dit en son patois : *Ti dié, que sti petiot saint a la goule caude.*

Quarante-neuvième Beignet

Un jeune homme rencontrant une jeune fille fort jolie, après l'avoir cajolée, il vit qu'elle n'avoit pas manqué d'esprit, et qu'elle lui répondoit fort à propos. En prenant congé d'elle, il lui dit : « Adieu, la belle fille, je voudrois bien avoir mis un de mes membres dans un des vôtres. — Plût au ciel, monsieur! répondit la jeune fille. — Comment l'entendez vous, m'amie? dit le jeune homme.

Votre nez en mon cul, » monsieur, dit la fille. Ce jeune homme demeura un peu surpris de cette réponse, car je crois qu'il l'entendoit d'une autre façon.

Cinquantième Beignet

ÉPIGRAMME

Une Duchesse à l'agonie
De sang-froid attendait la mort;
Son bon Curé, pour l'autre vie
Lui dépêchait un passe-port.
« Voici, Madame, le saint chrême
Qui doit effacer vos péchés;
C'est l'antipode du baptême.
— Bon, dit-elle, mais dépêchez.
— Puisque vous daignez le permettre,
Dit aussitôt l'homme à rabat,
Madame, je vais vous le mettre.... »
A ce propos peu délicat,
D'un œil mourant lorgnant le prêtre,

Elle dit : « Vous êtes le maître,
Mais je suis dans un pauvre état. »

Cinquante-et-unième Beignet

Pendant le dernier carnaval,
Un Liégeois de taille replète
Donnait la main à Fanchonnette
Au théâtre, à l'église, au bal :
Personne ne le trouvait mal.
Mais Damon, fâché qu'il l'assiége,
Dit à Mondor : « Que fait Fanchon
De ce certain homme de Liége?
— Parbleu, répond l'autre, un bouchon. »

servit en même temps. Comme il avoit grand faim, il la mangea sans y trouver rien à redire; mais quand il l'eut mangée, il demanda à sa femme d'où elle l'avoit eue. « La voisine telle me l'a envoyée, répondit la femme. — Foin, morbleu! dit le mari, me voilà pas mal : j'ai chié dans le chaudron et je le mange. » Ainsi le trompeur se trouva trompé.

Cinquante-troisième Beignet

LE BON LATIN

Ayant pris leurs joyeux ébats,
Deux écoliers contoient leurs cas
A certain Directeur puriste,
Délicat et grand latiniste.
Pater, puellam cognovi,
Dit l'un. Le directeur dit : « Fi !
Allons, un mois de pénitence.
— Moi, dit l'autre, voici ma chance :
Rem habui cum puella.
— Ah! dit le Père, bon cela!
L'expression est de Térence. »

Cinquante-quatrième Beignet

LE RENDEZ-VOUS DE LISE

Lise, échappée à son premier amant
(Et mon auteur ne m'a pas dit comment),
S'était logée exprès, pour être sage,
Chez des dévots ; ceux-ci, contre l'usage,
Étaient vraiment gens de bien, s'il en fut,
Dormant au prône et chantant au salut.
Tout en suivant son hôtesse à l'église
Deux fois le jour, un jeune homme lui plut,
Un beau jeune homme et très-bien fait. « Oh! Lise

Si vous voulez, cette nuit je viendrai....
— Eh bien, venez ; si je puis, j'ouvrirai. »
La voilà donc qui craint d'être surprise ;
Elle descend doucement, doucement,
Pieds nus, sein nud, le moindre vêtement
Eût fait du bruit : les plis de sa chemise
En faisaient trop, quand l'air en s'y jouant
Les déployait : hélas ! en respirant,
Dans son effroi, son trouble l'épouvante,
Audacieuse à la fois et tremblante.
Comme l'horloge allait sonner minuit,
Elle ouvre, on entre, on se coule sans bruit :
En remontant on se perd, on l'appelle.
« Oh ! Dieu ! l'hôtesse, eh ! l'hôtesse ! » dit-elle.
L'hôtesse dort ; mais Lise en son esprit
La voyait là. Son cœur battait de crainte
Et de désir : enfin on la saisit
Par la chemise ; et dans le labyrinthe
Ils vont ensemble au milieu de la nuit,
Et l'amant tient le fil qui le conduit.
Mais la terreur augmente sur la scène,
Le danger croît, aussi Lise frémit ;
C'était la porte, et puis c'était le pène,
Puis le plancher, et puis c'était le lit
Qui va, qui vient. Eh ! l'hôtesse, l'hôtesse !
Redisait-elle encore à ce moment,
Toujours cédant à sa douce faiblesse,
Et s'arrangeant aux bras de son amant.

Mais admirez l'effet du sentiment
Et du plaisir, voici Lise qui crie ...
Ah! si j'osois répéter ces cris-là,
Ces ah! mon cœur! et puis ces simples ah!...
Quand ses amours redoublent de furie.
L'heureux amant, qui veut filer plus doux,
Craint à son tour, et dans cette détresse
Il lui répète : « Eh! l'hôtesse, l'hôtesse!
— Ah! répond Lise en criant, je m'en f.... »
Ce mot, messieurs, contient tant de morale
Que j'ai passé par-dessus le scandale.

Cinquante-cinquième Beignet

Un prédicateur prêchant le jour de la Magdeleine, s'étendit beaucoup sur la mauvaise vie de cette femme, et dit plusieurs belles choses sur sa conversion. Ensuite, apostrophant les dames : « Il y en a plusieurs de vous, dit-il, qui viennent ici plutôt pour se divertir que par dévotion; et de toutes les femmes qui

m'écoutent, je ne sais s'il s'en trouveroit une seule qui voulût se repentir comme la Magdeleine. Que dis-je, qui voudroit se repentir comme elle? qui ait même le moindre remords de ses péchés! Je ne parle pas de toutes, mesdames, mais j'en veux principalement à une qui est indigne de se trouver avec d'honnêtes femmes. C'est la plus perdue et la plus effrontée de toutes les femmes. Il y a longtemps qu'elle promet tous les ans à son confesseur de vivre en femme de bien; cependant elle fait toujours la même vie. Puisque son péché ne lui fait point de honte, il est juste que nous lui en fassions. Il est dit dans l'Écriture : *Si ton frère a fait une faute, reprends-le une fois, deux fois ; mais s'il ne se corrige pas à la troisième admonition, dis-le à l'Église*. Puis donc que tant d'exhortations ne sont pas capables de ramener cette pécheresse endurcie, il faut la couvrir de confusion, étaler publiquement son infamie, et la nommer devant toute cette assemblé. Oui, messieurs, je vais vous la nommer; c'est.... La nommerai-je ? Je le dois, mais pourtant....

Non, je ne le dois pas. Pourquoi non? Cette salutaire honte peut la retirer de son crime. Je la nommerai donc : c'est.... Cependant ne la nommons pas. Ce nom est si infâme, qu'il y a même de la honte à le prononcer. Mais il faut pourtant vous la faire connaître. La voilà tout devant, qui fait la sainte Nitouche. Je vais lui jeter ma calotte. Prenez bien garde sur qui elle tombera. » Levant alors le bras, et faisant semblant de jeter sa calotte, toutes les femmes qui étaient devant lui baissèrent la tête. « O tems ! ô mœurs ! s'écria le prédicateur, je croyais qu'il n'y en eût qu'une, mais je vois bien que le nombre en est grand. »

Cinquante-sixième Beignet

Vous vous plaignez, Iris, de votre mal de dents ;
Votre mal et le mien n'ont nulle sympathie :
Si vous l'aviez dehors, vous en seriez guérie ;
Et moi je guérirais si je l'avais dedans.

Cinquante-septième Beignet

LA TABLE DES MENUISIERS

Sur les genoux de Perrette sa femme,
Un menuisier mangeait sa soupe un jour.
Un sien ami l'aperçoit et l'en blâme,
Eh! qui pourrait s'attendre à pareil tour?
« Comment, chez toi point de table, compère?
Un menuisier...! — Eh! pourquoi t'étonner?
Dit l'artisan. Voilà tout le mystère :
Dès que j'ai fini le dîner,
Je n'ai que la nappe à lever,
Et je f.... la table par terre. »

Cinquante-huitième Beignet

Monsieur le président de Harlay, rentrant un jour à pied dans la cour du Palais par la petite porte qui aboutit au quai des Orfévres, trouva une femme qui, se sentant pressée de ses nécessités, s'étoit accroupie au coin du détour pour se soulager à la hâte. Aussitôt qu'elle aperçut le premier président si près d'elle, elle voulut se relever, mais il l'en empêcha en lui mettant la main sur l'épaule. « Ne bougez, dit-il, ne bougez, bonne femme : j'aime encore mieux voir la poule que l'œuf. »

Cinquante-neuvième Beignet

LES MÉTAMORPHOSES

Fille à dix ans est un petit livret
Intitulé : l'Abrégé de nature.
Fille à quinze ans est un petit coffret
Qu'on peut ouvrir en forçant la serrure.
Fille à vingt ans est un épais buisson
Dont maint chasseur pour le battre s'approche.
Fille à trente ans est de la venaison
Bien faisandée et bonne à mettre en broche.
Fille à quarante est un gros bastion
Où le canon a fait plus d'une brèche.
Fille à cinquante est un vieux lampion
Où l'on ne met qu'à regret une mèche.

Soixantième Beignet

LES TROIS ACCIDENTS

Nicette tenait dans sa main
Un œuf frais qu'elle allait porter à sa grand'mère.
Le verglas qui couvrait la terre
La faisait chanceler tout le long du chemin.
Plus elle craint et moins elle est légère.
Certain vent incivil alors se présenta,
Vent qu'elle eût bien voulu lâcher à la sourdine ;
Elle aperçoit qu'on l'examine,

Et jusqu'au blanc des yeux le rouge lui monta.
Le malheur fut complet par défaut d'assurance.
Il survint un ruisseau qu'il fallut enjamber :
Nicette lève un pied, glisse, perd la cadence,
Et, serrant bien les poings pour faire résistance,
Péta, creva son œuf et se laissa tomber.

Soixante-et-unième Beignet

LE MARI PRÉVOYANT

D'une échelle en tombant Margot s'était fendu
Le passage secret dont l'homme est descendu.
Un Esculape de village,
Une aiguille à la main, réparait le dommage.
Blaise, époux de Margot, du cas était témoin ;
Mais voyant le Frater terminer son ouvrage,
« Compère, lui dit-il, pour le bien du ménage,
De grâce, fais encore un point. »

Soixante-deuxième Beignet

Une certaine fruitière envoya par sa fille à une dame de condition un panier de nèfles molles, qu'elle lui présenta de la part de sa mère, en disant : « Madame, voilà une pannerée de nèfles que ma mère vous envoie. Elles sont molles comme bran, Madame, mangez-en. Cette dame, étonnée de l'impudence de cette fille, s'en plaignit à sa mère à la première rencontre. A quoi la mère répondit : « Ma foi, Madame, je ne m'en étonne point, car ce n'est qu'une bête qui n'a pas plus d'honneur ni de civilité que le trou de mon derrière. « Je vous laisse à juger laquelle était mieux instruite, de la mère ou de la fille.

Soixante troisième Beignet

L'INCONNU

Un certain jour, trois commères
D'épaisse rotondité
Remplissaient de leurs trois derrières
Un fiacre assez mal monté.
Un petit laquais par derrière
S'accrochait du mieux qu'il pouvait,
Et le Cocher qui jurait
Tâchait de fournir sa carrière.

On voyageait avec gaîté,
Quand, à gauche, une grosse pierre,
Et du côté droit une ornière,
Font perdre au fiacre, mal lesté,
Le centre de gravité,
Et le couchent sur la poussière.

Le petit laquais, culbuté,
Se lève en frottant sa croupière,
Et du fiacre, sur le côté,
Va, boîtant, ouvrir la portière.
Mais le jeune homme, épouvanté,
Voit, comme dans un reliquaire,
Trois gros cus dont la nudité
Vient lui sauter à la visière.
A ce spectacle inattendu,
Jasmin, étonné, se redresse,
Quand il entend sa maîtresse
(Dame modeste et de vertu)
Qui, la tête en bas dans la presse,
Criait : « Petit laquais, eh! cache donc mon cu!
— Eh! mais, dit Jasmin éperdu,
Parlez, Madame, lequel est-ce? »

Soixante-quatrième Beignet

De deux dames grandes amyes,
Ensemble en ung lict endormies,
L'une, s'esveillant en sursaut,
Se print à rire si très-haut
Que l'aultre en riant esveilla;
De ce grand ris s'esmerveilla
Celle, qui veult sans longue pause
Sçavoir de tant rire la cause.
La riande pour fin de conte
Tout au long luy déclare et conte
Le discours de cette risée,
Disant : « Je me suis advisée,
Dedans ce lit auquel nous sommes,
Qu'une fois quelques gentilz hommes
A mon mary, pour leurs esbats,
Demandoyent : « Hantez-vous les bas »,
Et s'il m'avoit, la nuict passée,
A la besongne fort lassée.
« Ma foy, dist-il, que je ne mente,
Ce mestier-là peu me tourmente. »
Et la raison laquelle il rend,

C'est que j'avois le c... trop grand.
Tenir ne me sçaurois de rire
En y pensant, et de vous dire,
Grand'amye, sur ce passage,
Que mon mary n'estoit pas sage,
Ainsi qu'il monstra par effect,
Quand de mon c... sa plainte faict
A ceux qui sçavent d'iceluy
La mesure aussi bien que luy.

Soixante-cinquième Beignet

Ayant du bien à la campagne, un homme eut envie de bâtir un moulin; mais il ne savait s'il devait faire bâtir un moulin à eau, car il avait un petit ruisseau, ou un moulin à vent. Il en raisonnait un jour avec un de ses amis, et disait : « Si je fais un moulin à eau, mon ruisseau est petit, il sera souvent à sec, et mon moulin ne fera rien, me coûtera beaucoup et me produira peu. Si je fais faire un moulin à vent, et qu'il ne vente point, de

quoi me servira-t-il? Si, d'un autre côté, il arrive un vent de tempête qui emporte mon moulin, ce qui peut fort bien arriver, voilà toute la dépense que j'ai faite perdue.—Vous voilà bien embarrassé, lui dit l'ami. Voulez-vous vous mettre à couvert de tous ces inconvénients? Faites bâtir votre moulin au derrière de votre femme; il ne saurait manquer d'aller en cet endroit, car quand il n'aura pas de vent, il aura de l'eau. »

Soixante-sixième Beignet

LA DELICATE

Ung jour Martin vint Alix empongner,
En luy montrant l'oustil en equipage,
Et sans parler la voulut besongner.
Mais Alix dist : « Vous me feriez oultrage,
Il est trop gros et long à l'advantage. »
Lors dist Martin : « Tout en vostre fendasse
Ne le mettray. » Adoncques il l'embrasse
Et seulement la moytié y transporte.
« Ha, dict Alix en faisant la grimace,
Mettez y tout, aussi bien je suis morte. »

Soixante-septième Beignet

LE CORNARD DÉBONNAIRE

Il y avait un homme si passionné pour sa femme, disait-il, qu'il aurait mieux aimé mourir que de la voir en la puissance d'un autre. Il arriva néanmoins que s'en allant un jour avec elle dans une forêt pour s'y promener, ou pour faire voyage, ils rencontrèrent

un certain cavalier qui obligea le mari de lui prêter sa femme. Comme ce cavalier se divertissait aux dépens de Jean-Farine, la femme lui faisait signe de ne pas souffrir cette injure, et de la secourir, à quoi il ne voulut pas entendre, pour avoir peur, sans doute, d'être maltraité. La chose étant donc faite au contentement du cavalier, la femme se plaignit à son homme de son peu de courage, à quoi il répondit : « Tais-toi, ma mie, il ne s'en vantera pas. — Pourquoi, dit la femme, que lui avez-vous fait ? — Ce que je lui ai fait ? dit ce digne cornard, c'est que je lui ai donné trois ou quatre coups de couteau dans sa valise, en tenant son cheval. — Est-ce tout ? dit la femme. — Non, dit-il, car je lui ai battu son cheval. »

Soixante-huitième Beignet

LA PROCUREUSE

QUI PASSE LA RAIE

Une jeune et belle femme, mariée à un vieux procureur de Paris, devint amoureuse de son clerc, qui était jeune, bien fait et de bonne mine. Comme le drôle n'était pas niais,

il ne fut pas longtems à s'apercevoir des sentimens que sa maîtresse avait pour lui. Comme il était un jour occupé à faire certaines écritures en l'absence du procureur, la procureuse vint folâtrer avec lui dans le cabinet, et lui fit plusieurs malices, comme, par exemple, de lui pousser souvent le bras, pour le faire mal écrire; à quoi elle revenait toujours quoiqu'elle eût été repoussée deux ou trois fois. Le clerc, sentant fort bien ce que cela voulait dire, la repousse encore, fait une raie avec du charbon sur le parquet, et lui dit que si elle passait cette raie, il la jetterait sur le lit, et lui ferait tant de mal que de longtems elle n'aurait plus envie de lui en faire. La belle, qui ne demandait pas mieux, lui répondit : « Je voudrais bien voir cela, » et passa en même tems la raie. Le clerc ne perd point de tems, l'embrasse, la jette sur le lit, et, ne trouvant aucune résistance, fit tout ce qu'il voulut d'elle. Le procureur avait un fils qui leur avait vu faire tout ce manége, et qui était si jeune qu'ils ne s'en défiaient point. Le procureur revint, et les amans n'eurent que le tems qu'il

leur fallait pour se retirer chacun de leur côté. Le bonhomme entre dans l'étude et se met en devoir de donner d'autres écritures à son clerc. Quand il fut près de la marque : « Ne passez pas cette marque, mon père, s'écria le petit, le clerc vous ferait ce qu'il a fait à ma mère qui l'a passée ; car il l'a prise, l'a mise sur le lit, et l'y a tenue plus d'une demi-heure. »

Soixante-neuvième Beignet

Dans le faubourg Saint-Antoine, un jeune tapageur attendait un fiacre sur la place, un seul arrive, il monte dedans : « Fouette, cocher, au Colisée ! « C'était proposer au cocher de parcourir le plus grand diamètre de Paris. « Monsieur, répond le cocher avec le plus beau sang-froid, je ne vous conduirai pas. — Drôle, tu marcheras ! — Non, monsieur, je

vous le répète. « Grande altercation, opiniâtreté d'une part, et de l'autre colère qui s'échauffe au plus haut degré. « Monsieur, reprend le fiacre avec un air très-philosophique, je vais vous prouver que je n'aurai pas l'honneur de vous conduire : vous allez tirer l'épée et m'en frapper, je vous riposterai par un bon coup de fouet, vous me passerez votre épée au travers du corps : donc je ne vous menerai pas. » Le jeune homme, vaincu par l'excellente logique du fiacre, descendit sans répliquer, et le laissa là.

Soixante-dixième Beignet

LE PASTEUR DE BONNE FOI

Un curé de village, homme sans artifice,
Avec ses habitants vivait tout rondement :
Il sçavait, à son prône, endormir doucement,
Et dormait, à son tour, quand on chantait l'office.

Pour régler son ménage, il prit
Une chambrière à sa guise,
Ayant, suivant l'ordre prescrit,
Dix lustres accomplis, mais encore de mise,
Propre, surtout, et de bon appétit;
Fille, au reste, trop bien apprise
Pour coucher ailleurs qu'au grand lit,
Car dès l'enfance on l'avait mise
Au service des gens d'église.
Mais, par un malheur qui surprit
La pauvre fille ainsi que son bon maître,
Un beau matin l'amorce prit,
Certaine enflure enfin vint à paraître.
Les villageois, gens impolis,
Sans respect, s'en aperçurent
Et pour en donner avis
A l'Évêque aussitôt coururent.
Par le Prélat le pasteur fut mandé,
Et sur le crime et le scandale
Très-vivement réprimandé :
« Faire un enfant! la faute est capitale.
— Hélas! dit le curé, sans témoigner d'effroi,
Quand j'ai fait choix de cette ménagère,
Elle avait cinquante ans; voici son baptistaire :
Vous eussiez, Monseigneur, été pris comme moi. »

Soixante-et-onzième Beignet [1]

LA FILLE

QUI CHERCHOT SES PUCHES

L'esté passé qu'il esto neu,
M'en aillan promené pou passay mon enneu,
Lay chance me tony auprés d'ine fenestre
Ou je fus bey long-tems sans me lassay d'y estre.

1. Voir la note du 41e beignet.

Lay je vis qu'ine feille assez riche en beatay
Cherchot et recherchot ses puches ay lay clatay.
Ille naivoo su elle chôse du monde minge,
Cotte, coullai, quetoillon, pas masme say cheminge,
Teut esto bas aivant qu'estre venu,
Comme de mere cheure ille estot teute aynu.
Sus son dos, sus ses reins, sus ses hainches
Teut estot plus polly que de lay cire blainche;
Puhault dedans son soin je regardas gomblay
Ses deux balles ay banday pu blainches que du lait.
Les puches cependant causent du paissetemps,
Ay venin picoray, ny padiens point de temps,
Ille en prend, ille en tué ay lay fin ineglente,
S'en vint tent droit se mettre su say mente,
Ille y pothy la main et celay lay fachy,
Je le vis ay say migne y n'en faut point menty.
Ille prises agés et tondit razibus
Le petit bochenôt de Topsus barbassus.
Tondu qui fus, que vije, in petit mont poly,
Euillo meufflot et tent ay fait joly.
N'en déplaige au Prelat qui matraige la France,
Ma jaima je ne vis de pu belle émignance.
Le drolle que banboillot au fond de mes guerguesses
En feut si tremué qu'il en suot de detresse :
S'il eut esté de coste il faut tenir pou vrai
Quay l'ayde de mon cu y sy serot fouray.
Du costay de lay chandelle ille tonny lay fesse
Et de son bea cu ille fit une vesse,

Et fit que ce malhourou vent
Qui sotty du dariés me coichit le devant.
Vellay en veretiay teute lay drôllerie,
Jugés si ai banday je naivos pas d'envie.

Soixante-douzième Beignet

En l'hôtel de Bourgogne, un jour on jouait une tragédie très-belle, où il y avait plusieurs auditeurs. Un Gentilhomme étant assis sur un escabeau où, par fortune, il y avait un pied qui passait outre, tellement que cela l'incommodait si fort qu'il se mouvait toujours et à tout moment, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, une dame, étant prés de lui, dit : « Monsieur, vous devriez vous tenir en repos, sans tant vous mouvoir. » Le Gentilhomme lui répliqua : « Madame, si vous aviez une cheville entre les jambes, comme moi, vous vous remueriez, à mon avis, bien d'une autre façon. »

Soixante-treizième Beignet

LE JEÛNE MÉRITOIRE

CONTE

Une dévote en vêtemens funèbres,
En grande coëffe et d'un air pénitent,
Un jeudi saint, au sortir des Ténèbres,
Fut à confesse à certain révérend.
Après avoir conté sa peccadille,
Et les péchés de messieurs ses enfans,
De son époux et de bien d'autres gens,
Le révérend lui demande : « Ma fille,
Jeûnez-vous ? — Si je jeûne ? oui, mon père, toujours;
Exactement je jeûne tous les jours.
Et c'est, je vous proteste, un acte méritoire,
Car je suis délicate et j'ai peu de santé :
Je prends trois œufs, chaque soir, en mémoire
De la très-sainte Trinité ;
A ces œufs j'ajoute cinq pommes
Ou d'autres fruits, que je mange en l'honneur
Des blessures que le Sauveur

Endura pour sauver les hommes :
Je mange quarante pruneaux
En faveur de la pénitence
A laquelle, pour laver nos défauts,
Se condamna Jésus, en faisant abstinence ;
De plus, je bois sept gobelets de vin
En mémoire de Notre-Dame
Des sept douleurs. — Est-ce là tout, madame ?
Lui demanda le capucin.
— Oui, lui dit la béate femme,
Si ce n'est que dans ces jours-ci,
Treize biscuits j'ajoute à tout ceci,
Pour rendre honneur aux treize cierges....
— Eh, morbleu ! que ne jeûnez-vous,
Reprit le Pater en courroux,
En souvenir des onze mille vierges !

Soixante quatorzième Beignet

On lit dans la *Description du premier voyage faict aux Indes orientales par les François, par* François Martin de Vitré, Paris, Laurens Sonnius, 1609 :

Il y a plusieurs royaumes où ils sont encore tous Gentils, comme celuy de Gusaraté, Bengale, Calicut, et Siam. A ce royaume de Siam y a une loi fort estrange, laquelle a esté inventée pour empescher la grande brutalité des hommes, qui estoient tellement adonnez au peché contre nature, s'adonnant avec les bestes bruttes. Par leur loy sont contraints porter à leur verge trois ou quatre clochettes, faites fort subtilement d'or, argent ou cuivre doré, chacune de la grosseur d'une noix, toutes rondes, sans aucune ouverture; et au dedans y a de petites chambrettes, rendant chacune un son différent, qui est fort doux et plaisant. D'autres en ont de petites comme avelines, en ont plus grand nombre, jusques à sept ou huict, les mettent à la verge, couppant la peau du ventre, les faisant couler entre la peau, et près le muscle de la verge jusqu'au bout. Les femmes desirent plus tels hommes que nuls autres; après l'acte achevé ne se séparent qu'avec difficulté.

Soixante quinzième Beignet

LA CONSULTATION

Un avocat fut consulté
Par un tendron d'aimable mine
Qu'un gars avoit trop insulté.
L'homme de loi qui l'examine,
Trouve sous sa simple étamine,
Deux grands yeux pleins de volupté,
Certain air de naïveté
Peint sur sa figure enfantine,

Un sein par l'amour agité
Qui se soulève, se mutine,
Et semble, en sa captivité,
Appeler une main lutine
Qui lui rende la liberté.

Notre avocat est transporté.
Il lorgne une taille divine,
Des pieds mignons et délicats,
Et ce qu'il voit de tant d'appas
Ne vaut pas ce qu'il en devine.

Avec ces titres de faveur
On peut compter sur la ferveur
Du légiste le plus austère.
Le nôtre, expert dans tous les droits,
Avait, dit-on, plus d'une fois
Pris ses licences à Cythère.
Enfin, près de la belle assis,
Il veut, sans détour, sans mystère,
De son cas savoir le précis.
« Las ! dit la belle désolée,
Je vais rappeler mon esprit
Et vous conter comme s'y prit
Le fripon qui m'a violée.
Il avait un air tendre et doux,
La taille la mieux découplée,
Et le regard.... tout comme vous. »

Notre grave jurisconsulte,
Flatté d'avoir les mêmes traits,
En ressent une joie occulte,
Et, rajeuni par tant d'attraits,
S'approche encor un peu plus près
De la beauté qui le consulte.
« Poursuivez ce récit, dit-il,
Car votre affaire m'intéresse.
— Ah! monsieur, qu'il était subtil!
Que l'amour inspire d'adresse!
Ses yeux sur mes faibles attraits
Se promenaient avec yvresse. »

L'avocat, qu'un même feu presse,
N'a pas les regards plus discrets.
« Ce n'est pas tout, sa main hardie
Saisit la mienne au même instant. »
Vous sentez sans que vous le die
Que l'avocat en fit autant.
« Ce n'est pas tout, sa perfidie
Méditait un autre dessein,
Et, toujours plus audacieuse,
Bientôt sa main licencieuse
Fourage les lys de mon sein. »

Notre avocat sur ce modèle,
Glissant une furtive main
A travers la gaze infidèle,

Enfile le même chemin.
« Ce n'est pas tout, d'un air farouche
A ses vœux je veux m'opposer :
Déterminé à tout oser,
Sa bouche se colle à ma bouche. »

L'avocat, que l'exemple touche,
Ravit un semblable baiser.
Ravit ! je faux, on le lui donne ;
On feint de n'y pas consentir,
Mais c'est pour mieux faire sentir
Le prix de ce qu'on abandonne.
Femmes, osez me démentir :
Celle qui jamais ne pardonne
Est trop sujette au repentir.
« Ce n'est pas tout, son feu redouble,
Il me transporte malgré moi,
Les genoux tremblants et l'œil trouble
Je ne sais plus.... ce que je vois. »

L'avocat, non moins troublé qu'elle,
Répète une leçon si belle.
Tous deux bientôt perdent la voix,
Tous deux se plongent à la fois
Dans une extase mutuelle.
Notre avocat crut jusqu'au bout
Avoir imité son modèle.
« Ce n'est pas tout, dit la donzelle.

— Comment, diable ! ce n'est pas tout !
Qu'avait-il de plus à vous faire ?
Vous m'étonnez ! dites, ma chère,
Comment la chose se passa ? »
— Eh ! mais voici tout le mystère,
Monsieur, c'est qu'il recommença. »

Soixante-seizième Beignet

L'un des modernes enfans gâtés de Plutus donnait un repas où brillaient les gros appas des chères moitiés de ses confrères. Le propriétaire de la maison, homme d'esprit, et connaissant les usages, riait en lui-même de la figure que faisaient tous les convives. La maîtresse de la maison surtout attira son attention. Notre homme, malin comme un écolier qui meurt de faim, lui adressa la parole... « Eh quoi, madame, vous ne mangez pas? — Ah! mon dieu, mon cher monsieur, vous voyez, quand j'ai mangé la soupe et le bouilli, je ch... sur le reste.

Soixante-dix-septième Beignet

On raconte une repartie vive et assez piquante de Mlle Clotilde, de l'Opéra. Cette séduisante danseuse était au bal masqué, vêtue en dragon. Un de nos sémillans papillons voltigeait depuis longtemps autour d'elle, et la lorgnait avec avidité. Enfin, après quelques tours, il résolut de l'aborder, et, croyant faire de l'esprit : « *Monsieur l'officier*, lui dit-il, *voudriez-vous faire entrer mon petit frère*

dans votre corps? La grande Clotilde le toisa et répondit à son indécence par une épigramme : elle se contenta de lui dire : « *Oui, monsieur, s'il est de taille.*

Soixante-dix-huitième Beignet

LES TROIS COCUS

CONTE

Pierrette étoit la femme de Pierrot,
Jacquette étoit la femme à Jacques,
Charlotte étoit la femme de Charlot ;
Ils furent, tous les trois, cocus la nuit de Pâques.
Tous les trois, il est vrai, par un petit défaut,
L'avoient bien mérité sans doute.
Charlot étoit muet, Pierrot n'y voyoit goutte,
Et Jacques, pour sa part, étoit sourd comme un pot.
Ils n'avoient tous les trois qu'une seule retraite;
Ainsi donc, chaque soir, dans la même chambrette,
Trois lits de sangle à la hâte dressés
Rafraîchissoient leurs corps par le travail lassés.

Notez qu'ils se couchoient volontiers sans chandelle;
Mais qu'importe, après tout? que diable! ils se couchoient.
Ils aimoient leurs moitiés, leurs moitiés les aimoient.
A s'en convaincre on étoit bien fidèle :
Mais le Carême avoit interrompu leur zèle;
Et, comme de raison, chaque femme espéroit
Que le Samedi saint la décarêmeroit.
Au son des bourdons sourds qui vont frapper les nues,
L'Alleluia joyeux court déjà par les rues;
Et les chantres au teint fleuri
Ressuscitent en chœur le *Gloria Patri*.
On prétend que chaque commère,
Avant la fin du jour guettant la volupté,
S'étoit mise en son lit, toute prête à bien faire.
Mais leurs maris, pleins de malignité,
Rentrèrent ce soir-là plus tard qu'à l'ordinaire.
Ils se couchèrent sans lumière.
Or, par un quiproquo drôlement inventé,
Pierrot s'en fut coucher dans le lit de Jacquette,
Charlot s'en fut coucher dans le lit de Perrette,
Et Charlotte eut Jacques à son côté.
Notre trio se fit fête complète.
Mais Jacquette toussant le lendemain matin,
Pierrot tourne la tête en lui répondant : *Hein*....
« O ciel! mon homme entend! » dit Jacquette étonnée.
Charlotte, à qui Jacquot dit que son feu s'accroît,
De crier : « Le mien parle, ô ciel! — Et le mien voit! »
Dit Pierrette aussitôt, de frayeur consternée.

D'un pareil quiproquo si l'on fut interdit,
C'est ce que le muet ne nous a jamais dit.

Soixante-dix-neuvième Beignet

n riche particulier de la Chaussée-d'Antin était à sa fenêtre. Il vit arriver deux gros Auvergnats qui n'étaient couverts que de haillons, et qui s'assirent sur le banc de pierre sous sa fenêtre. La curiosité lui fit prêter l'oreille à leur conversation.

« Oui, disait l'un, ton fils et ma fille se conviennent, il faut les marier, il ne s'agit plus que de savoir ce que tu donnes à ton fils. — Ma foi, dit l'autre, je lui donne ces trois hôtels de la rue des Capucins; ils rapportent gros, c'est dans un bon quartier, et les gens qui y logent payent très-bien.— Mes maisons ne sont pas dans un si bon quartier, reprit

celui qui avait parlé le premier ; mais une fille ne doit pas apporter autant qu'un garçon, et d'ailleurs je lui donne celle du coin de la rue Saint-Antoine, elle n'est pas mauvaise, et les trois de la rue de la Tixeranderie.— Eh bien, compère, c'est arrêté comme ça, demain nous verrons au contrat.» Ils se séparèrent, et le particulier ne revenait pas de sa surprise, d'avoir pris pour des misérables des gens aussi riches. « Il faut, se disait-il, que ces gens-là soient furieusement avares pour porter de pareils habits avec une fortune comme la leur.» Il allait se retirer de la fenêtre, quand il vit l'un des deux causeurs frapper à sa porte. Il se hâta de descendre pour lui parler et avoir quelques éclaircissemens. « Quel est cet homme ? demanda-t-il à la concierge ? — C'est votre porteur d'eau, monsieur, lui dit-elle. — Bonhomme, lui dit alors le particulier, j'ai appris que vous mariez votre fille demain. — Oui monsieur. — Que lui donnez-vous en mariage ? — Trois maisons que j'ai dans ce quartier-ci. — Comment, vous en avez assez pour pouvoir lui

donner... — Ah! ces jeunes gens, il faut bien en les établissant leur donner quelque chose ; d'ailleurs il m'en reste encore quelques-unes, la vôtre est bonne. — Quoi, cette maison-ci est à vous? — V'là plus de deux ans que je l'ai avant que vous y demeuriez.—Eh! pourquoi donc faites-vous ce métier? — Parbleu, je n'ai que quarante ans, faut travailler; d'ailleurs, avec quoi que je vivrais si je quittais le métier?—Et vos maisons?— Mes maisons, si je ne les fournissais plus d'eau, on ne me payerait plus, et on en prendrait un autre, vous tout le premier. »

Le particulier comprit alors que les maisons qu'avait le prétendu Crésus étaient tout bonnement les maisons qu'il fournissait, et il rit beaucoup de sa méprise et de la fortune qu'il avait supposée à son porteur d'eau.

Quatre-vingtième Beignet

ON NE REND JAMAIS L'ARGENT

LORSQUE LA TOILE EST LEVÉE

Une danseuse de l'Opéra, ayant un peu plus de beauté que de pudeur, fixa les regards d'un jeune homme qui l'aborda, lui fit des propositions, et conclut le marché. Le prix était de 50 francs. Arrivé chez la Vénus, le jeune homme paye et contemple les charmes

avant d'en prendre possession. Mais, hélas! la marchandise n'était pas en aussi bon état que la fraîcheur de la danseuse le faisait croire. L'acheteur n'en veut pas. « Il faut me rendre mon argent, dit-il. — Je ne vous le rendrai pas. — Et pourquoi, s'il vous plaît? — C'est qu'il est d'usage chez nous de ne pas rendre l'argent après la toile levée. »

Quatre-vingt-unième Beignet

Un jour, deux femmes élégantes,
Après avoir parlé chiffons
Et médit un peu des absentes,
Parlaient de ces franges traînantes
Qu'on portait au bas des jupons.
« C'est bien dommage, disait l'une,
Qu'on n'en porte plus à Paris;
Je les trouvais d'un goût exquis
Et d'une beauté non commune.
— Quoi! vous regrettez, tout de bon,
Dit l'autre, cette mode étrange!

Ah ! fi ! cette vilaine frange
M'écorchait toujours le menton.

Quatre-vingt-deuxième Beignet.

Les bons mots de Mlle *Arnoult* ont de la célébrité. On se rappelle que sa fille a épousé un jeune auteur nommé *Murville*. Mme de *Murville* a tout l'esprit de sa mère, et est extrêmement blonde. Ces deux personnes, tout en s'aimant beaucoup, se font réciproquement des niches assez gaies. Mlle *Arnoult* avait aimé le comédien *Florence*, et, après quelques mois, l'avait congédié avec éclat. Mme de *Murville* applaudit à cette rupture, qu'elle croyait sincère. Un jour, elle va voir sa mère, le matin, et la trouve tête à tête avec *Florence*. Quand celui-ci se fut retiré, elle témoigna son étonnement à sa mère. — C'est

pour affaire que cet homme est venu ici, dit Mlle *Arnoult*, car je ne l'aime plus. — Ah! j'entends, répliqua Mme de *Murville*, vous l'estimez à présent. » Allusion fine au Conte qui finit par ce vers : *Combien de fois vous a t-il estimée?* Quelques jours après cette aventure, dont Mlle *Arnoult* n'avait pas perdu la mémoire, un de ses amis vient à lui parler de sa fille, et lui demande s'il est vrai qu'un Anglais est amoureux de Mme de *Murville*. — Je ne le crois pas, répondit-elle, je n'ai jamais ouï dire que les Anglais prissent la *Toison d'or*.

Quatre-vingt-troisième Beignet

LES TORTS DE L'ABSENCE

Absens ont tort. Chez une Toulousaine
Maillac un temps fut domicilié.

Maillac partit seulement pour quinzaine,
Un autre vint, Maillac fut oublié.
Maillac revint. Quoi, dit-il, infidèle !
C'est donc ainsi que ton cœur inconstant....
— Mon grand ami, j'ai tous les torts, dit-elle,
Gronde-moi vite, et finissons querelle,
Car, entre nous, l'autre est là qui m'attend. »

Quatre-vingt-quatrième Beignet

LE MENOU D'OR[1]

Dieu gâde de mô tôte l'écreigne,
Veci en or que j'ai menon ;
Qui vorrey y montai quai veigne,
Or ni arjan je ne prenon.

Cé pôure vaive qui pôreuse
Nôse côchai tôte por l'or
Quai ne faisein lés honteuse
Ni s'enveigne montai su l'or.

1. Voir la note du 41e Beignet.

Cety qui é pô que sai fanne,
Pandan que dans son lit ai dor,
Se laisse boisé dans ein branne
Quai s'anveigne montai su l'or.

Cé gentilhomme de lai Biausse,
Qui quand on mene le tambor
Pisse de pô dedans lô chausse,
Quai s'anvenain montai su l'or.

Cés aivôca de trique nique
Qui de pô de demeurai cor
N'ôserain palai en publique,
Qu'ai s'anvenain montai su l'or.

Cé fille ai qui le tetin anfle
Ai n'oserain faire l'aimor
De pô de deveni bôranfle,
Qu'elle vaigne montai su l'or.

Cé coyon qui font dé quiraille
Et le lendemain los aicor
De pô d'aivoi queuque senaille,
Quai s'anvenain montai su l'or.

Cé jan qui sont d'humeur si sôte
Que de pô d'aivoi faute ein jor

Ai ne mainge que dés airnôtes,
Quai s'anvenain montai su l'or.

Cé fille qui jamais ne mainge
De la pu grosse chair du bor
De pô de gatai leur groin d'ainge
Qu'elle veigne montai su l'or.

Cé officié qui de pô grulle
De retornai checun ché lor
Por y ailai bridai lai mulle,
Quai s'anvenain montai su l'or.

Cé jan qui ont pô que lai paule
Ne se rompe devant lo mor,
Quai s'anveigne ce na pas faule
Tretô montai dessu nôte or.

C'ô qui ont dé fanne si graigne
Qu'ay ne rantre qu'au soir ché lor
De pô d'antandre lé maitaigne,
Quai s'anvenain montai su lor.

Cô lay qu'on baillé ay crance
Ai ça qui y on pri ancor
Qui d'eu ai pu pô, quai s'aivance
Ai s'anvaigne montai su l'or.

Ni ety n'un an cette taule
Qui o oé pu pô d'ein recor
Quai nairo pa de fôte[1] Epole,
Quai s'anveigne montai su l'or.

Celle qui on pô que lô fille
Ne le juë de queique tor
Ai por ein maitin faisse Gille,
Quai lé venain montai su l'or.

Cô qui poin de lô barbe grise
De pô détre tenu por mor
Ai troussé bétô lai valise,
Quai s'anvenain montai su l'or,

Jon icy aissé fai de pause.
Sai se trôve quéquun ancor
Qui ô pô de quéque autre chôse,
Quai s'anveigne montai su l'or.

E DAIME.

Daime, cet or qui vô fai fête
Veubé que vô lai lain montan,
M'a ai lantan lai pôvre béte
Que ce sô ai lai charge d'Autan.

1. Loup-Garou.

Quatre-vingt-cinquième Beignet

Le marquis de la S... s'est avisé d'une polissonnerie assez rare. On sait que sur le *Pont-Neuf* les décrotteurs ont des écriteaux plus ou moins grotesques, portant en substance : *Un tel tond les chiens proprement et sa femme aussi, et vont en ville.* Le marquis remarque en passant, une brune assez piquante

sous ses habits crasseux, qui tondait un gros caniche. Il demande au mari s'il tond les chiens : *Oui, monsieur, et ma femme aussi, comme vous voyez. — Eh bien! venez tous deux chez moi demain à dix heures.* Les tondeurs ne manquent pas au rendez-vous : *Je connais*, leur dit le marquis, *une dame qui a la ridicule prétention de paraître enfant de la tête aux pieds ; elle veut que je l'aide à se rajeunir : je n'y entends rien, ainsi il faut que tu tondes ta femme, afin que je voie comment il faut s'y prendre. — Mais, monsieur, vous voulez rire : je ne tonds que les chiens, et ma femme aussi... — Voilà ce que je demande, ainsi mets-toi vite à l'ouvrage. — Mais, monsieur. — Tonds ta femme, et choisis entre un louis ou cinquante coups de bâton...* Le pauvre homme, plus mort que vif, semblait consulter sa femme des yeux. — *Il n'y a pas tant à balancer*, dit celle-ci en se mettant en posture : *ce sera un louis bientôt gagné, et puis cela repoussera.* En deux minutes, son mari la débarrassa de son épaisse toison ; le marquis la ramassa très-pro-

prement, paya la façon comme il en était convenu, et congédia très-satisfait le tondeur avec sa femme tondue.

Quatre-vingt-sixième Beignet

LES TROIS EXCLAMATIONS

Auprès d'Armand le gazetier Suard
Prit l'autre jour place à l'Académie.
Certain Anglais, s'y trouvant par hasard,
Dit à quelqu'un : « Monsieur, je vous en prie,
Qu'a de si beau produit ce bel esprit ?
— Pendant quatre ans il a, Monsieur, écrit
Notre Gazette. — Ah, peste ! — En outre,
Il a traduit avec beaucoup de goût
Le Robertson. — Ah, diable ! — Ce n'est tout,
Tenez, voilà sa femme. — Ah, f.... ! »

Quatre-vingt-septième Beignet

On attribue à M. d'E... une mystification cruelle, qui n'est pas tout à fait neuve, mais qui a été faite, dit-on, à un respectable citoyen, M. Quatremère, ancien échevin de Paris. M. d'E..., fatigué des visites de ce vieillard, désirait surtout le voir user moins souvent chez lui de l'espèce de droit que l'on a de s'inviter soi-même au repas de ses amis. Le magistrat travestit un jour deux de nos bouffons en envoyés du Grand Mogol, leur présenta M. Quatremère et les détermina à le nommer Directeur général du commerce des États de leur maître. C'est le même M. Quatremère qui, anobli par la charge municipale qu'il a occupée, sollicitait un arrêt du conseil pour joindre un *de* à son nom. On

prétend que M. de Maurepas, qui a plaisanté jusqu'au dernier soupir, lui répondit : *J'en fais mon affaire, mais à une condition : au lieu de le mettre devant, vous le mettrez après.*

Quatre-vingt-huitième Beignet

LA VERTU DES PELERINAGES

Que le pouvoir des saints ne soit plus la risée
De ces hommes pervers appelés esprits forts!
Peuples, écoutez-moi. Sur sa jeune épousée
Pieussot, multipliant ses amoureux transports,
Espérait en avoir enfans sages et forts.
La vigne était en vain cultivée, arrosée;
Pieussot a, sans succès, redoublé ses efforts.
Éclairé par la foi, du sein de sa patrie
Aux monts de la Galice, aux plaines d'Italie,
De la marche d'Ancône aux champs Iduméens,
Traversant les déserts de l'aride Arabie,
Il court invoquer Dieu, les saintes et les saints,

Et Jacque, et Pierre et Paul, Catherine et Marie.
Revenu chez sa femme, enfin, après trois ans,
Pour fruit de tant de vœux il trouva trois enfans.
« Grand Dieu, s'écria-t-il, que ta bonté m'est chère !
Je demandais trois fils, par tes soins bienfaisans
On m'a même épargné jusqu'au soin de les faire. »

Quatre-vingt-neuvième Beignet

LE BATTANT

Guillot, au teint frais et vermeil,
Voulut tâter du mariage :
Par fois un sublime réveil
En fait naître l'envie à l'homme le plus sage.
Près du curé de son village
Guillot alla prendre conseil.
« Tu t'es donc mis Denise en tête ?
Dit le pasteur. Elle est honnête,
Et t'apportera des écus;
Mais je crains son humeur.—Ah! monsieur, quel abus!
Tenez, c'est si doux, c'est si bête,
Qu'un enfant monterait dessus. »
Avec sa prétendue, à ses yeux si soumise,

Par ses joyeux amis dignement escorté,
Des chaînes de l'hymén Guillot fut garrotté
En face de la sainte Église.
Le plaisir dura peu, le repos encor moins.
Denise, pour être maîtresse,
Des maris complaisans exaltait la tendresse,
Grondait, prétextait des besoins :
On devait à son or, on devait à ses soins
De ne pas sentir la détresse;
Tous les jours nouveaux altercas.
Ennuyé de tant de fracas,
Vers son curé Guillot chemine,
Lui conte tout, les si, les cas,
Et comme sa Denise était fière et lutine.
« Ah! monsieur, c'est un bruit que l'on ne s'entend pas!
— Ami, dit le curé, patience et courage
Te donneront soulagement :
Crois-moi, montre-toi le plus sage;
Peu de femmes, mon cher, sont faites autrement.
La cloche neuve est leur image :
Au temple présentée en pompeux étalage,
On l'élève au clocher, personne ne l'entend;
Mais on est assourdi par son bruyant tapage,
Sitôt qu'on y met le battant. »

Quatre-vingt-dixième Beignet

Une veuve maria sa fille à un boulanger nommé Lecomte, qui avait sa boutique dans la maison. Le surlendemain de la noce, la mère fit une tarte qu'elle descendit chez son gendre, pour qu'il la mît au four. Elle s'adressa à sa fille et lui dit: « Ma chère enfant, Lecomte cuit-il aujourd'hui ? » La fille lui répondit: « Oui, maman, mais pas tant qu'hier. »

Quatre-vingt-onzième Beignet

TELS GENS, TEL ENCENS.

Honorons les saints, mes amis;
Ils sont, par leur haut caractère,
Nos avocats en paradis
Et nos protecteurs sur la terre.
Mais que l'hommage soit sincère,
Dans vos plus rudes embarras,
Non pour des moyens vils et bas,
Comme certaine ménagère
Dont je vais vous conter le cas.
D'une ferme elle était maîtresse,
Et femme d'un bon villageois,
Dans un pays couvert de bois,
Dont les cochons font la richesse.
Fanchon Guillot étoit son nom,
Commère active et délurée,
Sur son mari prenant le ton;
Aussi de toute la maison
C'est elle qui faisoit l'ouvrée.
Saint Antoine étoit le patron
De cette fertile contrée.

Dans le temple paroissial
On avoit placé sa chapelle ;
De la province le Pigal
Mit jadis sur un piédestal
Le saint, de grandeur naturelle :
Son compagnon étoit au bas.
De Noël jusqu'au mardi-gras
(Pour le curé bonne aventure),
L'autel ne dégarnissait pas.
C'étoit des jambons, une hure,
Des pans de lard, des cervelas,
Et des boudins outre mesure.
Tandis que chacun apportait
Au saint son offrande pieuse,
La grosse Fanchon marchandait,
D'un jour à l'autre remettait,
Et, malgré qu'elle en fût honteuse,
Par ne rien offrir finissait :
Car sa main n'était pas donneuse.
Bientôt elle s'en repentit.
Tout prospérait dans le village ;
Son seul troupeau reçoit dommage ;
Elle aperçoit qu'il dépérit.
Le rouge lui monte au visage ;
Elle part pleine de dépit.
Près de saint Antoine elle arrive :
— Ah ça, dites-moi donc pourquoi,
Cruel, vous vous vengez de moi ?

Mon offrande, quoique tardive,
Est prête, j'en jure ma foi!
Laissez donc là votre rancune,
Les saints n'en doivent point avoir.
Tenez, la vérité n'est qu'une :
Notre jambon est au saloir,
Et vous l'aurez dimanche au soir.
Pour preuve de ce que j'avance,
Avant que de m'en retourner,
Je veux, sauf vot' respect, donner
Au compagnon que la constance
A vos pieds paraît enchaîner,
De quoi faire un bon déjeuner. »
Elle dit, prend une escabelle,
Monte dessus et, sans façon,
Voilà l'honorable Fanchon,
A sa parole trop fidèle,
Qui se trousse et pousse une selle
Vis-à-vis du nez du cochon.

Quatre-vingt-douzième Beignet

Un seigneur Irlandais, après une jeunesse passée dans les derniers désordres, avait pris le parti de se marier. Ses parens, sur qui il s'était reposé du soin de lui chercher une femme, jetèrent les yeux sur une jeune personne qui joignait à la naissance toutes les qualités qu'on estime dans son sexe. Leur espérance était qu'elle pourrait lui imposer assez de respect et d'attachement pour le

ramener tout à fait à son devoir; mais, s'etant expliqués là-dessus avec peu de ménagement, milord en fut choqué, et l'horrible résolution qu'il forma secrètement et qu'il exécuta avec la dernière barbarie, fit bien voir que tous ses vices étaient moins venus du feu de la jeunesse que de la noirceur de son caractère.

Le jour même de son mariage, s'étant défait des assistans, à la réserve de quelques compagnons de débauche qu'il avait associés à son dessein, il entra avec eux dans la chambre de son épouse, et, les ayant exhortés, par un discours ironique, à prendre les sentimens de reconnaissance et d'admiration qu'ils devaient à son amitié et à sa grandeur d'âme, il leur abandonna la jeune dame, que le prélude de cette cérémonie avait déjà fait tomber sans connaissance. Loin d'être touchés de sa situation, ces furieux entrèrent dans toutes les vues de leur guide, et firent pendant toute la nuit au ciel et à la vertu le plus affreux outrage qu'on puisse s'imaginer. Les domestiques furent appelés à leur tour, et con-

traints par leurs maîtres de participer à leur crime.

On aurait accusé la justice du ciel de n'avoir pas puni cet horrible excès d'un coup de tonnerre, si elle n'avait permis que l'ivresse et l'accablement de la débauche retinssent assez longtemps le chef des coupables pour laisser au bruit de cette infâme aventure le temps de se répandre, et aux juges du lieu celui de s'armer en faveur de l'innocence. Ceux-ci se crurent dispensés de tous les ménagemens qui sauvent quelquefois un criminel illustre : ils firent arrêter milord Castelhaven sur un ordre de la cour ; il fut transporté dans la ville capitale, et les cris du public qui demandait vengeance ayant redoublé la diligence du premier tribunal de la justice, il fut condamné, en peu de jours, à perdre la tête sur un échafaud.

Quatre-vingt-treizième Beignet

NOTICE

DE

QUELQUES LIVRES

Qui doivent nécessairement entrer dans la Bibliothèque d'un Homme de Bon Goût, avec le prix de chacun d'eux pour en faire connoître la valeur, et des extraits pour en faire sentir l'excellence.

Cœlii Calcamini Podicis Encomium.
Caroli Liebardi Langmorcœi Flandri Latrinæ querela.
De Furno et Latrina.

Le Rédacteur

Rodolphi Goclenii Problemata.
De Crepitu Ventris.

Se trouvent, pages 348 et suivantes, dans un volume intitulé :

1. *Amphitheatrum Sapientiæ Socraticæ jocoseriæ, etc.* In duos tomos, partim ex libris editis, partim manuscriptis congestum tributumque a Gaspare Dornavio, Philos. et Medico. *Hanoviæ*, 1619. 2 vol. in-fol. Rare et du prix de 24 à 36 liv.

Ce volume de facéties est un des plus précieux, et mérite d'être recherché en ce qu'il renferme une infinité de pièces curieuses et singulières, utiles et agréables.

Le tome I est de 854 pages, et le II de 303.

Ars honeste Petandi in societate, per Magistrum Ortuinum.

Livre imaginaire cité par Rabelais dans la description des livres de la bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Victor. Cette folâtrerie du joyeux Maître François est un petit coup de pointe satirique porté à Orthuinus Gratius, ou Hardouin de Graë, pour son livre intitulé Fascic*ulus Rerum expetendarum*.

Voir la note qui se trouve page 223, livre II, chap. VII, tome I, des

2. *Œuvres de Maître François Rabelais*, avec des remarques historiques et critiques

de cette

de M. Le Duchat, etc. *Amsterdam*, 1741. 3 vol. in-4°. Prix : 48 à 72 liv., suivant la belle condition.

3. *Nicodemi Grischlini et aliorum facetiæ*, apud Joh. Jansson, 1651. In-16. Prix : 3 à 4 liv.

(Page 110.)

De Quodam crepitum ventris edente.

Quidam civis Rotwilensis coram Sigismundo Duce Austriæ oraturus magnum ventris crepitum edidit. Quare ad anum conversus dixit omnibus audientibus si vultis vos loqui, non est opus oratione mea, atque nihilo deterritus, prosecutus est orationem suam. Quod adeo gratum Principi (qui hilaritate gaudebat) erat, ut hominem honestissime tractaret.

(Page 156.)

De Rustico Merdante.

Quidam Sacerdos in villa Malmsheim cum Rusticum merdantem videret et interpellaret eum : Quid huc merdas? Inquit Rusticus : Quid ad te? Non enim quisquam cacare potest, quin tu nasum tuum imponere velis.

Notice

Crepundia Poetica.

Se trouvent page 236 et suivantes, dans un volume intitulé :

4. *Nugæ venales, sive Thesaurus Ridendi et Jocandi, etc.* Editio ultima et correctior. *Lond.*, 1741. In-12. Prix : 8 à 9 liv.

(Page 16.)

(*Recita Laudes Podicis.*)

R. Dominus *Podex* cætera omnia membra dignitate superat. Nam 1. Est *Philosophus*, quia gerit barbam. — 2. Est *Advocatus* insignis, quia tam clare animi sui sensa exprimit, ut nullus Advocatorum audeat nasum suum admovere. — 3. Est *Capitaneus* animosus, nam aut vult vincere, aut vici sive mori, ita præfacte pugnat. — 4. Est *Rusticus* insigni charitate præditus, sæpe enim vicini sui agrum gratis stercorat. — 5. Dominus Podex est excellens *Pictor*, præsertim quoad indusium, linteamina enim tam citò non sunt extensa, quin picturas varias adumbret. — 6. Est Probatus *Pharmacopola*, quia optime conficit confectionem *Diamerdis*.— 7. Est Optimus *Musicus* : nam, quamvis musica divina et vocalis sit jucunda, nihil tamen ad Podicis musicam : nam vocalis musica tantum satisfaciat auribus, ad Podicis musica, non tantum

est pour

tangit auditum, sed etiam odoratum, gustum, visum, tactum. — 8. Est *Vir Honorabilis*, quia primus locus ei assignatur. In conviviis hoc cernere licet, ubi parietes tapetis ornati sunt et pulvinaria composita, nam ibi audiuntur statim hæc et similia : Tu pone podicem hic, tu ibi: hem tu nimis humiliasti podicem, tu non satis commode sedes, nimium exaltasti podicem, tu eas allatum vinum cum tuo podice, tu manes hic cum tuo podice et ego vobis ago gratias et abeo cum meo podice.

De Peditu; ejusque speciebus, Discursus methodicus.

Se trouve page 74 et suivantes, dans un volume intitulé :

5. *Vincentius Obsopœus. De Arte Bibendi, etc.* Editio secunda. *Lugd. Batav.*, 1754. In-12. Prix : 5 à 6 liv.

Page 98, qui est la dernière du discours *De Peditu*, etc., se lit hæc questio :

In musicorum gratiam quæritur quot sint genera Crepituum secundum differentiam soni. Resp. 62. Nam sicuti Cardanus ostendit, Podex quatuor modis simplicibus crepitum format, Acutum, Gravem, Reflexum et Liberum : ex quibus compositis Fiunt modi 58. Quibus additis

le moins

quatuor simplicibus erunt ex prolationis differentia crepituum genera. Qui volet computet.

6. *Dictionnaire de l'Académie Françoise.* Nouvelle édition. 2 vol. in-4°. Prix : 36 liv.

Cet ouvrage est absolument nécessaire à tout ceux qui veulent avoir une juste définition des mots, et les connoître dans leurs différentes acceptions.

Aisance, se dit d'un lieu pratiqué dans une maison, pour y aller faire ses nécessités. *Les aisances d'une Maison.*

Bran, s m. Matière fécale.

On appelle bassement *Bran de Judas* certaines taches de rousseur qui viennent au visage et aux mains.

Bran est aussi un terme bas qui sert à marquer du mépris pour quelqu'un, pour quelque chose. *Bran de lui. Bran de vos promesses.*

Chier, v. n. Se décharger le ventre de gros excrémens.

On crie par raillerie aux Masques qui courent au temps du Carnaval : *Il a chié au lit.* Et on appelle un vilain Masque : *Un Chie-en-lit.* Chier est quelquefois actif. *Chier du musc.*

Derrière. Signifie cette partie de l'homme qui comprend les fesses et le fondement. *S'écorcher le derrière, montrer le derrière.*

Timbré,

ÉTRON, s. m. Matière fécale qui a quelque consistance; il se dit de celle de l'homme et de quelques animaux. *Gros étron. Étron de chien.* Par politesse on évite de se servir de ce mot dans la conversation.

On sent fort bien qu'il est inutile d'entrer dans de plus grands détails pour faire connoître toute l'utilité du Dictionnaire de l'Académie.

7. *L'Art de désopiler la rate, sive de modo Cacandi prudenter*, en prenant chaque feuillet pour se torcher le derrière. Gallipoli de Calabre, l'an des folies 175884 (1754). In 12, p. f., 2 v., le second est de 1757 et rare. Prix : 4 à 6 liv.

Ce recueil est des plus curieux. Parmi nombre de fines plaisanteries se rencontrent des morceaux d'utilité, tels que la *Balance des Peintres*, des descriptions de livres rares et singuliers, la notice des éditions dites Elzeviers, etc., etc.

On ne doit pas le confondre avec un livre qui porte le même titre; mais qui est grand in-12 (1773) et aussi en deux volumes.

(Page 105 du tome second.)

Les Navets.

Une Demoiselle, ayant mangé à son dîner beaucoup de navets, éprouva les suites ordinaires

s'il n'est

de cette nourriture venteuse Comme elle descendait un escalier, la vapeur commençant à sortir de son séjour ténébreux, à chaque pet qu'elle faisait, elle comptait un navet, deux navets, trois navets, quatre navets, cinq et six navets; elle aurait été jusqu'à mille, si elle n'eût été interrompue dans son calcul par un ami du logis qu'elle trouva au bas de l'escalier. Toute déconcertée en cette rencontre, elle lui demanda depuis quand il était là ? « J'y suis, dit-il, depuis le troisième navet. » Après quoi, il laissa la Demoiselle, qui eut bien de la peine à se remettre de son trouble.

8. *Zéphyr-Artillerie*, ou la société des Francs-Péteurs. Seconde édition, corrigée et augmentée par l'Auteur, 1743. In-8°. Prix : 4 liv.

En tout 36 pages, précédées de 6 feuillets pour le Titre, un Avertissement et l'Epître dédicatoire à Mme la marquise D***. Ce volume se termine par cette

CHANSON DES FRANCS-PÉTEURS.

Air : *Vous qui cherchés le délectable.*

Fuis loin, grotesque prud'hommie,
Avec tes graves sectateurs;

pas Fou

Disparois, stoïque folie,
Aux approches des Francs-Péteurs :
D'une utile philosophie
Seuls ils connaissent les douceurs.

Suivans pas à pas la Nature,
Ils en imitent tous les traits;
Des façons la burlesque armure
Ne les embarrasse jamais :
La politesse et la droiture
Ont pour eux de puissants attraits.

Ennemis de la vaine gloire,
Doctes sans ostentation,
Pour eux le temple de Mémoire
Est une fade fiction.
A péter souvent, rire et boire,
Ils mettent leur ambition.

Vous qui vivez dans l'esclavage,
Venez goûter la liberté
De leur nouvel aréopage :
Joyeux et noble sans fierté,
Il est une riante image
Du monde dans sa puberté.

tout à fait;

9. *Le Calendrier des Fous, A Stultomanie.* Chez Mathurin Petit-Maître, Imprimeur et Libraire juré des Petites-Maisons, dans la rue des Écervelés, à l'enseigne de la Femme sans Tête. L'an depuis qu'il y a des Fous, 7736. In-24. Il contient 48 pag. Rare. Prix : 3 à 4 liv.

Ce petit volume est plaisant.

(Page 26.)

Une Demoiselle avoit avalé une arête de poisson qui lui étoit demeurée en la gorge et qui l'incommodoit fort : plusieurs Médecins qui avoient été appelés n'ayant pu la soulager, elle se trouvoit en grand danger, quand enfin on eut recours à un Médecin d'urine, de grande réputation, appelé Grillo, qui étoit fort bon Fou de son naturel. Ce monsieur Grillo assura d'abord la malade que ce n'étoit rien, et que les autres Médecins qui l'avoient traitée avant lui n'étoient que des ânes. Il demanda seulement du beurre frais et sans autre mystère il se mit à en frotter la partie la plus secrète de la Demoiselle, qui voulut d'abord faire quelque difficulté; mais qui laissa faire enfin tout ce qu'on voulut. Cette Demoiselle voyant que M. Grillo ne faisoit autre chose que de la frotter et la graisser en un en-

Mais moi,

droit si éloigné de son mal, il lui prit tout d'un coup une si grande envie de rire de la folie de ce Médecin bouffon et de l'extravagance de son remède, que les efforts et les secousses que cela lui causa jetèrent bientôt l'arête hors de la gorge, et la Demoiselle fut guérie dans le moment.

10. *La Foiropédie,* Almanach des Chieurs, ou le Passetemps de Garde-Robe. Étrennes odoriférantes dédiées à tous les nez, pour la présente année. In-32. Titre gravé.

Fol. 27, verso :

Air : *Des Portraits à la mode.*

Aller aux Lieux sans Linge ni coton,
Chier en plein champ ou contre un pignon,
Se trocher le Cul avec un bouchon,
C'était la vieille méthode.

Sur des Lieux Anglais foirer puament,
D'eau rose se laver le Fondement,
Ne Chier qu'à l'aide d'un lavement,
Voilà les Chieurs à la mode.

Lecteur,

Dissertation sur un ancien usage (celui de chier dans la rue du Bois, à Troyes).

Se trouve dans un volume intitulé :

11. *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions, Bellés-Lettres, Beaux-Arts, etc.* Nouvellement établie à Troyes en Champagne. *Troyes* (Paris), 1756. 2 vol. in-12. Prix : 3 liv.

(Page 23.)

Un Égyptien et un Persan voyageaient ensemble; ils trouvèrent dans leur chemin un Fouille-merde qui roulait en long et en large une pilulle de merde d'âne Le Persan, qui marchait étourdiment, ne prenant point garde à l'insecte vénérable, mit le pied dessus et l'écrasa tout net. L'Egyptien, effrayé de ce Déicide énorme, leva les yeux vers le Ciel et, poussant les cris les plus lamentables, attesta Dieux et Déesses qu'il n'y avait point de part. Le Persan, qui ne savait pourquoi tout ce tintamare, en demanda la cause à son camarade. *Malheureux*, lui répondit ce dernier, *ne crains-tu pas la vengeance des Dieux, toi qui viens de traiter si indignement l'image de notre Grand Dieu Osiris.*

qui ai

L'histoire ajoute que vraisemblablement le Persan marcha par la suite avec plus de circonspection, dans la crainte de s'attirer l'indignation de toutes les Divinités, en blessant ce Dieu merdeux.

Cet ouvrage est tout à fait singulier, et mérite d'être lu. Dans le second volume se trouve une dissertation sur l'usage de battre sa maîtresse, où il est prouvé qu'il est de la bienséance de battre ce qu'on aime, et que rien ne produit de si bons effets; que les Grecs ont battu leurs maîtresses, et que les Romains en ont fait autant; finalement, qu'on n'a battu sa maîtresse que dans les siècles polis.

En effet, qui ne connaît cet adage, universellement approuvé :

Qui bene amat, bene castigat.

12. *Le Paquet de Mouchoirs,* monologue en vaudevilles et prose, dédié au Beau Sexe. *Calcéopolis*, 1750. In-12. Prix : 3 liv.

Livre original et de bon faiseur. Page 47, il est question de ce qu'une amante ravaudeuse et un amant savetier, apportent pour se mettre en ménage.

Air : *Il ressemblait à Fier à Bras.*

J'avons pour meuble de Garçon
Une cage où loge un Pinçon, (*bis*)
Un lit de sangle, une grande huche,
Trois chaises de paille, un trépié,

sacrifié

Une lampe, un gril, une cruche,
Et nos outils de Savetier.

Air : *Guerlinguin, guin.*

Javotte apporte un miroir,
Pelle, pincette, égrugeoir,
De Bergame une tenture,
Son lit et sa garniture,
Un tonneau pour nicher sa figure,
Couvert d'un auvent de sapin ;
Son couvert, un potager d'étain,
Une S'ringue et son Bassin.

13. *L'Art de péter*, Essai théori-physique et méthodique. En Westphalie. chez Florent-Q, rue Pet-en-Gueule, au Soufflet, 1751. In-12. Prix : 3 liv.

Ce volume est de 108 pages, et bon à lire.
(Page 77, on y trouve ces vers :)

Je suis un invincible* corps,
Qui de bas lieu tire mon être,

* C'est invisible qu'il faut : vérifié page 426 du tome II du Théâtre de Boursault, édition de 1746, dans la *Comédie sans titre*.

quelques minutes

Et qui n'ose faire connoître
Ni qui je suis, ni d'où je sors.

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens femelle traîtresse,
De Mâle que j'aurais été.

On sent bien que ces vers offrent une énigme, dont le mot est Pet. — Inutile d'en faire l'explication générale.

14. *L'Esclavage rompu*, ou la société des Francs-Péteurs. Liberté est notre devise. *Pordépolis*, 1756. In-12. Prix : 3 liv.

15. *Histoire et Avantures de Milord Pet*, conte allégorique, par Madame F***. *La Haye*, 1755. In-12. Prix : 2 liv. — En tout, 68 pages.

(Page 3, chapitre Ier.)

Naissance de Milord Pet.

Milord Pet naquit à Culotte, ville des Pays-Bas, entre les embrassements de deux sœurs jumelles ses Cousines, nommées Fesses; sa mère Gros-

à la parcourir,

Ventre, ne le porta pas longtemps : les Grands hommes sont d'abord formés, etc.

16. *Les Malheureuses Amours de M. de Pet-en-haut et de Mlle Vesse-en-d'sous.* Histoire aussi tragique que véritable et remarquable. Sans lieu de ville ni d'imprimeur, 1786. In-8°. Prix : 1 liv.

17. *Le Grand Mystère*, ou l'Art de méditer sur la Garde-Robe, renouvelé et dévoilé par l'ingénieux Docteur Swif. *La Haye,* 1729. In-8°. Prix : 4 liv.

18. *La Pétarade,* poëme en quatre chants; Œuvre posthume de l'Abbé R***. *Paris.* In-8°. 1 liv. 10 s.

19. *Le Pot de chambre cassé,* Tragédie pour rire, ou Comédie pour pleurer, etc. *Ridiculomanie,* avec Approbation et privilége du Bon Goût. In-8°. Prix : 1 liv.

ne le serais-je

20. *Le Pet-en-bec*, parade en vers de huit syllabes. 1744. In-12. Rare. Prix arbitraire.

(Page 47). Couplet final du vaudeville :

Mesdames, si nous vous plaisons,
Chacune dites sans façons :
Oui, Pierrot, tu m'amuse.
Si le nez souffre au dénoûment,
C'est une Pièce à Sentiment :
V'la notre excuse.

21. *Histoire secrette du Prince Croqu'étron et de la Princesse Foirette. A Gringuenaude*, chez d'Avalos et Fleurimont Mordant, rue du Gros Visage, à l'enseigne du Privé Conseil, attenant l'Hotellerie de la Fleur. In-12. Prix : 3 liv.

(Page 63.)

CHANSON

Sur l'air : *Jardinier, ne vois-tu pas.*

Je fais de fort bons beignets,
D'une façon mignonne :

pas plus que lui ?

Je fais aussi des Cornets;
Et si vous voulez des Pets,
J'en donne, j'en donne j'en donne.

Vous aimer, vieille Philis,
C'est aimer peu la gloire :
Vous n'avez Rose ni Lys,
Et donnez des Vents Coulis
A boire, à boire, à boire.

Une Abeille vit de Fleurs,
Les Moutons vivent d'Herbe,
Tous les Amants de Douceurs,
Les Cochons (sauf votre honneur)
De Merde, de Merde, de Merde.

Restons sur la bonne bouche et terminons ici notre Notice. Le lecteur est encore prévenu qu'il pourra, au mot Merde, se mettre sous les yeux les épithètes qui lui conviennent, en les cherchant à ce mot dans un volume intitulé : *Épithètes de M. de la Porte,* qui, soit dit par parenthèse (retenu par certain scrupule, ne veut pas nommer l'*Avec Espagnol*, partie qui distingue la Femme d'avec l'Homme, mais se plaît à citer grand nombre de belles et laides Épithètes qui lui sont propres ou impropres).

NOSCE TE IPSUM.

Ce qui signifie en bon François : Mets TOI
Premier dans la Balance;
et pèse LUI *second.*

Quatre-vingt-quatorzième Beignet

LE VENTRILOQUE

Saint-Gilles, épicier à Saint-Germain en Laye, a porté fort loin l'art du *ventriloque*. Il se promenait un jour avec un vieux militaire, qui marchait toujours tête levée et avec de grands écarts de poitrine. Il ne parlait et il ne fallait jamais parler avec lui que

de batailles, de marches, de garnisons, de combats singuliers, etc. Pour réprimer un peu cette fureur assommante de parler toujours de son métier, Saint-Gilles s'avisa de lui servir un plat du sien. Arrivés à un endroit de la forêt assez découvert, le militaire crut entendre qu'on lui criait du haut d'un arbre : « *On ne sait pas toujours se servir de l'épée que l'on porte.* — Qui est cet impertinent? — Apparemment, dit Saint-Gilles, quelque pâtre qui déniche des oiseaux; passons notre chemin. C'est un drôle, reprit le militaire en branlant la tête avec un visage dur et renfrogné. — *Approche,* repartit la voix qui descendait le long de l'arbre, *tu as peur.* — Oh! pour cela, non, dit le militaire enfonçant son chapeau sur sa tête et se disposant à l'attaque.

— Qu'allez-vous faire? dit Saint-Gilles en le retenant; on se moquera de vous. — *La bonne contenance n'est pas toujours signe de courage*, continua la voix toujours en descendant. — Ce n'est pas là un pâtre, Saint-Gilles. Je le ferai bientôt repentir de son impertinence. — *Témoin Hector fuyant devant*

Achille » cria la voix du bas de l'arbre. Alors, le militaire, tirant son épée, vint l'enfoncer à bras raccourci dans un buisson qui était au pied. Il en sortit un lapin qui se mit à courir à toutes jambes. « *Voilà Hector,* lui cria Saint-Gilles avec sa voix ordinaire, *et vous êtes Achille.* » Cette plaisanterie désarma et confondit le militaire. Il demanda à Saint-Gilles ce que tout cela signifiait. « Deux choses, lui dit-il : la première, qu'avant de former une attaque, il faut bien savoir à qui l'on a affaire; la seconde, que vous venez de faire là une action de Don Quichotte. » Saint-Gilles lui avoua ensuite qu'il avait deux voix qui faisaient de lui deux personnes : une à l'ordinaire, avec laquelle il lui parlait actuellement et une autre qui l'éloignait de lui-même à une grande distance, et dont il s'était servi dans toute la scène dont ils venaient d'être les acteurs l'un et l'autre. Il lui fit remarquer en même temps que cette voix sortait de lui-même, malgré la grande distance d'où elle paraissait venir. Le militaire s'en rappela le timbre, et convint que c'était une illusion où

il eût toujours demeuré sans la bonne foi de Saint-Gilles.

Quatre-vingt-quinzième Beignet

L'HEUREUSE DÉCOUVERTE

CONTE

Le Paradis terrestre est, dit-on, si secret
Que depuis sept mille ans personne ne le sait.
Pareil raisonnement, en vérité, m'assomme :
N'est-ce pas cet endroit où l'Éternel fit l'homme ?
Le Paradis terrestre est donc où l'on le fait.

Quatre-vingt-seizième Beignet

Un bourgeois de la rue Saint-Jacques ayant vu de loin un sien compère qui allait grand train devant lui, et qui s'arrêta pour pisser contre une muraille, lui dit, en

passant derrière lui : « Adieu, adieu, compère; vous serez bientôt où vous voulez aller, car vous tenez votre plus court. »

Quatre-vingt-dix-septième Beignet

L'ÉTRON ROYAL

ODE A L'OCCASION DE LA CONVALESCENCE DU ROI

PAR *PIRON.*

Viens me tenir lieu d'Apollon,
Esculape, Dieu des Clistères!
Que ta Canule et ton Canon,
Digne instrument de tes mystères,
Me fassent chier sans effort
Des vers et puants et sublimes,
Tels que tous les jours il en sort
Par les culs huilés des Minimes.

Louis avoit l'anus bouché :
Par la bouche il avoit beau prendre
Du Minoratif recherché,
Il périssoit faute de rendre;
Quand un Mousquetaire à genoux,
Seringue en main, vient par derrière,
Et sait si bien viser au trou,
Qu'il rompt la fatale barrière.

Que vois-je, o Ciel! c'est un Étron!
Que la matière en est louable!
Il est gros comme un saucisson;
Il garniroit bien une table.
C'est l'œuvre du plus grand des Rois,
L'odeur, le goût, sentent le Trône.
Et jamais un anus Bourgeois
N'en eût accouché sans Matrône.

Instrument de notre bonheur,
Étron, délice de la France,
Je te croquerois de bon cœur
Si je t'avois en ma présence;
Mais je vois Dumoulin[1] prudent
Te regarder d'un œil d'envie.
Ciel! il porte sur toi la dent,
En dépit de la Peironie[2].

1. Fameux médecin.
2. Premier chirurgien du roi.

Ménage un si rare trésor,
Arrête! la France t'en prie.
Pourrois-tu bien donner la mort
A qui nous a donné la vie?
De ce Sacré dépôt garant,
Respecte un ragoût qui te tente,
Songe que le peuple l'attend,
Grands Yeux ouverts, Bouche béante!

Quatre-vingt-dix-huitième Beignet

LE REGRET

BIEN ET MAL ENTENDU.

Une femme, ayant perdu son mari, eut encore une seconde affliction, car elle perdit aussi un enfant qu'elle allaitait dans le même tems. On avertit le curé du village, qui con-

sentit de ne faire qu'un enterrement pour tous les deux ; ainsi l'enfant fut mis dans la même bière qui renfermait son père. Comme dans les villages les femmes sont à la suite des pompes funèbres, qu'elles accompagnent de cris lugubres et de plaintes sur leur malheureux sort, celle-ci criait et se lamentait, disant : « Mon cher mari, je ne te verrai plus! une nuit éternelle nous sépare pour jamais! Encore si tu m'avais laissé ce qui est entre tes jambes... » Toute l'assistance ne put s'empêcher de rire à ce souhait si inattendu, d'autant que l'on n'était pas averti que l'enfant avait été mis entre les jambes du père, comme la place la plus commode pour faire tenir deux cadavres dans un même coffre.

Quatre-vingt-dix-neuvième Beignet

LE RÊVE

Un boucher, s'en allant en fête
Avec sa femme et leur enfant,
N'avait pour train qu'une jument
Alerte, vigoureuse bête,
Franche et portant le nez au vent.
Vous auriez vu Benoîte en selle,
Et l'adolescent derrière elle ,

Mon homme à pied, le fouet en main,
Passer à gauche, puis à droite,
Parler et répondre au bambin;
Rire, chanter avec Benoîte,
Pour sauver l'ennui du chemin.
Tout allait bien; la haquenée,
A son ardeur abandonnée,
Avançait d'un jarret nerveux,
Quand, vers la fin de la journée,
La route, à moitié ruinée,
Offrit un endroit dangereux
A la caravane étonnée.
« Femme, cria son écuyer,
Prends garde, empoigne la crinière;
Car en traversant ce bourbier,
Si Margot lève le derrière,
Elle vous flanque dans l'ornière.
Allons! hu! ferme! encore un pas! »
Enfin ils sont hors d'embarras,
Et le trio reprend courage.
Mais on entend gronder l'orage;
Il vient sur l'aile des autans.
L'éclair sillonne le nuage,
Et les troupeaux quittent les champs.
Avec les bergères nos gens
Arrivent au prochain village.
Il pleut : on gîte. Un méchant lit
Est ce qu'on offre à la famille

Qui soupe mal, se déshabille,
Et sur le grabat s'endormit.
Ne pleurons pas sur cette nuit.
Auprès d'une épouse gentille
Le désir naît, le plaisir suit.
Où le flambeau de l'Amour brille,
Il n'est point de fâcheux réduit.
D'hymen la grâce suffisante
Se signale chez le boucher;
Et sa moitié sent approcher
De cette vertu consolante
Les doux élans, sans les chercher.
Qu'ainsi vous advienne au coucher!
A ce qui s'est passé la veille
Cependant le marmot rêvait.
Certain bruit à demi l'éveille,
Et l'enfant, entre somme et veille,
Crut que son papa chevauchait,
Et que lui-même voyageait.
Leste, sur son dos il se place,
Autour de son col il s'enlace,
Criant : « Ferme, Margot, dia! hu!
Tenez-vous bien aux crins, mon père!
Car nous serions bientôt par terre,
Si la bête levait le cu. »

Dernier Beignet

100.

AU PLUS BEAU CUL

DE MA CONNAISSANCE

ODE

Que le ciel, quand tu vins au monde,
Accomplit un rare dessein !
Non pas à cause de ton Sein,
Dont la blancheur est sans Seconde ;
Non pas à cause de tes Yeux,
Capables de charmer les Dieux
Et l'âme la moins amoureuse :
Tout cela ne me tente pas ;
Mais je t'estime bien heureuse
D'avoir un Cul comme tu l'as.

O que de grâces il renferme,
Ce brave Cul que j'aime tant;
Et que son teint est éclatant!
O qu'il est dur, ô qu'il est ferme!
Le marbre est mol auprès de lui :
Il n'est point de Cul aujourd'hui
Qui ne lui cède en la Province.
L'ongle tranchant comme un rasoir
N'y peut non plus mettre la pince
Que sur la glace d'un miroir.

Je jure, ô Beauté qui m'engage,
Que ton derrière m'a vaincu;
J'aimerois mieux baiser ton Cul,
Qu'Hélène au plus beau du visage.
Cette Grecque pleine d'appas,
Par qui le bon roi Ménélas
Se vit coiffé comme une huppe,
Encor qu'on la vante si bien,
Ne porta jamais sous sa jupe
Un Cul si rare que le tien.

Puisses-tu, Cul considérable
Autant que Cul le fut jamais,
Être renommé désormais
Par toute la terre habitable :
Que tous les Culs les plus dispos,
Du tien si blanc, si dur, si gros,

Reconnaissent la Seigneurie;
Et puisse-tu t'asseoir toujours,
Ou sur des lits en broderie,
Ou sur des carreaux de velours.

FIN DES BEIGNETS.

SUIVENT

LES BRIMBORIONS

Miettes, Broustilles, Croquettes (ou Gringuenaudes[1]*, improprement dites par quelques-uns), pour signifier les petits morceaux de pâte frits qui se détachent des Beignets.*

AFFIGES

DES

GRANDS OPERATEVRS DE MIRLINDE

NOUUELLEMENT ARRIUEZ.

AVX DAMES.

Les dignes Operateurs promettent, en la faveur de la constellation courante, les receptes proposées ci-après, au tres-grand contentement de l'Univers.

1. La juste définition de ce mot se trouve dans le Dictionnaire de l'Académie françoise.

Si quelqu'vn doute de leur proposition, il ne faut que se presenter à l'applicatoire supernaturel, dont l'expérience fera foy. Ce qui se pratiquera cordialement en la présence de tous les absents, etc.

CY COMMENCENT

LES RECEPTES MERVEILLEUSES

DESDITS OPERATEURS.

1. Eau de jouissance pour soulager la fievre amoureuse.

2. Eau de perles dissoutes avec diamans, distillées au feu de rubis dans vn alambic d'or, pour se faire aimer par force.

3. Essence de Cocuage, pour guérir de la jalousie.

4. Eau de Prudence, meslée avec esprit de Socrate, pour guérir de la vanité.

5. Essenee de Martel, pour exciter la vigilance.

6. Essence de Désir, extraicte au feu d'Impatience, incorporée auec fleur de jeunesse, pour devenir bon Guerrier en amour.

7. Confection d'esperance et de crainte, pour entretenir les amoureux.

8. Lapis d'affliction, pour cognoistre facilement le caractere d'vn esprit.

9. Larmes distillées au feu du véritable amour, pour adoucir la cruauté.

10. Savon du vieux temps et d'oubliance, pour oster les taches de l'honneur des femmes.

11. Opiate de contentement désiré avec asseurance de possession, pour désopiler la rate.

12. Expression des figures de l'Aretin broyées entre deux draps, pour expulser la mélancolie.

13. Graisse du Perou, pour chasser la goutte des pieds et des mains.

14. Essence de dissimulation, pour se faire aymer.

15. Poudre du tronçon de la lance d'Astolphe, meslée avec du sable de Pactole, pour faire tomber une partie des femmes à l'envers.

16. Huile de Vertugadin, pour couvrir l'hydropisie des pucelles.

17. Pommade d'escorce de belle taille, au miel de douceur, d'absinthe de gravité, pour oindre ceux qui ont mauvaise mine.

18. Eau de fleurs de Cicéron et de Demosthène, pour nettoyer la langue.

19. Vne pièce du Ciel empirée, pour faire accoucher les femmes sans douleur.

20. Cendres tirées des urnes de Sapho, Laïs, Flore, Messaline et Livie, pour guérir des pasles couleurs.

21. Essence de prompte jouissance, extraicte du marc de la satiété, au bain du changement, pour guérir de l'amour.

22. Opiate d'accomplissement de désir et de repos d'esprit, pour gouster le souverain bien en ce monde.

23. Essence de la rosée de Danaë, pour gaigner les Soudames.

24. Vn morceau de la première matière de la rouille de la faulx du Temps avec le jus des herbes de Médée, pour rajeunir toutes sortes de vieilles gens.

25. Eau de continence et tempérance passées par l'alambic des vertus morales, pour éviter le mal de Naples.

26. Eau de baiser et attouchemens, pour eschauffer un vieux courage.

Remèdes communs.

Poudre de menuë pensée, pour la mélancolie.

Trippe-Madame pour se purger doucement.

Poivre concassé pour la colique cornuë.

Casse de Levant pour l'Amaris.

Peaux de Connin pour amollir les nerfs.

Racine de patience, pour toutes sortes de maladies.

LISTE

DES

PLUS RARES CURIOSITEZ

Un Pavé du Pont-Euxin.

Un Greffier qui saute à pieds joints par-dessus la Justice.

Une vieille femme qui saute à reculons de soixante ans à trente.

Une Jeune fille qui saute en avant de l'état de fille à celui de veuve, sans avoir passé par le mariage.

Un Animal moitié Avocat et moitié Petit-Maître.

Un Sac fait à l'aiguille, contenant le procès d'un Bas Normand, commencé sous Richard Sans peur, et qui ne finira encore de deux siècles.

Une Pierre philosophale qui devient invisible quand on veut s'en servir.

Le Coffre-fort d'un Gascon pesant trois grains de blé, et si il y a dedans l'épargne de de deux années.

Une Pendule qui marque l'heure d'emprunter, et jamais celle de rendre.

Des Panaches tirés de l'aile de l'Aigle de Jupiter.

Un Atome enchâssé dans le vuide d'Épicure.

Des Souris de la bonne grâce.

Un Manteau de miséricorde, où la misère et la corde sont évidentes.

Des Rouges-muzeaux produits par le Bœuf salé et la moutarde mariez ensemble.

Un Morceau de la peur de Démosthène, trouvé proche d'un buisson auquel il demanda la vie, le prenant pour un ennemi.

La Lisière qui a servi à promener Gargantua.

La Corne de Jupiter transformée en taureau pour enlever la belle Europe.

Un Caillou de cristal minéral trouvé dans les ruines d'une Ville renversée par des Lapins.

Un Rayon de la dernière Comète.

Plusieurs vases de verre remplis d'eau bénite de Cour.

Le Rat dont la Montagne accoucha.

La Chaise percée et le Bassin dont se servit Cléopâtre après avoir avalé une perle d'un très-grand prix qu'elle avait fait dissoudre dans du vinaigre.

Des Têtes où se sont retirées les vieilles Lunes quand les nouvelles sont venues.

Une Côte du Cheval de Troye.

Les deux Pendans que Gargantua mit aux deux oreilles de sa grande Jument.

Un des Moutons de Dindenault.

Le Cheveu fatal de Nisus.

La Pierre précieuse que le Coq d'Ésope trouva dans un fumier.

Une chopine de lait de la Vache Io.

Six douzaines des yeux d'Argus.

Une Écritoire sans pareille. Le corps d'un malade souvent saigné, purgé et clistérisé y sert de cornet. Ce cornet a pour coton celui qui vient au menton des Petits-Maîtres. Ce coton est trempé dans l'encre du navire des Argonautes. Il y a dans cette écritoire des plumes choisies entre celles qui ont passé par le bec.

Une Roupie du grand Hyver apportée des Pays septentrionaux.

L'Œil gauche de la Lune, qui a servi longtemps de lampe sur l'escalier des Quinze-Vingts.

Une Pincette pour tirer les vers du nez sans qu'on s'en aperçoive.

Trois onces de Fil retors, pour en revendre aux plus rusez.

Une doublure de Gosier pavé, à l'usage des gourmands qui mangent leur soupe trop chaude.

La jambe gauche d'une Mule, ferrée par un habile Maître d'Hôtel.

Une des Fantaisies de Bruscambille, drôlement habillée par le Tailleur du Régiment de la Calotte.

Le Trépied de Delphes, pour prédire les choses passées.

Une vieille Étrille du Cheval de Bronze.

La Mesure qu'on appelle Picotin, dont on se servait pour donner l'avoine au Cheval Bucéphale.

Une Crotte musquée du cheval des quatre Fils Aymond.

Un Cerceau entier du Tonneau de Diogène.

L'Archet du violon d'Apollon.

Trois Pintes d'eau de la fontaine d'Hippocrène, mesure de Saint-Denis.

Un Robinet dont on se sert pour tirer de l'huile d'un mur.

Deux Cocons de laine d'un œuf qu'on a tondu.

Une Perruque des propres cheveux de Charles-le-Chauve.

Un Mouchoir qui force ceux qui se sentent morveux à se moucher.

Un Muid de rubis sur l'ongle.

Un Balai qui a servi à plusieurs personnes de père en fils pour aller au Sabbat.

Plusieurs morceaux d'Anguilles rompues sur le genouil.

Un Panier à qui l'on a dit adieu, à cause

que les vendanges sont faites, donné par une vieille coquette à une jeune.

Un Gand percé comme un crible, afin que les amitiez puissent passer au travers.

Une Aulne d'amusement de tapis, pour tuer le temps.

Un Violon pour faire danser l'anse du panier.

Un morceau de Bois dont on fait les Vielles, propre pour rendre complaisant les esprits de contradiction.

Une Cuirasse dont on ne peut prendre le défaut.

Un Vilebrequin avec lequel on peut faire un trou à la Lune.

Le Fouet d'un Fesse-Mathieu.

Un Opiat composé de faim et de soif détrempé dans une chopine de sobriété, pour guérir de la fièvre de veau.

Une livre de Graisse pour frotter les marteaux des portes.

Un Marteau à l'usage des Cognes Fêtu.

L'Habit d'Hermite dont se servit le Diable quand il fut vieux.

Un Chapelet d'Oreilles coupées aux ventres affamez.

Un Lièvre pris au son du tambour.

La Culotte d'Achille, propre pour donner du courage aux poltrons.

Un Sansonnet de bois, qui chante clair comme de l'eau de roche.

Les Escarpins d'Hérodias, qui apprennent à danser à toutes les filles qui manquent de dispositions.

Une Flûte d'Arabie qui n'a qu'un trou, et dont on joue sans remuer les doigts.

Une Hiperbole bleue trouvée en Espagne, derrière un Château, à l'usage des Nouvellistes et de ceux qui bâtissent.

La juste moitié d'un Rot que fit Goliath en mourant, trouvée derrière une pyramide d'Égypte dans un broc de pierre.

Une Pièce de monnaie avec laquelle on achetait les faveurs des Courtisanes de la Grèce.

Le Bourrelet du privé de Jules César; il inspire de la valeur à tous les Petits-Maîtres qui le fleurent.

La Jupe de Thétis, qui n'est jamais mouillée, quoiqu'elle sorte du sein de la mer; trouvée derrière la décoration de l'Opéra; utile aux femmes qui s'exposent à la pluie.

---

chose, et me demandez ce que vous remuez, je vous gage que je le devinerai. L'autre se cache, et dit : « Qu'est-ce que je remue? — Vous remuez la langue. »

— Pourquoi a-t-il fait bâtir un four dans sa maison? — Parce qu'il ne pouvait pas faire bâtir sa maison dans un four.

— Dites en un mot latin que vingt personnes sont assises. — *Vincula.*

Dire en un mot latin trois paires de pantoufles. — *Simul.*

Il y avait cinq perdrix dans un champ; un chasseur en tue trois d'un coup de fusil, combien en resta-t-il? — Il n'en resta point, car les autres délogèrent.

—Quel est le poëte que les femmes ont toujours sur leur toilette? — Plaute (pelotte). — Celui qui abat des noix? — Corneille. — Celui dont on peut écrire le nom avec une seule lettre? — Ovide.

Un maquignon vendant un cheval, dit : —

« Monsieur, faites le voir, je le garantis sans défaut. » Ce cheval se trouva être aveugle. L'acheteur voulut l'obliger de le reprendre. Mais le maquignon soutint qu'on ne pouvait pas l'y contraindre, puisqu'il l'avait averti de sa cécité, en disant : — « Faites le voir, je le garantis sans défaut.

— Qu'est-ce qu'un habit poussif? — C'est un habit usé, parce qu'il perd la laine (l'haleine).

— Ah ! que je suis fâché, il pleuvra aujourd'hui, car le coq est tourné du côté de la pluie. — Que ne le faites-vous tourner du côté du beau temps?

— Combien la lune a-t-elle d'étendue ? — Une aune, puisqu'elle a quatre quarts.

Il fait bon tondre cet homme, car il a la laine forte (l'haleine).

— Qui sont ceux qui font les plus mauvais draps ? — Ce sont ceux qui ont la laine mauvaise (l'haleine).

Veron son portua, inimice, ergo versi sunt mis.

Veron son porc tua, il n'y mit sel; donc vers s'y sont mis.

Cocantra, pinosa.

Coq entra, pie n'osa.

— Quelle différence y a-t-il entre un Cordelier et un hareng soret?—La voici : le Cordelier est sous le gris (gril) et un hareng est dessus.

— Dans quelle ville boit-on le plus proprement? — Dans la ville de Reims (Rince).

— Mon Révérend Père, vous prenez tant de peines, et vous faites tant de dépenses pour entretenir votre barbe, qu'à la fin la barbe coûtera plus que la tête ne vaut.

Un avocat alléguant Cujas dans une cause contre une femme qui l'écoutait, cette femme croyant que c'était un faux témoin qu'il voulait produire, l'imterrompit, et s'adressant aux juges, leur dit : « Messieurs, sauf le res-

pect que je dois à la Cour, l'avocat a menti, car je vous proteste avec serment que Cujas n'y était point. »

Quelqu'un a appelé une écrevisse un greffier criminel parce qu'il écrit vices.

— Quelle différence y a-t-il entre un prédicateur et un enfileur de chapelets?—Celle-ci : le prédicateur en dit plus qu'il n'en fait, et l'enfileur de chapelet en fait plus qu'il n'en dit.

Pour empêcher que les taupes ne gâtent votre pré, faites-le paver.

Pour trouver le Carême bien court, il faut faire une dette payable à Pâques.

Un G dans un C, fait : j'ai dansé.

Un *A* long sous un *p* avec un grand G et un petit *a* font :
Allons souper, j'ai grand appétit.

Un chapon est un coquin parfait (un coq imparfait).

Cloche qui sonne toute seule (c'est qu'il n'y a qu'elle).

— Pourquoi le vent est-il plus froid en hiver qu'en été ? — C'est qu'on ne veut pas le laisser entrer dans les maisons, de sorte qu'il est obligé de coucher dehors.

— Pourquoi fait-on en Allemagne les pains plus grand qu'on ne les fait en France ?
C'est parce qu'on y met plus de pâte.

— Quel est le remède le plus apéritif? — C'est un trousseau de clefs.

Un médecin à son malade : « Avez-vous pris quelque chose ce matin? — Je n'ai pris qu'une mouche, encore l'ai-je laissée envoler. »

— Qui est-ce qui tua Pénélope? — C'est *hanc*, car Ovide dit : *Hanc tua Pénélope.*

Un railleur disait à un manant qui avait les jambes nues : « Quand tu auras usé ces bas, je t'en donnerai d'autres. — J'ai, répon-

avait aucun livre : « Voilà, dit-il, la femme de Coriolan, *Volumnia* » (volume n'y a).

— Quel est le mot latin qui a le plus d'*e*, celui qui a le plus d'*i*, et celui qui a le plus d'*s*? — *Simile*, *simili*, *similes* (six mille *e*, six mille *i*, six mille *s*).

— Où vas-tu? — Je vais devant moi. — Je te demande où vas le chemin que tu suis? — Il ne va, il ne bouge. — J'entends si tu as bien du chemin à faire? — Non, car je le trouverai tout fait.

— Qu'est-ce que tu tiens là de caché? — Sotte demande! Ne vois-tu pas que puisque je le cache, c'est une marque que je ne veux pas que tu saches ce que c'est?

— Quelle différence y a-t-il entre un musicien et un lièvre? — Celle-ci : le musicien aime la musique, et le lièvre aime le plain-chant (champ).

— Quelle différence y a-t-il entre une roue de carrosse et un avocat? — Il faut graisser

la roue pour l'empêcher de faire du bruit, et l'avocat pour le faire parler.

— Quelle est de toutes les plantes la plus nécessaire à l'homme? — C'est la plante du pied.

— Adieu, la mère aux ânes. — Adieu, mon fils.

— Un homme ayant fait serment de ne boire du vin de trois ans, n'en buvait que de deux ans ou du nouveau.

A. B. D. C. D. Abbé décédé.

Il A. O. B. I. A. L. Il a obéi à elle.

Lettre d'un apothicaire à sa maîtresse. — *Mon esprit, madame, est tellement constipé dans le bas-ventre de mon ignorance, qu'il me faudrait un sirop de vos lumières pour liquéfier la matière de mes pensées; de sorte que la clef de mon amour pourrait à peine ouvrir les opopondrilles de votre cœur ombragé par la forêt de Cupidon.*

Des femmes étant un jour de vendanges

assises sur du gazon dans une plaine, et voyant passer un paysan dont les cheveux étaient blancs, lui dirent en se raillant : « Quoi, bonhomme, il a déjà neigé sur les montagnes? — Il le faut bien, répondit le paysan, puisque les vaches sont descendues dans la plaine. »

— Quel est le fromage le plus vieux ? — C'est celui de Milan.

Pir vent venir.
Un vient d'un.

On voit dans le cimetière de Saint-Innocent plus d'orangers (d'os rangez) que dans aucun jardin du monde.

— Je veux tout ce que mon mari veut, qu'a-t-il à se plaindre? Il veut être le maître, et je le veux être aussi.

Un homme ayant des bas aux pieds et étant auprès du feu se brûla horriblement la jambe sans brûler ses bas ; comment cela se

put-il faire? — C'est que ces bas n'étaient pas à lui?

— C'est une brunette que mon fils a épousée. — Ah! par exemple, ses cheveux sont d'un blond presque rouge. — Cela n'y fait rien. N'est-elle pas ma bru, et comme elle est propre et nette, elle est donc brunette.

— Pourquoi cet homme a-t-il les cheveux blancs et la barbe noire? — C'est que ses cheveux sont de vingt ans plus âgés que sa barbe.

— En quelle classe est votre fils? — En dix-huitième, car il y a trois ans qu'il est en sixième.

Un mari disait à quelqu'un qui lui reprochait de ne pas aimer sa femme, puisqu'il la battait : « Ma femme m'a parlé avec insolence, je lui ai donné un soufflet. Elle s'est mise à dire qu'elle était perdue; moi, qui serais bien fâché d'avoir fait une telle perte, je l'ai bien battue afin de la faire crier : car vous

savez que quand on a perdu quelque chose, on la fait crier pour la retrouver.

Quand D*** chantait à l'Opéra ces paroles : « *As-tu pu, as-tu pu...* — Ah! tu pus toi-même, » répondit Mlle R*** sans lui donner le temps d'achever et de dire : « As-tu pu me changer? »

— Il marcherait bien sur un demi-cent d'œufs sans en casser un (un cent).

— D'où es-tu, bossu? — Je suis bossu des épaules. — Je te demande de quel pays tu es? — Je suis de Savoie, pays de montagnes.

— Que fait la lune quand elle est pleine? — Elle luit.

— Qui est-ce qui a fait, le premier, bouillir la marmite à Paris? — C'est le feu.

Les vitriers sont des gaillards qui se réjouissent beaucoup, car ils ont presque toujours le verre à la main et le ventre à table.

Les lavandières ont entre elles ce dicton,

en parlant de leur battoir : — Si vous lavez ne me le prêtez pas; si vous ne lavez pas prêtez-le-moi.

Si vous mettez la veille de Saint-Jean, dans un coffre, un chat avec du mou, vous ne le trouverez pas le lendemain.

— Combien faut-il de draps pour deux lits bien garnis? — Il n'en faut point, puisqu'ils sont bien garnis.

Il ne faut que deux points (poings) pour faire taire une femme.

Madame N*** prenait pour devise ces trois mots : *A Dieu honneur*. Un épilogueur n'en fit malicieusement que deux, et mit une virgule entre : adieu, honneur.

— Comment feriez-vous vingt paires de souliers en une heure? — En coupant la tige de vingt paires de bottes.

HOROSCOPES

ET

PROGNOSTICATIONS

POUR LA PRÉSENTE ANNÉE.

JANVIER. — Signe du Verseau.

Ceux qui sous ce signe naîtront
Seront sanguins et colériques,
Abondance de biens auront,
Dans le barreau réussiront,
Seront prudents et politiques,
Beaux et bien faits; mais ils seront
En amour un peu frénétiques.

Du Verseau la triste influence
Devrait n'annoncer que du mal,
Mais fillette qui prend naissance
Aux approches du Carnaval

Sera pour le bien général
Très-habile à plus d'une danse.

Prédictions.

Mariages d'inclination : peu.
Mariages de calcul : beaucoup.
Époux mécontents : trop.

Éclipse.

L'honneur d'un huissier recevra une furieuse éclipse, par l'interposition de son clerc entre sa femme et lui. L'ombre ne l'absorbera pas entièrement, et laissera paraître un croissant sur ses bords.

Température.

Les premiers jours de ce mois seront extrêmement gais pour les enfants, les filles et les domestiques ; ils finiront par être tristes pour ceux qui doivent et ne peuvent payer.

FÉVRIER — Signe des Poissons.

Horoscopes.

En général, ceux qui prendront naissance
Sous le signe froid des Poissons
Auront le teint blanc, les yeux ronds,
Large poitrine, cheveux blonds;
Dans l'esprit beaucoup d'indolence,
Dans le cœur un peu d'inconstance,
Peu pénétrants et tous assez poltrons.

La bachelette qui naîtra
Sous les Poissons trop causera,
Comme un rossignol chantera,
Avec les bergers dansera,
Folâtrera, s'amusera,
Fera l'amour *et cætera*,
Tant qu'à l'hameçon se prendra.

Température.

Il y aura dans ce mois des jours très-froids parmi les gens mariés; mais ils seront peu sensibles, parce qu'en général les femmes au-

ront soin de mettre un peu de bois dans la maison.

Prédictions.

Querelle fameuse entre deux petits auteurs; hauteur de l'un, qui se croit un grand personnage parce qu'il a le talent de déguiser ses plagiats. Sottise des deux parts.

MARS. — Signe du Bélier.

Horoscopes.

Sous cette domination,
L'enfant qui naît aura des charmes;
D'un sang ardent l'impulsion
Lui causera bien des alarmes;
Son goût doit le porter aux armes,
Et de l'amour la tendre impression
Sera la source de ses larmes.

Pucelle qui verra le jour
Sous cette influence maligne,

A son époux d'humeur bénigne
Fera parfois quelque bon tour.
Où Mars a fixé son séjour,
Il faut que l'Hymen se résigne
A céder sa place à l'Amour.

Éclipse.

La planète d'un vert galant dans son apogée se plongera dans l'orbite d'une nymphe périgée. L'éclipse sera centrale et de la grandeur de dix doigts, sans compter les deux nœuds apparents de la planète.

AVRIL. — SIGNE DU TAUREAU.

Horoscopes.

Celui qui naît sous le Taureau
Sera plus lascif qu'un moineau,
Plein d'esprit, un peu flegmatique,
Passionné pour la musique;
Aimant les arts, sensible au beau,

Toujours penchant pour le nouveau,
Et d'une humeur très-pacifique.

Sous l'influence chérie
Du favorable Taureau,
La terre partout fleurie
Brille d'un éclat nouveau.
Tout lève alors, tout prend croissance,
L'amour renaît avec le ris.
Las! dit tout bas madame Hortense,
Je m'aperçois que sa puissance
S'étend bien peu sur les maris!

Éclipse.

L'intégrité d'un magistrat sera entièrement éclipsée par l'interposition d'une belle dame entre le juge et la loi.

Température.

Il régnera de forts mauvais airs parmi nos Petits Crevés et nos femmes du monde; le thermomètre des vieillards prendra en ce temps quelque élévation.

MAI. — Signe des Gémeaux.

Beau de visage, doux, affable,
Celui qui dans ce lieu naîtra
Aux sciences s'adonnera;
Econome en habits, en table,
Peu d'ambition il aura,
Et pour dire tout, il sera
Faible en amour, et pourtant fort aimable.

N'enfermez point dans un couvent
Fille qui naît sous cette étoile,
De Cythère le moindre vent
Suffirait pour lever son voile :
Comme les Gémeaux amoureux,
Son bonheur sera d'être deux.

Eclipse.

Le mérite de la femme honnête et raisonnable éclipsera les qualités frivoles et agréables de la jeune coquette.

Cette éclipse ne sera pas visible sur notre horizon.

Température.

En ce mois, Cythère ouvre ses réservoirs et inonde la terre de ses pluies chaudes et fécondes ; un air doux et caressant s'agitera sur le cœur des amants et fera naître mille fleurs sous leurs pas : ces fleurs devenant des fruits, il est à craindre que le vent tourne et ne devienne pénible et soucieux.

Avis à la jeunesse.

Qui peut réussir aujourd'hui et diffère à demain est indigne du succès. L'Amour veut vous embarquer ; deux beaux yeux sont vos Gémeaux ; la voile est au vent : sautez dans l'esquif et tirez le coup de *partance*. Le fusil qui fait long feu manque son gibier.

JUIN. — Signe de l'Ecrevisse.

Honnête, plein de probité,
Toujours prêt à rendre service,
Abhorrant la méchanceté,
Celui qui naît sous l'Ecrevisse
Honorera l'humanité
Par ses vertus, par sa justice;
L'amour, par sa fidélité.

Fille qui pendant le solstice
Au jour ses beaux yeux ouvrira,
Soit tempérament, soit caprice,
Dans l'intrigue s'avancera;
Ensuite tant reculera
Comme l'Ecrevisse,
Qu'à la fin elle tombera.

Éclipse.

La gloire d'une femme vertueuse sera en danger d'être éclipsée par les tentatives d'un Adonis à la mode, qui lui-même, par la plus fâcheuse éclipse, la laissera dans tout son entier.

Température.

Il se répandra dans ce mois un air ardent et contagieux parmi les jeunes personnes, qui occasionnera beaucoup de fièvres amoureuses, transports, vapeurs, tensions de nerfs, etc. Ce temps sera suivi de quelques douces rosées qui en adouciront les peines.

JUILLET. — Signe du Lion.

Sous le Lion, l'enfant naît généreux,
Aimant la gloire et propre aux grandes choses,
Intelligent et surtout fort heureux;
Mais, les effets suivant les causes,
Il sera jaloux, orgueilleux,
Et de son cœur les écarts soupçonneux
De l'amour terniront les roses.

Du Lion la chaleur brûlante
Promet à la beauté naissante
Des yeux fripons, un cœur ardent;
Mais si de cette fleur naissante

On n'arrose le sein charmant,
On la verra sécher sur plante.

Éclipse.

Les charmes majestueux de la célèbre H... seront obscurcis par les appas naissants de la jeune P...

On laisse aux observateurs de la nature le soin d'expliquer comment un très-petit astre peut en éclipser un très-grand.

Température.

Grande chaleur dans les démonstrations de l'amitié, accompagnée d'une grande sécheresse dans le cœur; grandes ardeurs exprimées par ces dames, auxquelles ces messieurs répondront trop mollement!

Prédictions.

Les bergers, les bergères, se retireront sous l'ombrage. *Satyres* en belle humeur. Nymphes surprises au bain. Chaleur accablante

pendant le jour, fraîcheur le soir, danses pendant la nuit. Les effets de la rosée se remarqueront le matin sur les jupes et les caracos. *Honni soit qui mal y pense.*

AOUT. — Signe de la Vierge.

Subtil, adroit, ingénieux,
Prévenant, enjoué, fidèle,
D'une humeur égale en tous lieux,
Haïssant les capricieux,
Et, comme un pigeon, amoureux :
Tel est celui que la Pucelle
Voit naître sous son signe heureux.

Le ciel préserve la Pucelle
Qui naît sous ce signe trompeur
D'aimer l'éclat et la grandeur !
La gloire ne rend pas plus belle :
L'égalité fait le bonheur.

Éclipse.

Il y aura une légère éclipse sur la virginité

d'une jeune fille; cette éclipse sera peu considérable, son immersion ne sera que d'un doigt ou deux au plus.

Température.

Grand orage, bourrasque, mêlés de grêle et de tonnerre, parmi quelques femmes trahies par leurs amants. Puis changeant..., puis beau.

Prédictions.

Aimer sera toujours un verbe actif pour les femmes sans agréments, mais il n'aura plus de passif. Un bon arbre doit porter de bons fruits; le talent, selon ces dames, consiste à les bien planter.

SEPTEMBRE. — Signe de la Balance.

Sous le règne de la Balance,
Celui qui naît sera discret,
Mystérieux, plein de prudence,

Propre aux emplois de conséquence,
Fort appliqué, souvent distrait;
Et, si l'amour le récompense,
Il saura garder son secret.

Thémis m'ordonne le silence,
Je pourrais la chicaner, mais
Devant qui plaider ce procès?
Sous le signe de la Balance
On ne juge plus au Palais.

Éclipse.

Vénus, après sa conjonction avec Mars, verra son éclat se ternir en entrant dans l'ombre de Mercure.

Cette éclipse sera centrale, et s'apercevra facilement dans le quartier latin ainsi qu'aux abords du Nouvel Opéra.

Température.

Les airs mutins de ces demoiselles feront un grand ravage dans nos promenades du bois de Boulogne; on craint qu'il n'en résulte de fâcheuses maladies.

OCTOBRE. — Signe du Scorpion.

Petit le teint, la gorge belle,
L'esprit vif et malicieux,
Hardi, rusé, même artificieux :
Tel est celui qui naît sous la tutelle
Du Scorpion malencontreux;
En amitié trop vétilleux,
En amour toujours en querelle.

Tandis qu'au ciel le Scorpion
Poursuit vainement Orion,
Célébrons l'amant d'Érigone
Qui nous ramène la gaîté :
Bacchus promet à la beauté
Qui naît pendant ces jours d'automne
Biens, honneurs, bon mari, santé :
Croyez-en sa sincérité,
Il n'a jamais trompé personne.

Éclipse.

La fortune d'un riche et galant banquier s'éclipsera on ne sait trop comment. On soupçonne néanmoins que la principale

cause de ce désastre est le don par trop considérable de bijoux faits à une beauté célèbre pour l'engager à prêter le sien.

Température.

En ce mois, il y aura grande récolte d'amours et de plaisirs; un air tempéré, mais doux et favorable, réjouira la nature, et l'on verra également se remplir les paniers de Bacchus et les corbeilles de Cythère.

Tremblement de terre.

Le ciel est serein. Amaryllis se repose sous la treille qu'elle a vendangée; Lycidas la découvre et la joint; il sort d'une orgie; la bergère veut fuir, Lycidas la retient, la prie d'amour. Elle sent ses genoux fléchir, la terre tremble sous ses pieds, elle tombe doucement sur un lit de gazon et entraîne l'ardent Lycidas dans sa chute; quelques moments après on entend le vieux Silène qui chante dans le

caveau voisin : *Adieu paniers, vendanges sont faites.*

NOVEMBRE — Signe du Sagittaire.

Celui qui reçoit la lumière
Sous l'aspect du fier Sagittaire
Est plus emporté que malin ;
Il aura l'humeur solitaire,
L'esprit au fanatisme enclin,
Le cœur en amitié sincère,
En amour un peu libertin.

S'il arrive au monde une fille
Lorsque le Sagittaire brille,
Son horoscope, le voici :
Elle sera d'humeur gentille,
Réchauffera l'amour transi,
Saura bien manier l'aiguille,
Et d'autres instruments aussi
Dont on se sert beaucoup ici.

Prédictions.

Ces instruments-là, dont le tireur céleste est l'emblème, continueront à être fort recher-

chés. Les neufs tomberont dans les mains exercées d'ouvrières qui ne seront pas embarrassées pour les faire mouvoir ; le hasard servira les autres. La brune piquante aux yeux fripons, au nez retroussé, sera peut-être la plus mal pourvue, ce qui renouvellera le proverbe : *Jamais bon chien n'a rongé bon os*. Le bloc immobile qui sert d'autel à l'hymen sera leur émoussoir ; mais l'amour, s'il y donne le fil, pourra les faire rentrer dans le commerce.

Température.

Brouillards épais dans la cervelle de nos ministres, ciel orageux et menaçant dans leur doctrine, tempêtes dans leurs arguments, tourmente dans leurs répliques : vent sur le tout.

DÉCEMBRE. — Signe du Capricorne.

Qui viendra sous cette inflence
Doit se promettre d'heureux jours ;
Colère et plein de violence,
En vain il se plaindra toujours :
Il verra, malgré ses discours,
Chez lui portés par les amours ,
Et les plaisirs et l'abondance.

Celle qui reçoit la lumière
Quand Phébus, terminant son cours,
Va recommencer sa carrière,
En disant du mal tous les jours
Hautement des tendres amours,
Et force bien de l'Hyménée,
Aura menti toute l'année.

Prédictions.

Le signe du Capricorne sera très-favorable aux maris cette présente année. Toutes les grâces pleuvront sur leurs têtes; ils se verront fêtés, bien reçus partout. C'est ainsi que plusieurs feront fortune sans y mettre du leur.

Température.

Glaces partout : abord glacé entre deux jolies femmes ; accueil glacé chez les grands et les riches ; cœurs glacés chez nos amants à la mode ; visages glacés auprès des malheureux ; âmes glacées chez nos dévots ; esprits glacés dans tous les coins, surtout sur les fauteuils de nos Académiciens !...

Température des douze mois à Paris.

Peu de jours clairs et sereins. Les maris n'y verront pas le long de leur nez, et les galants ne pourront les tromper qu'à tâtons.

ANNONCES, AVIS

ET

FAITS PARTICULIERS

DE LA PRÉSENTE ANNÉE.

Avis aux lecteurs.

UAND j'étais sur la terre, je croyais bonnement que le trou de Saint-Patrice conduisait en purgatoire; mais depuis que la mort m'a ouvert les yeux, j'ai la certitude que c'est un autre trou. Que le ciel vous préserve de ce trou-là. Ainsi soit-il!

Chose perdue.

Un monsieur s'est servi de la jolie bague de mademoiselle Lolotte; depuis lors le bijou

qui en faisait tout le prix est perdu. Elle prie le cher ravisseur d'avoir la complaisance de venir le lui remettre.

Fille perdue.

Une demoiselle de famille, âgée de dix-sept à dix-huit ans, s'est perdue ou égarée la nuit du..... de la présente année : elle a les sourcils bruns et garnis, les yeux un peu couverts, vifs et ardents; le nez au vent, la bouche fraîche et vermeille, les dents blanches et saines, le teint animé, la gorge et les hanches élevées, les jambes et les bras un peu renforcés. Les parents présument qu'un accès de dévotion l'a portée à se jeter dans quelque maison religieuse; ils prient les saintes gens qui l'ont reçue d'en donner avis.

NOTA. *Il y a eu erreur dans cette conjecture : la jeune fille s'est trouvée dans le lit d'un militaire, rue Q.....; et comme il est fort honnête, il a offert de la rendre, et même en si bon état que les parents gagneront deux pour un en la reprenant.*

Chose oubliée.

M. l'évêque de Capharnaum a oublié son célibat en s'introduisant chez madame l'abbesse de Beaupertuis : il la prie instamment de le garder jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Grandeur de venir le reprendre dans l'endroit où il l'a laissé:

Chose trouvée.

On a trouvé un bréviaire, partie d'hiver, chez une habituée des Théatins : elle avertit qu'elle ne peut le rendre en conscience qu'à celui qui lui montrera ses autres parties, surtout celle du printemps, gros caractère. S'adresser à la blanchisseuse de l'Opéra..

Choses prises.

Un Gascon et un Picard ont pris ensemble une dispute; voici comme elle s'est conduite :

Le Picard a pris un ton ferme, le Gascon a pris un air fanfaron ; le Picard a pris feu, le

Une jeune veuve, simple et modeste, cherche à se pourvoir d'un nouveau mari, sans autre motif que celui de se procurer un soutien et un ami; elle ne désire en lui qu'un bon cœur et une âme honnête. Mais, pour la figure, elle exige qu'il ait les cheveux et la barbe noirs et épais, le teint animé, les yeux vifs et ardents, le nez fourni et aquilin, la taille ramassée, la jambe nourrie et marquée, et le poignet fort et musclé.

Fonds de commerce à vendre.

Consistant en un lit, trois chaises et une table, propres et suffisants pour une jeune commençante. La demoiselle vendeuse observe que, dans ce négoce, les plus petits fonds sont ceux qui profitent davantage, et qu'elle-même n'a perdu son crédit que pour avoir trop agrandi ses affaires.

Concession.

Madame ***, attachée depuis longtemps à certaines parties de la finance et n'y trouvant

plus ses longueurs, juge à propos de s'en désister; il lui reste en son propre une assez jolie affaire, qu'elle propose ou à une compagnie, ou à celui qui y fournira la plus grosse mise.

NOTA..... Monsieur *** s'étant présenté avec des moyens convenables, il a été mis au bas de ses offres : *Concédé.*

Affaires pendantes au Parlement.

Depuis son mariage, le président Blanquenoir plaide pour recouvrer sa répétition qu'on lui a changée contre une pendule; il est à craindre que les choses ne restent longtemps dans l'état, l'affaire étant toujours pendante, quoiqu'on se donne, aux enquêtes, tous les mouvements usités en cas pareil.

Le vieux président *** ayant épousé une très-belle et jeune personne, depuis ce temps celle-ci prétend avoir une affaire pendante au Parlement; et en conséquence elle prie ses

amis de l'aider de leurs conseils et de leurs services.

Mécanique.

Madelon Chiquet fait voir chez elle à toute heure de relevée un pressoir à vis approuvé par l'Académie des Sciences; on en fera l'essai si l'on juge à propos ; elle en fournira de pariels aux amateurs. Sa demeure est rue Tire-Boudin, entre le chirurgien et l'apothicaire.

Manière de se charger du Magnétisme.

Il faut établir sur deux beaux yeux les pôles de votre amour; s'en approcher, se pénétrer de leurs charmes, tendre vers eux toutes vos facultés, et vous remplir de tous les feux qu'ils verseront dans votre âme et dans vos sens; et quand vous connaîtrez que le fluide abonde, alors pressez tendrement votre sujet, passez ensuite doucement la main de haut en bas et de bas en haut, faites sentir la barre, et si vous êtes suffisamment chargé, il en résultera l'effet nécessaire.

Histoire naturelle.

On a fait présent à mademoiselle de Négraffaire d'une lapine délicieuse; sa maîtresse est dans une crainte inconcevable de la perdre. Elle a consulté l'Académie des Inscriptions : il a été délibéré que trois grelots attachés au col du rare animal étaient à préférer à un collier portant adresse et armoiries. D'après cette décision, mademoiselle de Négraffaire cherche un homme accommodant qui ait trois grelots à lapine. Il sera content des propositions qu'on lui fera en conséquence.

Découverte nouvelle.

Les inconvénients qui résultent des vents arrêtés ont fait naître à M. de Venclos, mécanicien célèbre, l'idée d'une sourdine à l'usage des personnes sujettes à cette incommodité; laquelle est faite par tel art que le son naturel en est entièrement absorbé et ne produit, au lieu d'un bruit maussade et désa-

gréable, qu'un très-joli air de serinette. Il propose d'assortir la musique aux différents états des personnes, grave, tendre ou légère, suivant les caractères, et même, pour les personnes religieuses, on n'emploiera que des chants propres à les édifier mutuellement.

Avantages de cette méthode.

Le premier et le plus essentiel, celui de la santé des individus; en second lieu, celui de changer en agrément pour la société un inconvénient qu'elle avait en horreur; troisièmement, celui de donner à chacun ce qui lui appartient, en évitant les fraudes par lesquelles on jetait sur son voisin la honte de son propre fait : de sorte que, soit qu'on le prenne bien ou mal, chacun ayant son air connu, nul ne pourra s'y méprendre. Mais l'intérêt le plus vif qui résultera de ce moyen sera d'ouvrir une nouvelle matière à la conversation parmi les gens du monde, où souvent les sujets manquent. L'air de monsieur un tel, dira-t-on, est mauvais; celui de ma-

dame une telle est délicieux; mademoiselle une telle en a un plein de grâces; monsieur le Président nous a régalé de son air fade; monsieur le banquier *** de son air lourd; madame la marquise de son air pincé, etc., etc.

Livres nouveaux, arts et sciences.

L'Art de guérir les corps en dérangeant l'esprit, publié par M. Mes... et augmenté par tous les petits charlatans du royaume.

L'Art de se perpétuer sans femme, en tenant fille en chambre; ouvrage instructif pour nos jeunes crevés et nos vieux célibataires.

L'Art des accouchements à l'usage des deux sexes, par une jeune débutante. *Se vend chez* MAINDEXTRE.

Le Catéchisme des honnêtes gens, par un maître tailleur, syndic de sa corporation. 1 vol. S'adresser à la fripperie.

Nouvel ami des enfants, ou manière agréable et sûre de leur former le jugement avant la raison. Livre national, imprimé avec l'approbation des docteurs modernes.

Secret pour rendre les femmes discrètes en leur faisant plaisir. A Vise-Marais, chez Pinon, imprimeur du Roy.

MOTS

Des Énigmes et du Logogriphe qui se trouvent pages 28, 29, 41 *et* 72 *dans ce volume.*

Un Chasseur, un Pêcheur, un Preneur de *Taupes*, feroient de beaux coups sans les fautes.

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le *Tabac* est divin, il n'est rien qui l'égale.

La lettre M est, à vrai dire, la première de Mer, de Mâche, etc.

Mordié, je me bats l'*Œil* de Mercure et de toi.

S'en battre l'œil, est une expression qui

est la même que celle de s'en battre les Fesses, pour dire, ainsi que Magdelon Friquet, que l'on se rit et qu'on se moque de tout malin caquet.

PENSÉE FLEURIE

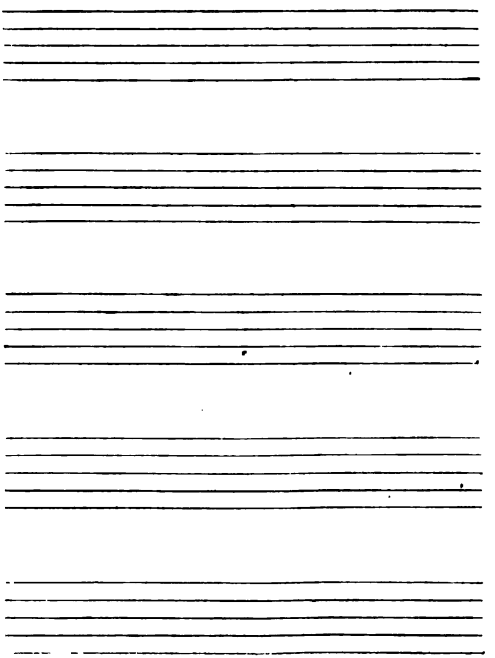
Laudatio de TE *ipso*
STERCUS *est in Ore tuo.*

Ce qui signifie :

Prends ton Mouchoir, Toi qui te sens Morveux.

AIR DE LA CHANSON

Page 76.



Recueil, qui, voyant sa course assez longue, se propose ici de boire un, deux, trois coups à la santé de ses Lecteurs, et puis par après de leur souhaiter bons jours et bonnes nuits jusqu'au réveil; car est-il qu'il prétend encore leur servir un autre plat de son métier, au moins tel est son Dessein, tel est son But, tel est son Désir, telle est finalement sa

FIN.

ΩΜΕΓΑ.

RECUEIL

DE

PIÈCES RARES

ET FACÉTIEUSES

ANCIENNES ET MODERNES

EN VERS ET EN PROSE

REMISES EN LUMIÈRE

pour l'esbattement des Pantagruelistes

AVEC LE CONCOURS D'UN BIBLIOPHILE

TOME TROISIÈME

Se vend à Paris

CHEZ A. BARRAUD, LIBRAIRE

RUE DE SEINE, N° 23

A l'enseigne de la *Jarretière*

M D CCC LXXIII

En souscription à la même Librairie

CONTES DE LA FONTAINE

ÉDITION DITE DES *FERMIERS GÉNÉRAUX*

2 vol. in-8° avec 84 pl. en taille-douce

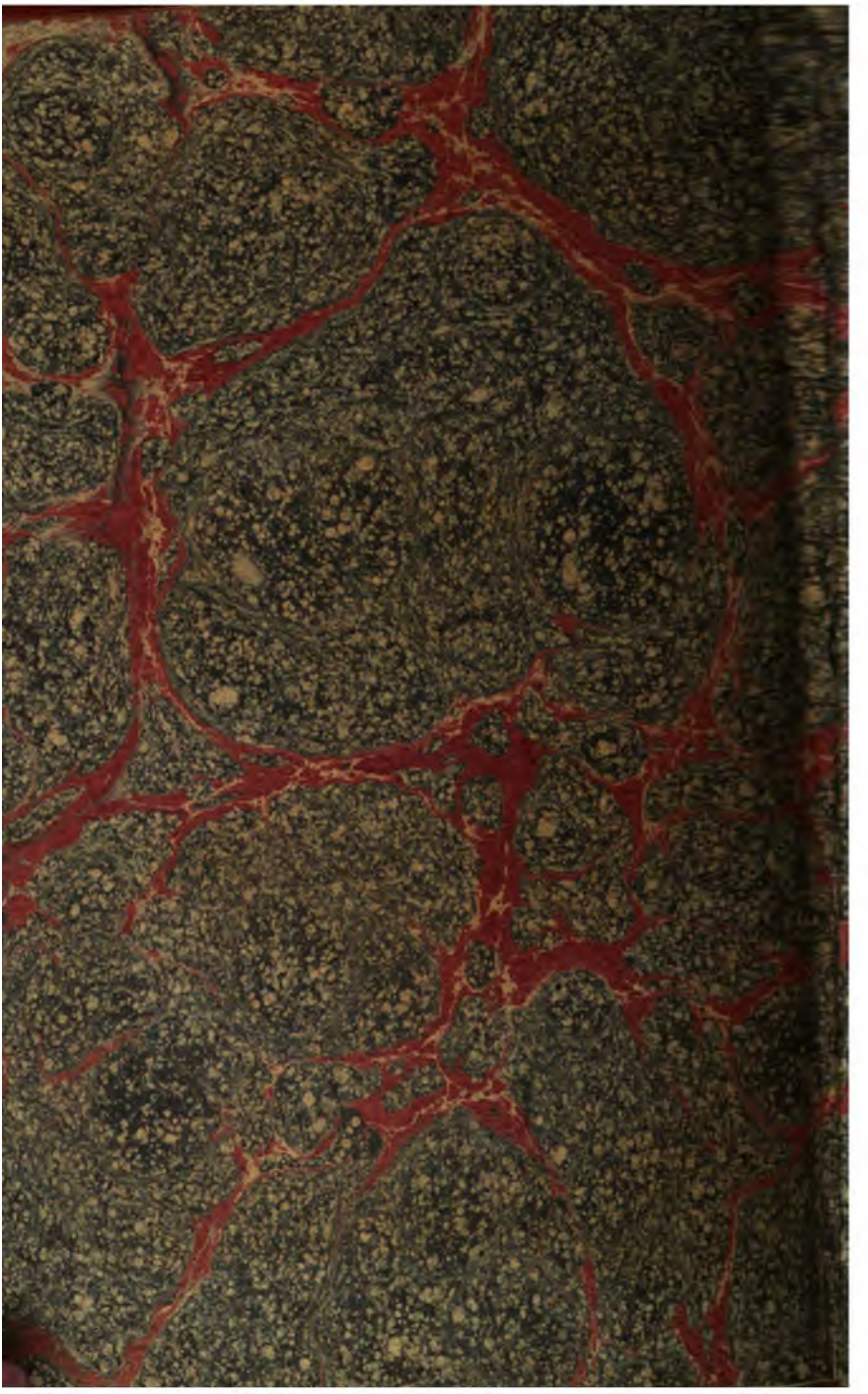
DESSINÉES PAR EISEN, GRAVÉES PAR LONGUEIL

Ces magnifiques planches, chef-d'œuvre du XVIIIe siècle, méritaient d'être restaurées et rééditées pour conserver aux générations futures un spécimen de l'élégance et de la délicatesse de nos maîtres en gravure. Cet art de burin, presque totalement perdu aujourd'hui, parce qu'il n'y a que des *faiseurs* et pas d'artistes, est tellement oublié que l'Editeur a trouvé, avec la plus grande peine, un seul graveur capable de retoucher ces planches avec le soin qu'elles exigent. Il ose affirmer que les épreuves qu'on en obtiendra pourront rivaliser avec le premier tirage. Tous les culs-de-lampe de cette même édition seront reproduits sur bois et tirés avec le texte.

Le premier volume paraîtra au mois d'avril 1874, et le deuxième à la fin de la même année. L'impression, faite en caractères elzeviriens, sera confiée au bon goût de l'imprimeur le plus connu et le plus apprécié des amateurs, de M. Jouaust, en un mot.

Cet ouvrage sera tiré à 1002 exemplaires numérotés, savoir :

500 — in-8° écu, pap. vergé fabriqué exprès, l'exempl. 80 fr.
300 — in-8° cavalier, papier vélin à la forme, fabriqué exprès, l'exemplaire . . . . . 120 fr.
150 — in-8° cavalier, papier de Chine fort, trié feuille par feuille pour n'y laisser aucun défaut apparent, l'exemplaire. . . . . 150 fr.
50 — in-8° raisin, papier Whatman, l'exemplaire . . 200 fr.
2 — in-8° cavalier, peau vélin de veau. . . . . 1200 fr.

Il faut souscrire dès à présent (*sans rien payer d'avance*) si l'on veut être assuré du papier dont on aura fait choix.

Paris, imp. Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.